

LA TABLE RONDE

FÉVRIER 1956

SOMMAIRE

ANDRÉ GIDE

SOMMAIRE

ACTUALITÉS

L'AGENDA DE LA TABLE RONDE

En écrivant André Walter

Le principal intérêt des *Cahiers d'André Walter* est qu'ils représentent, réserve faite sur l'affabulation, un portrait de l'auteur à vingt ans. Quelques jours après avoir publié ce premier livre, André Gide en écrivait à sa mère comme d'une « quasi-autobiographie (1) ». Les *Cahiers* sont en effet une somme romanesque de son adolescence et fixent une image qui allait bientôt se modifier. « Après avoir fait André Walter, j'ai senti qu'il *fallait* me sortir tout à fait de cette atmosphère de larmes, de mélancolies religieuses et de ressassements solitaires où j'avais vécu vingt ans. Je me suis longtemps volontairement plongé dans une vie volontairement différente avec le but d'oublier mon ancienne personnalité ». (2)

L'objet de cet article n'est pas d'analyser les *Cahiers d'André Walter*, mais de suivre la vie d'André Gide pendant la période où il les acheva, c'est-à-dire au cours de sa vingtième année. Semblable reconstitution n'eût pas été réalisable sans les documents inédits qu'ont bien voulu me confier M. et Mme Jean Lambert-Gide et M. Dominique Drouin. Correspondances, notes, cahier de lectures, agendas, permettent de compléter les indications contenues dans *Si le grain ne meurt* et dans le *Journal*. C'est ici un fragment d'une étude d'ensemble sur *la Jeunesse d'André Gide* (3), et ses années de formation.

*

En octobre 1889, sitôt après avoir passé son baccalauréat de philosophie, André Gide décida de se consacrer exclusivement à la littérature. Mais sa mère ne l'entendait pas ainsi. Seule responsable de l'éducation de son fils unique, depuis la mort de Paul Gide en 1881, elle avait rêvé pour lui une carrière paisible d'inspecteur des eaux et forêts. Cependant, elle dut se rendre à l'évi-

(1) Lettre à sa mère, 20 janvier 1891, inédite.

(2) Lettre à sa mère, 27 mai 1892, inédite.

(3) Cet ouvrage paraîtra prochainement aux éditions Gallimard, dans la collection « Vocations » dirigée par Henri Mondor, et comportera deux volumes : *André Gide avant André Walter* (1869-1890) ; *D'André Walter à André Gide* (1890-1895).

dence : si vif que fût son goût pour les eaux et les forêts André voulait être et n'être qu'un artiste. « C'est poète que je suis, c'est poète que je serai ! » Il tenait aussi à le paraître. Depuis qu'Albert Démarest avait fait son portrait en « violoniste douloureux » il soignait beaucoup son personnage et veillait à lui donner l'allure romantique. C'était le temps de la cape noire, du grand feutre, de la lavallière, des airs penchés et des cheveux longs, si longs que Mme Gide protestait, mais en vain, contre cette crinière. Il écrivait à sa cousine Jeanne Rondeaux, non sans satisfaction : « Avec mes cheveux impossibles qui causent l'horrification des masses, je devais être très réussi. Ces cheveux deviennent légendaires. Il court des anecdotes sur leur compte. L'autre jour à l'Exposition, un voyou passant près de moi s'écrie : « Oh ! passe m'en un ! ! ! » Les provinciaux me prennent pour un picpoquet (*sic*) cela est très divertissant... Encore un mot sur mes cheveux — je les porte maintenant très souvent devant mes oreilles, retombant des deux côtés du front : tu me diras à quoi je ressemble ainsi. Hier, au dîner de tante C., je les avais repoussés derrière les oreilles. Je m'attendais à être furieusement blagué par Maurice, mais au contraire ! Il m'a trouvé une grande ressemblance avec un personnage fantastique d'Hoffmann ! ! ! » (1) Malgré les moqueries, Gide tenait à maintenir une apparence excentrique qui l'aidait à s'affirmer dans le cercle de famille comme un être à part, manifestant ainsi, de façon juvénile, son non-conformisme.

Devant la vocation littéraire de son fils, Mme Gide essaya au moins de le persuader de préparer, à l'exemple de Pierre Louis, le futur Pierre Louÿs, une licence en Sorbonne. Les discussions furent orageuses, comme elles l'étaient souvent entre la mère et le fils. Alors intervint le médiateur habituel, Albert Démarest. Celui-ci, de vingt ans plus âgé qu'André Gide, était son cousin germain. Fils de Guillaume Démarest et de Claire Rondeaux, sœur aînée de Mme Gide, il avait sur l'autoritaire « Tante Juliette » quelque influence. Il plaida la cause du jeune poète et rappela son propre exemple. Lui aussi avait eu dès son adolescence une impérieuse vocation, celle de peintre, et ses parents s'y étaient opposés. Il avait cédé mais en avait été si malheureux qu'à quarante ans passés, abandonnant son métier d'architecte, il était revenu à la peinture, avec le sentiment d'avoir gâché sa jeunesse. Il intercéda pour qu'on laisse André libre, au moins pendant une année, d'écrire le livre qui lui tenait tant à cœur. Mme Gide se laissa persuader, ce qui est remarquable, eu égard à son caractère et à sa mentalité bourgeoise. Elle admit que son fils serait seulement astreint à prendre deux fois par semaine des leçons de français avec son ancien professeur de rhétorique à l'École Alsacienne, M. Dietz, et à continuer ses leçons de piano avec M. de Lanux.

Ainsi André Gide se trouva disposer, dès la fin de ses études secondaires, d'une exceptionnelle liberté ; non seulement il n'avait pas à gagner sa vie, mais il était soustrait aux filières d'examens

(1) Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, inédite.

et de concours qui ont pour effet habituel de laminer les jeunes têtes poétiques. « Libre? non, car tout obligé par mon amour et par ce projet de livre qui s'imposait à moi comme le plus impérieux des devoirs. » Au vrai, il se persuadait que son livre et son amour pour sa cousine Madeleine Rondeaux ne faisaient qu'un. Il rêvait à l'œuvre comme à une déclaration, « si noble, si pathétique, si péremptoire, qu'à la suite de sa publication nos parents ne pussent plus s'opposer à notre mariage, ni Emmanuèle me refuser sa main. » Dire que les parents ne pourraient plus s'opposer au mariage ni Madeleine refuser sa main, c'est laisser entendre qu'ils s'y étaient déjà opposés et qu'elle s'était déjà refusée.

★

Dès sa treizième année, dans les circonstances que relatent *Si le grain ne meurt* et *La Porte étroite*, André Gide avait surpris à Rouen, rue de Lecat, le secret douloureux qui assombrissait Madeleine Rondeaux. De deux ans son aînée, élevée comme lui dans un milieu de bourgeoisie protestante d'une stricte moralité, elle était désespérée par l'adultère de sa mère. Celle-ci, dont l'inconduite était notoire, quitta son mari et cinq enfants, emmenant le sixième avec elle à Paris, où elle devait par la suite se remarier ; la séparation juridique du ménage Émile Rondeaux fut prononcée en 1888. Aux yeux d'André, Madeleine était apparue comme une victime angélique du « péché » que son éducation huguenote lui avait appris à haïr ; elle incarnait un idéal religieux qui lui avait fait découvrir, après une enfance « ténébreuse », le « mystique orient » de sa vie.

Cependant pour Madeleine, jeune fille grave, pieuse et sage, précocement mûrie par le drame intime de ses parents et le chagrin d'un père qu'elle vénérait, André était resté longtemps un enfant pour qui elle avait une tendresse de sœur aînée. Il se plaignait qu'elle laissât souvent ses lettres sans réponse et il s'en irritait. Ainsi écrivait-il à Jeanne Rondeaux, sœur cadette de Madeleine : « Je te prie de faire de ma part à ta très honorée sœur aînée tous les compliments que tu pourras sur l'empressement qu'elle met à répondre aux lettres qu'on veut bien lui adresser... Ci-joint un timbre pour piquer l'amour-propre de Madeleine au vif (1) ». Sa correspondante devint plus assidue au temps où il fit sa première communion, tardive selon le mode protestant, et l'influence de sa pieuse cousine contribua beaucoup à faire de lui l'adolescent mystique que son enfance ne laissait guère prévoir. Mais lorsque, les années passant, elle comprit que le sentiment qu'il lui portait devenait de l'amour, elle ne fit rien pour l'encourager et rien, dans son attitude personnelle, ne témoigna le moindre élan physique.

Gide interpréta cette réserve par une lutte cornélienne, celle-là même que romanceront les *Cahiers d'André Walter* mais surtout *La Porte étroite*, et il se persuada qu'elle l'aimait sans oser l'avouer

(1) Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, inédite.

ni même se l'avouer. Lui-même, leurré par un angélisme dont les origines seront analysées ailleurs, envisageait le mariage avec sa cousine germaine comme l'union platonique de deux âmes à laquelle rien de charnel ne devait se mêler. Madeleine restait pour lui, semble-t-il, une « figure idéale » en quelque sorte sacrée dont la profanation eût été sacrilège. Il convient d'ajouter que son ignorance des réalités de l'amour physique était alors proprement incroyable ; il se faisait un monde redouté de l'apprentissage de l'autre sexe et il était stupéfait quand il entendait un camarade parler de ces choses sans angoisse, voire avec désinvolture. Il était bien l'André Walter que « les possessions charnelles... épouvantent ».

D'autre part Mme Gide était déjà tout à fait opposée à un projet de mariage entre André et Madeleine. Les mots de la mère d'André Walter à son fils : « Il serait bon que tu quittes Emmanuèle... Votre affection est fraternelle, — ne vous y trompez pas... Emmanuèle a beaucoup souffert, je voudrais tant qu'elle puisse être heureuse. Bien qu'elle soit ma nièce, ne me fais pas regretter de l'avoir comme adoptée... », tous ces mots ont sans doute été dits, ou à peu près, par la mère d'André Gide à son fils. Il est significatif que dès la première page de son premier livre, il ait représenté l'opposition de la mère comme l'obstacle qui interdit au couple fraternel l'accès de la chambre nuptiale. Mais l'obstacle véritable au mariage avec Madeleine était moins l'opposition formelle de Mme Gide que l'identification inconsciente qui s'était faite précocement dans l'esprit d'André Gide entre l'image de sa mère et l'image de sa cousine : elles appartenaient au même sang, au même milieu, à la même confession, à la même exigence de vertu. Ce n'est qu'au temps de sa vieillesse, dans une page d'*Ainsi soit-il ou les Jeux sont faits*, qu'il a analysé explicitement cette identification et l'inhibition charnelle qui s'ensuivit. Tout cela il ne le soupçonnait même pas au temps des *Cahiers*, bien qu'on y relève cette phrase : « Mère chérie, bénie sois-tu !... Tu n'as pu séparer que nos corps, puis *tous trois* nous sommes reposés en la sérénité de la vertu suivie ; mais, par une volonté plus haute et cachée, l'âpre vertu d'abord et qui semblait *séparatrice*, s'est faite toute glorieuse pour consommer le chaste désir de nos âmes (1) ».

Ni les résistances de sa cousine (« Ah ! laisse-moi, je te prie » dit l'Emmanuèle des *Cahiers* à André Walter), ni les objections, raisonnables, de sa mère (âge, consanguinité, éducation fraternelle, etc.), n'avaient dissuadé André Gide du projet qui avait lentement grandi dans son cœur pendant son adolescence. Non sans quelque ingénuité, il pensait qu'il suffirait d'un chef-d'œuvre littéraire pour lever tous les obstacles.

★

Les *Cahiers d'André Walter* avaient d'abord été un journal intime, celui-là même que tenait André Gide. Peu après la lecture

(1) Les mots soulignés ne le sont pas dans le texte.

du *Journal intime* d'Amiel, que lui avait prêté son professeur, M. Bauër, le « M. Richard » de *Si le grain ne meurt*, il avait commencé à écrire le sien. Dès seize ans, l'âge de Narcisse dans la fable, il s'était initié aux exercices de la réflexion devant le petit bureau-secrétaire orné d'un miroir, que lui avait légué Anna Shackleton. Il confiait à ses premiers carnets, dont plusieurs feuillets, datés à partir de l'année 1886, ont pris place dans *André Walter*, ses émotions, ses rêveries, ses éveils.

Peu à peu il lui était apparu que ces confidences à soi-même pourraient être attribuées à un personnage imaginaire, « un double » qu'il appela Allain. Cette projection romanesque commença de se produire vers la dix-huitième année, au temps où, élève de rhétorique à l'École Alsacienne, il lisait assidument *René* et *l'Éducation sentimentale*. Allain était un frère du héros de Chateaubriand et du Frédéric Moreau de Flaubert. « Allain! l'œuvre rêvée ; — d'abord je la voyais mélancolique et romantique, lorsque à l'éveil des sens, j'errais dans les bois, cherchant les solitudes, plein d'inquiétudes inconnues ; lorsqu'un chant de vent dans les pins balancés me semblait chanter mes langueurs au gré des strophes récitées ; que je pleurais aux feuilles tombantes, aux soleils couchants, à l'eau fuyante des ruisseaux, et qu'au bruit de la mer je restais songeur tout le jour. »

Puis, André Gide était entré en philosophie et cette année avait été marquée par la découverte d'un livre qu'il lut chaque jour, pendant plusieurs mois, avec une grande application de pensée : *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*. En dehors de l'attrait proprement littéraire de Schopenhauer, la formule « le monde est une représentation » convenait au jeune poète et la mortification du « vouloir vivre » à l'idéal ascétique du jeune huguenot. L'analyse pessimiste de la vie où le philosophe a déployé tant de verve amère, la glorification de l'art qui révèle l'essence du monde et l'ayant dévoilée comme volonté, source de toute souffrance, la rend inoffensive, l'antagonisme entre le rêve et la réalité, l'apologie de la chasteté qui nie l'espèce et de l'ascétisme qui rejoint le nirvana, autant de thèmes qui atteignaient au plus profond André Gide tel qu'il était alors. Il trouvait dans ce livre une interprétation de ses *schaudern*, de ses angoisses et de ses extases, de ce sentiment d'une « seconde réalité » qu'il avait éprouvé dès l'enfance, de sa passion pour la musique et la poésie et même, pensa-t-il, de son dégoût de l'Histoire.

C'est à partir de Schopenhauer, son éducateur, qu'il pénétra dans le romantisme allemand. Il s'est alors beaucoup germanisé l'âme et, tel le jeune Prince du doute, il est beaucoup allé, en lecture du moins, à Wittenberg. Ainsi Allain-René devint Allain-Hamlet, et sa rêverie « métaphysique et profonde quand l'esprit commence à s'éveiller aux doutes ». Mais si vastes que fussent les méditations d'Allain, elles le ramenaient toutes à sa passion idéale pour sa cousine Emmanuèle. Le premier livre devait être non seulement le miroir de l'âme d'André Gide mais le miroir de son amour pour Madeleine Rondeaux. « L'idée m'est venue, à contempler notre amour, au lieu d'un vain personnage

qui déclamerait sur ces choses, de le faire vivre et s'agiter immédiatement, avec la passion de ce qu'on a vécu. » Les exigences d'un roman autobiographique le gardaient de tomber dans le philosophisme, travers des adolescents livresques.

Durant cette année-là, Gide lut et relut Flaubert « l'ami toujours souhaité ». Il découvrait sous le réalisme apparent du solitaire de Croisset le bovarysme foncier, l'ironie romantique, le pessimisme, le sentiment de l'universelle illusion, la même « maladie de l'idéal » que lui avait révélée Amiel. L'influence esthétique de l'auteur de *l'Éducation sentimentale* rejoignait aussi l'influence philosophique de l'auteur du *Monde comme Volonté et comme Représentation*. Il rêvait de plus en plus d'une Nouvelle Éducation sentimentale dont le héros serait un Frédéric Moreau huguenot, germanique et métaphysicien. Il n'était pas jusqu'à l'amour platonique de Frédéric (si vif dans les bras de Rosanette) pour Mme Arnoux et cette étrange impossibilité de désirer la femme aimée qui n'éveillassent en lui de secrètes correspondances. Quant au style de Flaubert, c'était bien celui-là qu'il eût voulu alors imiter, et dans le « Fragment de la Nouvelle Éducation sentimentale » qui a été conservé, on retrouve la cadence, le nombre, l'harmonie et les imparfaits de la prose flaubertienne.

Recalé au baccalauréat de philosophie à la session de juillet 1889, André Gide, avant de reprendre le licol, décida de faire un voyage en Bretagne car, peut-être par fidélité à René, Allain devait être Breton. « Si j'avais pu, je me serais fait naître en Bretagne à Locmariaquer la dévote, ou, près de Brest, à Camaret ou à Morgat, mais on ne choisit pas ses parents... » Pour ce pèlerinage littéraire à la trace du futur Allain, il aurait voulu être seul, mais Mme Gide qui n'avait pour ainsi dire quitté son fils unique un seul jour, s'opposa à cette tentative d'émancipation. Albert Démarest, providence des jours difficiles, intervint à point. « Ma mère finit par céder ; mais du moins voulut-elle me suivre. Il fut convenu que nous nous retrouverions de loin en loin, tous les deux ou trois jours. » André Gide fit son voyage en Bretagne escorté, mais à distance, par sa mère. Les paysages, landes, étangs, eaux mortes, ciel gris, brumes et bruines, falaises, lui parurent tout à fait convenir au cadre nécessaire à son héros. Il avait emporté avec lui *l'Éducation sentimentale* et *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Devant les sites d'Armor, il songeait à Allain ou Alain, ou à la Nouvelle éducation. En revenant d'Audierne, il nota : « Pendant le retour, j'ai senti ce trouble étrange qui précède la création ; je voyais de nouveau, comme parfois, des lambeaux de l'histoire d'*Alain*, ou de *l'Éducation*, qui s'éclairaient subitement d'un grand jour ; j'en saisissais tous les détails et, à mon oreille, pour les transcrire, chantaient des phrases. » Mais il fallut provisoirement renoncer à ces enchantements pour en finir avec le baccalauréat.

*

Allain et *la Nouvelle Éducation sentimentale* dont Gide ne savait encore s'ils devaient ne faire qu'un seul livre ou deux livres dif-

férents, devinrent les *Cahiers d'André Walter*. Ce premier ouvrage ne lui apparaissait pas seulement comme l'histoire de son amour et de son âme, mais comme l'étude d'un mal : « Savoir si d'autres ont souffert comme moi du mal qui me tourmente. » Dans cette œuvre qu'il voulait à la fois « scientifique et passionnée », il entendait analyser avec lucidité le trouble qui lui avait fait sentir, dès l'enfance, qu'il n'était pas « pareil aux autres ». Ce sentiment d'une différence essentielle, dont il avait eu conscience très tôt mais sans comprendre de quoi elle était faite, l'entretenait dans une inquiétude indéfinissable.

Si multiples qu'aient été les sources de son angoisse, l'angoisse de culpabilité sexuelle en était alors l'aspect prédominant. Depuis la puberté il était retombé, après un temps de latence relative, dans le vice solitaire qui avait été celui de l'enfant de *Si le grain ne meurt*. Il luttait contre des tentations obsédantes et se désespérait d'autant plus d'y succomber que sa piété et son mystique amour pour Madeleine rendaient plus impérieuse l'exigence de chasteté. Cette lutte entre « l'âme » ou « l'ange » et « la chair » ou « le démon » devait être le principal sujet des très manichéens *Cahiers d'André Walter*, construits sur l'opposition du Cahier blanc et du Cahier noir. Le jeune huguenot s'effrayait de sa « continence dépravée » et des phantasmes pervers qui assiégeaient son imagination : « Je serai un objet de scandale. »

Il est de fait qu'avant toute expérience homosexuelle se trouve exprimé dans une demi-page des *Cahiers*, avec toutes ses particularités précises et immuables, le phantasme pédophile qui hanta l'auteur d'*Amyntas* tout au long de sa vie. « Dans la rivière, je revoyais les enfants aperçus de ***, qui s'y baignent et plongent leur torse frêle, leurs membres brunis de soleil dans cette fraîcheur enveloppante. — Des rages me prenaient de n'être pas des leurs, un de ces vauriens des grandes routes, qui tout le jour maraudent au soleil, la nuit s'allongent dans un fossé sans souci de froid ou des pluies ; et, quand ils ont la fièvre, se plongent, nus tout entiers, dans la fraîcheur des rivières... Et qui ne pensent pas... Devant mes yeux se balançaient, d'abord indécises, les formes souples des enfants qui jouaient sur la plage et dont la beauté me poursuit ; j'aurais voulu me baigner aussi, près d'eux, et, de mes mains, sentir la douceur des peaux brunes. » *Quid tunc si fuscus Amyntas?*

Est-ce à dire qu'une homosexualité, encore plus ou moins inconsciente, ait été la clef d'André Walter? C'était bien l'un de ses problèmes, et non le moindre, mais entre beaucoup d'autres. Les « angoisses » dont il souffrait étaient les unes très particulières, les autres très générales. Les luttes entre l'âme et le corps, si spéciales qu'en soient parfois ici les exigences, entre les instincts et la volonté, entre le désir et l'amour, entre la morale et la nature, entre le rêve et la réalité, entre le moi et le monde, entre l'intelligence et l'action, entre la spontanéité et la réflexion, entre la sincérité et la lucidité, entre la religion et l'art, tous ces grands dilemmes humains se posaient à la fois dans cette âme juvénile qui agonisait d'antagonismes. Elle n'était pas seulement troublée

et divisée, elle était tout entière trouble et division. Walter n'était pas viable, il était voué à l'échec. Et pourtant, c'est bien de la substance de cet adolescent que Gide a fait son œuvre, et c'est bien ce romantique chaos qu'il a su ordonner dans un style classique pendant un demi-siècle. Si l'on veut bien constater qu'il est déjà « presque entier » dans les *Cahiers d'André Walter*, on comprend mieux la nécessité impérieuse qui poussait l'auteur de vingt ans à se délivrer le plus tôt possible par l'écriture.

Le mystérieux besoin de « se hâter » qu'il a ressenti tout au long de sa vie, comme s'il avait peur de mourir avant d'avoir dit ce qu'il avait à dire, le poignait alors plus qu'il ne le poignât jamais. Il s'y joignait le sentiment que le livre qu'il était en train d'écrire était « l'un des plus importants du monde » et répondait à l'attente d'une génération. « Oui, mon livre, pensais-je, répondait à un tel besoin de l'époque, à une si précise réclamation du public, que je m'étonnais même si quelque autre n'allait pas s'aviser de l'écrire, de le faire paraître, vite, avant moi. J'avais peur d'arriver trop tard. » Il lui paraissait nécessaire que soit terminé avant la fin de la vingtième année ce premier livre dont il n'attendait rien moins que la santé et le salut, l'amour et la gloire...

★

Une fin d'après-midi de l'automne 1889, André Gide, accompagné de Pierre Louÿs, monta à un « sixième » de la rue Monsieur-le-Prince d'où l'on voyait Paris et là, il répéta les mots de Rastignac à la Ville : « Et maintenant, à nous deux. » Rien de bien original dans cette exclamation d'un adolescent, si l'a secoué la fièvre balzacienne, et le *Cahier de lectures*, commencé le 28 octobre 1889, témoigne qu'André Gide lisait assidument Balzac (1). Mais ce qui est beaucoup moins banal, c'est le contexte. « Et nous rêvons tous deux la vie d'étudiant pauvre dans une telle chambre, avec la seule fortune qui assure le travail libre. Et, à ses pieds, devant sa table, Paris. Et s'enfermer là, avec le rêve de son œuvre, et n'en sortir qu'avec elle achevée. » Plus que le cri balzacien, cette phrase d'André Gide à vingt ans ressemble à André Walter. Pour celui-ci, « la vie est un moyen, non un but », elle n'est qu'un moyen au service du but, et ce but c'est l'œuvre à faire. Il sent que tout est en lui, et le champ clos d'une chambre de la rue Monsieur-le-Prince ou d'ailleurs lui paraît nécessaire et suffisant au genre de conquête dont il rêve. Il ne se préoccupe guère du monde extérieur où, lecteur de Schopenhauer, il ne voit qu'illusion et apparence. « Les choses *deviennent* vraies ; il suffit qu'on les pense. C'est en nous qu'est la réalité ; notre esprit crée ses Vérités. » On peut ne voir là qu'un idéalisme ingénu et cependant ces mots d'André Walter appartiennent au secret essentiel d'André Gide.

Des quelques camarades qu'il fréquentait alors, seul Pierre Louÿs avait autant que lui le feu sacré : « J'avais toujours le

(1) *Cahier de Lectures*, 1889-1893, inédit.

sentiment que je communiquais ma ferveur aux autres, mais qu'en eux n'était pas le feu sacré. J'en excepte Pierre sans doute... » Quels étaient donc les autres? D'abord le petit groupe de *Potache-Revue*, issu du lycée Janson de Sailly où Louÿs avait fait sa philosophie : Maurice Quillot, qui publiera bientôt un roman *L'Entraîné;* Legrand, le futur Franc-Nohain ; Marcel Drouin, en littérature Michel Arnault, qui prépare Normale-lettres. Puis le poète Léon Blum, ancien condisciple de Gide au lycée Henri IV, et André Walckenaer, un jeune chartiste qu'il avait rencontré à un dîner chez sa tante Claire Démarest. Parmi eux, c'était à Louÿs qu'allaient alors ses préférences. Il se sentait de taille à créer avec lui une revue où chacun jouerait « le rôle de plusieurs sans qu'aucun s'en doute ». C'est ce qu'il fit sous les pseudonymes de Zan-Dal-Bar, auteur des *Dixains d'un jour de pluie* et de Georges Durval, mais cette « blague » que Louÿs de son coté devait continuer quelque temps ennuya très vite Gide. Déjà les deux amis envisageaient de faire succéder à la juvénile *Potache-Revue* une revue plus importante, qui devint l'année suivante *la Conque*, « anthologie des plus jeunes poètes ».

Le 1er janvier 1890, après avoir lu un article du « Journal des Débats » *Ceux qui ont vingt ans*, de Voguë, Gide notait dans son *Cahier de lectures :* « La seule crainte c'est que nous ne soyons trop annoncés. M. de Voguë semble le domestique qui crie le nom des invités. Article lu dans la salle d'études de Rouen. Quelle griserie ! Surtout la phrase : Custos ! quid de noche? Custos ! quid de noche? Ce doit être l'épigraphe tout au moins de la préface de la revue future. » Et le 9 janvier, après la lecture d'un article de Rod sur *Le jeune homme moderne*, paru dans le « Figaro » : « Il n'y aura plus qu'à paraître ». On voit que les deux amis n'entendaient pas, au banquet littéraire où M. de Voguë annonçait, faire figure d'infortunés convives.

Un pèlerinage auprès de Verlaine, qui régnait alors sans vaines solennités sur la jeunesse du quartier latin, leur parut s'imposer. Ils allèrent ensemble lui rendre visite à l'hôpital Broussais où le pauvre Lélian faisait de fréquents séjours, et Louÿs a raconté cette visite dans *Vers et Prose*. S'ils admiraient l'un et l'autre Verlaine, ils n'étaient pas d'accord sur un prince de la jeunesse qui commençait à susciter des passions diverses : Maurice Barrès. On trouve dans le *Cahier de lectures* de Gide, à la date du 10 mars 1890, cette note significative : « *L'homme libre* de Maurice Barrès. Lu depuis La Roque et médité tous ces derniers mois. Je reste convaincu malgré les révoltes de Pierre que c'est là une œuvre maîtresse, une œuvre type de la génération intermédiaire qui s'en va, un jalon de l'histoire littéraire. Il y aurait trop à dire. En le relisant, peut-être écrirai-je un article. » Ainsi *Un Homme libre* fut cette année-là pendant plusieurs mois le sujet de ses méditations, mais il est piquant de constater qu'il voit déjà Barrès, à peine son aîné de quelques années, dans la génération finissante par rapport à la génération montante, un peu pressée, semble-t-il, d'assurer la relève sacrée.

★

En même temps que l'espérance de la gloire, grandissait en André Gide l'espérance d'épouser « au plus tôt » sa cousine. Le 1er mars 1890, Émile Rondeaux, père de Madeleine, était mort à Rouen, entouré de ses cinq enfants, auxquels s'était joint son neveu André. De même que dix ans auparavant, Madeleine était auprès d'André, rue de Tournon, le jour des obsèques de Paul Gide, de même André fut auprès de Madeleine, rue de Lecat, le jour de la mort d'Émile Rondeaux. « Elle et moi nous l'avions veillé, penchés, rejoints sur ses derniers instants ; il me semblait que dans ce deuil s'étaient consacrées nos fiançailles. » Cette dernière phrase appelle un commentaire, non seulement en raison du mot « consécration » qui souligne le caractère quasi-mystique que Gide donnait à ces « fiançailles », mais du « il me semblait » qui réduit cette consécration à une illusion. Or cette réticence, et elle seule, prépare dans *Si le grain ne meurt* la suite : le refus tendre mais catégorique de Madeleine de l'épouser lorsque, sitôt après la publication des *Cahiers*, il fit sa demande en mariage.

Le 10 mars 1890, laissant sa mère auprès de ses cousines à Rouen, André Gide repartit pour Paris. De retour rue de Commaille il écrivit le jour même dans son *Cahier de lectures* : « *La Bête humaine*, d'Émile Zola. Acheté à la gare de Rouen, comme j'y raccompagnais Pierre. Lu immédiatement après l'enterrement de l'oncle Émile. Le soir dans la chambre de Fernand, rentré de la rue de Lecat, près du feu, étendu dans un fauteuil, deux bougies sur la cheminée — et l'oubli de l'heure. Puis en voyage, à côté de tante Claire, pour rentrer à Paris. C'est une étude physiologique, animale... » Plus que la longue analyse de *La Bête humaine*, intéresse le choix de ce livre par le jeune puritain, le jour même des obsèques de son oncle, et de la « consécration », toute fictive il est vrai, de ses mystiques fiançailles. On peut y voir ce besoin de « bondir à l'autre extrémité » qui deviendra une des constantes de sa psychologie.

Les lettres bordées de noir qu'il écrivit à sa mère et à ses cousines, pendant ce mois de mars, permettent de préciser quel était alors son emploi du temps. Le travail y tient la place principale, mais souvent interrompu : causeries avec Pierre Louÿs, André Walkenaer, Léon Blum ; longues séances à l'atelier de son cousin Albert Démarest et, en sa compagnie, visites aux ateliers de La Liepvre et d'Harpignies dont il trace un portrait étonnant ; devoirs de famille auxquels il se montre particulièrement attentif envers les Démarest, la vieille cousine de Feuchères née Gide, Georges Rondeaux, frère de Madeleine, alors lycéen à Paris. Il continue à être très pieux, lit chaque jour la Bible et l'Évangile, va le dimanche matin à l'oratoire de Pentremont, fréquente comme moniteur l'œuvre de la rue des Fourneaux. Comme sa mère se montre fort inquiète de l'emploi du dimanche, il lui répond : « L'emploi de mon dimanche t'intrigue : je te rassurerai, si tu veux en t'apprenant que les Démarest au nombre de 4

m'ont vu à Pentremont. Que dans Notre-Dame, je me suis trouvé un cierge à la main faire involontairement partie d'une procession au milieu de laquelle j'étais inopinément tombé — mais que j'ai lâchée très vite par scrupule de conscience. Le cortège était si long qu'il enveloppait toute la nef (à l'intérieur), le coup d'œil était admirable — les deux orgues se répondaient. Dans l'abside une théorie d'enfants de cœur *(sic)* en surplis blancs, portant des cierges psalmodiaient des chœurs très élevés. C'était admirable — j'étais extrêmement ému. On m'a fourré dans la main une enveloppe contenant un écrit du Pape, une véhémente exhortation — et un petit carton qui m'a appris quand je l'ai lu, que « dès aujourd'hui je reconnais, et proclame faire partie de... etc. je ne me rappelle plus très bien quoi. C'est décidément une religion très enveloppante où le libre arbitre est tant soit peu supprimé (1). » Enfin, le soir, il a dîné avec tante Claire et Albert. Mme Gide, on le voit, avait de quoi être rassurée sur l'emploi du dimanche.

Une de ces lettres de mars 1890 adressée à sa mère avec la mention « personnelle », est importante par ce qu'elle révèle d'insécurité au sujet des sentiments de Madeleine Rondeaux à son égard. Il reproche amèrement à Mme Gide d'avoir lu « aux cousines » une précédente lettre concernant « les débats judiciaires et les décisions pour le conseil de famille ». Il s'agit évidemment des difficultés posées à la succession d'Émile Rondeaux par la situation juridique de sa femme, séparée de lui depuis deux ans. « Si j'avais pu penser que tu le leur lirais, je l'aurais écrit de tout autre ton. Tu es cause que Madeleine, dans la lettre que je reçois d'elle aujourd'hui, m'écrit : « Sais-tu que tu me fais mal quand « tu parles de ces choses-là... tu as une façon de manier cela, d'en « parler, comme du sujet banal qui appartient à tout le monde et « qui ne te touche en rien... qui blesse en moi je ne sais quelle intime « pudeur et me fait grand-peine. »

Il apparaît blessé au vif par le reproche de Madeleine. « Toi qui sais, maman, au contraire ma pudeur douloureuse aussi, en parlant de ces choses (non pas tant pour moi que pour elle) tu comprendras combien cette phrase de Madeleine m'a été pénible — parce que je la sens injuste. » Il est vraisemblable que d'autres froissements de cet ordre avaient dû se produire entre eux, car André Gide qui devait devenir un homme plein de tact, en semble dans ses lettres de jeunesse souvent dépourvu. L'influence courtoise de sa cousine a certainement contribué à donner à sa sensibilité la qualité qui fut en définitive la sienne, et à la dépouiller de toute vulgarité. Il insiste dans cette lettre auprès de sa mère pour qu'elle parle à Madeleine et répare cette fâcheuse impression. « Je ne veux pas m'excuser ni raisonner auprès d'elle : je ne parviendrai pas à lui enlever cette impression première... Je ne veux pas m'excuser ; mais toi qui sais mon sentiment pour ces choses, qui sais combien je souffre pour elle de cette blessure morale

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, datée du « mardi 18 mars 1890, 4 h. 11 minutes ». Mme Gide reprochait à son fils de ne pas dater ses lettres.

qui restera toujours douloureuse... JE TE PRIE de lui dire toutes ces choses (ou de les lui lire, suivant que tu le jugeras bon) mais très doucement en prenant garde à ses susceptibilité latentes qui se lèvent si facilement lorsque l'intimité est très grande — car il m'est, je t'assure, (et tu le comprends) extrêmement pénible de la voir me soupçonner justement au sujet de ces choses pour lesquelles, par pudeur j'ai gardé devant elle toutes ces années un long silence quoique le cœur débordant. Dis-le lui je t'en supplie — et toi qui me connais, fais-lui sentir combien injuste est son accusation (1) ». Cette lettre montre qu'il redoute les susceptibilité de sa cousine, désire les ménager, et elle révèle que sa grande espérance, au moins celle-là, est encore peu assurée.

S'il a des inquiétudes sur Madeleine, il n'en a pas, à ce moment-là, pour son travail. « Je vais à merveille, suis d'autant plus raisonnable que je suis seul responsable de mes actes ; suis content de mon travail — mais voilà la grande histoire : mon travail marche plus que bien, il m'enlève... Le temps est sûrement venu — et immédiatement, de m'y livrer tout entier. » Le 23 mars, il s'exaspère en voyant le temps qui devrait être donné au travail rongé par tant d'empêchements : « J'en ai plein le dos de cette vie en tralala, il n'y a moyen de rien faire de sérieux, ou entreprendre (2) ». Il est décidé à cesser de prendre des leçons avec M. Dietz et avec M. de Lanux pour entrer en retraite.

De même, dans le *Journal* du 18 mars, il exprime ses « rages » de ne pouvoir s'enfermer « dans une tour » ou dans une « cellule » : « Mais où? La cellule rêvée ; dans les Causses, le Dauphiné? » Peut-être les paysages du Dauphiné, entrevus dans l'atelier d'Harpignies, ont-ils contribué au choix a priori de ce pays qu'il ne connaissait pas encore, mais où il partira bientôt.

★

Une autre cause de distractions qu'André Gide décida, un mois plus tard, de supprimer, était la multiplicité de ses lectures. Non seulement il lisait beaucoup, mais il analysait aussitôt les ouvrages lus dans un cahier scrupuleusement tenu à jour. Du 28 octobre 1889 au 11 avril 1890, on trouve dans ce cahier un grand nombre de commentaires, voire de jugements, sur des romans et des critiques.

Il lit Balzac et autour de Balzac : « Impression que Balzac avait surtout du tempérament, oh ! du tempérament en diable — mais bien peu artiste. Il a des gaîtés insupportables de commis-voyageur après le repas ». Il annote ainsi les critiques balzaciens : Sainte-Beuve : « pages excellentes » ; Paul Albert : « un bon devoir de sot rhétoricien » ; Lamartine : « panégyrique confus d'un homme qu'il ne pouvait bien comprendre » ; Gozlan : « plusieurs anecdotes bien dites, mais avec trop de rhétorique. » Il lit Sarcey : « presque tout déplorable. » Il lit pêle-mêle Gautier, Goncourt, Zola, Ana-

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, 16 mars 1890, inédite.
(2) *Ibid.*, 23 mars 1890, inédite.

tole France, Loti, Tolstoï, Barrès, George Éliot, Villiers de l'Isle Adam, Mme de Lafayette, etc. etc... Chacune de ces appréciations, souvent fort significatives de sa psychologie, mériterait un commentaire, et montre que dans un temps où il se croyait uniquement poète, son sens critique, qui fut sa Némésis, était déjà très vigilant.

A la date du 10 mars, on relève une brève note sur le *Werther* de Gœthe, intéressante pour les historiens de la littérature, car plusieurs, en particulier Mme Renée Lang dans son étude sur les sources germaniques de Gide, se sont demandés s'il avait lu *Werther* avant d'écrire les *Cahiers d'André Walter*. « *Werther* de Gœthe. Lu en allemand, une grande partie, mais n'ai joui du style que dans les dernières pages de psychologie narrative. La traduction d'Ossian est admirable. A relire avant d'en parler — trop à dire — pas très intéressé — resté extérieur comme d'un exercice de rhéteur. » Le *Cahier de lectures* permet donc d'affirmer que Gide avait lu *Werther* avant de terminer son premier livre. On remarque que c'est après cette lecture que son héros qui devait s'appeler « Allain » s'est appelé « Walter », comme si une consonance germanique lui avait paru impliquée dans un caractère, nourri, bien avant cette rencontre, de romantisme allemand, poétique et philosophique. Mais ceci ne signifie nullement que l'influence de l'ouvrage de Gœthe ait été ici réelle (quelle que soit la ressemblance alléguée entre les deux sujets). Plus importante paraît l'influence d'autres lectures contemporaines, telles que *le Rêve et la Vie* de Gérard de Nerval et *Terres vierges* de Tourguéniev dont le sujet et l'accent le bouleversèrent.

A la date du 11 avril, Gide déclare avoir abandonné les *Lettres à une inconnue* de Mérimée : « Tout cela ne me vaut rien pour Allain — mes seules lectures maintenant doivent être Schopenhauer, Hegel, la Bible et d'anciens classiques. » Il y ajoute *Harmonie et Mélodie* de Saint-Saëns, car son livre doit être écrit « en musique », et *Abeïlard* de Rémusat. Puis les lectures s'interrompent tout a fait et le *Journal* du 8 mai nous en donne l'explication : « Au temps de la production, cesser délibérément toute lecture. Elles sont pour moi des causes d'excessif trouble et m'agitent à la fois toutes les idées dans la tête... Il faut, lorsqu'on travaille, que l'idée où l'on s'achoppe vous soit unique. Il faut croire que c'est dans l'absolu que l'on travaille. » Dès ce moment-là il est décidé à partir pour s'absorber dans sa création.

Or en ce mois de mai qu'il abordait dans des dispositions stoïques, son oncle Charles Gide l'avait invité à venir assister aux fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier. L'invitation le tentait mais il s'obligea à la refuser. Ce fut Pierre Louÿs qui alla à sa place à Montpellier, d'où il écrivit au solitaire, dont il ignorait d'ailleurs la nouvelle adresse, des lettres débordantes d'enthousiasme. Elles annonçaient la découverte de jeunes « Belles-lettriens » de Genève et surtout d'un « petit Montpellierain qui m'a parlé de la *Tentation* et de Huysmans, de Verlaine et de Mallarmé, dans des termes... Tu sais, celui-là, je te le recommande ».

Ce petit Montpellierain, âgé de dix-neuf ans, était en effet recommandable : il se nommait Paul Valéry.

★

Donc, dans la seconde quinzaine de mai 1890, André Gide partit pour le Dauphiné, à la recherche de « la cellule rêvée ». Il est possible de le suivre dans son voyage et dans sa retraite dauphinoise grâce à une correspondance presque quotidienne avec sa mère, demeurée auprès de ses cousines Rondeaux à Rouen. Tantôt ces lettres sont destinées à elle seule, et il dit « toi », tantôt elles s'adressent à la fois à sa mère et à ses cousines, et il dit « vous », écrivant « un peu pour vous tous ». La première lettre, écrite dans le train entre Lyon et Saint-André, est datée du 27 mai 1890 ; la dernière, écrite dans le chalet de Menthon Saint-Bernard, est datée du 2 juillet 1890, à la veille du retour à Paris. C'est ici un document, riche d'anecdotes et de détails souvent significatifs, sur la vie quotidienne du jeune écrivain, pendant ce premier mois d'indépendance.

Il n'est pas sans intérêt de voir le jeune voyageur, tout à fait inexpérimenté puisque pour la première fois il voyage sans sa mère, aux prises avec les petites difficultés matérielles. Dans le train, il s'en montre fort soucieux. « La question des bagages est ennuyeuse (d'abord 7 fr. 50 d'excédent) puis on ne peut pas les faire bifurquer, il faut tout l'un ou tout l'autre : ou bien les envoyer à part, ou bien les accompagner. » Ou bien... ou bien..., premier dilemme. La question des dépenses s'annonce aussi préoccupante. « J'aurais voulu faire mes comptes, pour te faire sonder le gouffre creusé déjà par ce début de voyage, mais un individu à l'autre coin du wagon ronfle d'une façon suspecte : il pourrait guigner mes jaunets (1). » On veut espérer que ce voyageur suspect n'était pas Lafcadio Wluiki, compagnon redoutable dans un compartiment de chemin de fer. Il craint aussi de laisser passer la station où il doit descendre : « J'avais si grand peur de passer Lyon que de Dijon à Mâcon je me suis tenu dans un demi-sommeil qui ressemblait fort à l'état de veille, puis de Mâcon à Lyon je me suis si bien endormi que le train allait repartir quand j'ai pu reprendre connaissance et sauter du wagon. »

Il entendait faire seul et à pied les vingt kilomètres qui séparent le lac d'Aiguebelette de Chambéry, afin de « flairer un peu la contrée ». Mais le 28 mai, au pied des montagnes, il se sentit écrasé : « Quand je les ai vues, je me suis dit : « diable, c'est cela qu'il va falloir gravir ! » Et j'ai prudemment pris un guide... Une rude course je t'assure pour gagner Chambéry — une descente à se casser les genoux. » Mais Chambéry lui plut : « Les maisons surtout sont ravissantes. — A chaque porte une croix puis des toits avançants, pour abriter des escaliers extérieurs comme en Suisse, mais moins joujoux — des teintes brunes et roses quand elles sont neuves. Des prés pleins de fleurs — une alliance exquise de sauges bleu ponceau

(1) C'était la petite provision d' « écus d'or », dont l'avait muni Mme Gide.

et de Saint foin *(sic)* couleur pêche et de très beaux soucis couleur d'or avec le milieu grenat — j'aimerais vous (1) en envoyer. » Il voit la vallée du Grésivaudan sous la pluie et arrive « sans aucun encombre » à Grenoble.

C'est à Grenoble, à l'hôtel Monnet, qu'il établit son quartier général, d'où il entend rayonner sur la contrée afin d'y découvrir la cellule ascétique nécessaire à André Walter. « Descendu dans un hôtel quatre fois trop beau où j'ai commis l'incongruité de m'informer d'abord du prix des chambres et des soupers. » L'économe Mme Paul Gide n'a pas dû considérer cette précaution comme incongrue. Résigné momentanément au confort, il défait ses malles, évidemment faites par sa mère, et éprouve de désagréables surprises : « Comme je voulais me mettre propre, j'ai vu (?) que tu avais oublié le gilet de ma jaquette (2). Et puis — ô délicieux le tube de taffetas — vide ! complètement vide ! tant pis. Qu'est-ce que c'est que cette *Histoire du moyen âge* de Des Michels (énorme) que tu m'as fourrée dans ma malle — c'est encombrant comme tout ! »

Grenoble ne le fait point songer à Stendhal qu'il lira « pour se dessécher le cœur », ce qui n'est pas le but du romantique André Walter. Cependant il y fait l'emplette d'un livre tout aussi peu indiqué pour se maintenir en état de ferveur lyrique, le *Candide* de Voltaire. « Immense embêtement », note-t-il dans son *Cahier de lectures*, et dans une lettre à sa mère : « J'ai eu bien de la peine à aller jusqu'au bout. C'est une œuvre de parti pris où tout l'esprit s'attaque à quelque chose qui n'est plus de saison : l'optimisme. Il enfonce des portes ouvertes. » Le jeune écrivain ne paraît pas se demander si au temps où écrivait Voltaire l'optimisme leibnizien était déjà hors de saison. Il achète aussi le *Vauvenargues* de Maurice Paléologue dont il lit le commencement avec grand plaisir, mais qu'il trouve finalement « très anodin ».

Il remarque que Grenoble a l'air gai. « Tout le monde a l'air de s'amuser. » Mais il n'entend pas prendre part à cette allégresse générale et le seul plaisir qu'il s'offre est une glace à la terrasse d'un café : « Hier au soir je me suis dit : Mon ami ! tu ne peux pas quitter Grenoble sans avoir goûté de ces glaces ! Garçon, 1/2 moka — Oh ! sous les orangers de la place, éclairée à l'électricité, grouillante d'animation — une glace qui valait celles de Rumpelmayer, — c'est tout dire — *pour 40 centimes* ! ! ! » Là s'arrêtèrent les délices grenobloises, timide ébauche des *Nourritures terrestres*. Le jeune esthète n'est point blasé et ce lecteur d'*A Rebours* paraît moins difficile à contenter que des Esseintes.

Le jour suivant, André Gide explore Allevard et se sent « défrisé » par ce paysage de montagnes. « Eh bien ! non ! décidément les montagnes ne me plaisent pas : pas plus celles-là que celles de Suisse. Ah ! ma chère Bretagne... Elles sont même crispantes par ce mauvais temps ; elles sont si hautes que pas un nuage ne peut passer par-dessus, tous accrochent au passage quelque crête

(1) Ce « vous » s'adresse à la fois à sa mère et à ses cousines.

(2) Lettre d'André Gide à sa mère, 30 mai 1890 : « J'ai retrouvé le gilet. »

qui les déchire comme on fait pour carder la laine. » Il va ensuite à Uriage et en revient de plus en plus déprimé. « Je me sentais d'avance si seul, sans piano possible, qu'après une heure trois quart d'ascension, touchant au but le courage m'a failli et je suis redescendu, ou plutôt laissé retomber. » Il regrette de ne pas être allé dans sa chère Bretagne : « Décidément ces montagnes ont sur moi un effet moral désastreux, elles me cassent d'avance bras et jambes. Elles m'embêtent prodigieusement ! »

Cependant, d'Annecy il prend un cabriolet qui le mène à Menthon et à Talloires, et au découragement succède l'enchantement. « Eh bien il était temps que cela finisse. Je commençais à être très démoralisé et comme chez moi tous les sentiments s'exagèrent, ma solitude égarée devenait de la détresse. Je désespérais de rien trouver et ne pensais plus qu'au revoir lointain. Je tremblais à chaque dépense, ne savais plus que faire, restais sans lettres. Et puis j'étais très fatigué. Ta lettre que j'ai trouvée poste de Grenoble m'a semblé une voile dans un naufrage. Je me suis remonté. » Tel apparaît Gide dans cette lettre, vite déprimé jusqu'à l'accablement, vite remonté jusqu'à l'enthousiasme, tel il sera toujours.

Aux affres du découragement succédèrent les affres de l'indécision, et le petit épisode qui suivit est aussi bien caractéristique de sa psychologie. Il a trouvé sur les bords du lac d'Annecy un logement parfait : « Exposition admirable, pas humide, mûriers, vernis, figuiers en pleine terre tout près, à l'ombre de très beaux arbres », mais il ne peut se décider à choisir entre Menthon et Talloires. Les deux possibilités sont également tentantes et il pèse scrupuleusement le pour et le contre, pendant plusieurs pages. « Maintenant il y en a deux — et grande est mon indécision... J'ai peur sitôt après avoir pris l'un de regretter l'autre. » Et la très longue délibération se termine par un appel au conseil maternel : « Ah ! écris-moi — je ne sais pas que faire. Écris-moi très longuement — quand ce ne serait pour rien décider. »

On pourrait craindre que tel le symbolique animal de Sorbonne, André Walter ne se décide ni pour Talloires ni pour Menthon, mais finalement, il se décida pour Menthon. Cependant une lettre du 2 juin enlève à ce choix son caractère électif. Après avoir déclaré : « C'est décidément celle de Menthon que je choisis », s'ouvre une incidente : « Ici une incidente pour t'avouer que ce qui m'a fait prendre le chalet de Menthon, c'est que je n'ai jamais pu retrouver celui de Talloires : j'ai voulu gagner le village par des raccoucis dans la garrigue et sous bois, mais je me suis affreusement empêtré dans les ravines... Zut ! j'ai élu Menthon. » Menthon étant élue, l'inquiétude se calma, mais pas pour longtemps. « Tout d'un coup, il m'a pris un regret extrême de m'être engagé au lac d'Annecy — je me suis persuadé tout d'un coup que c'était beaucoup trop aimable pour ce que j'y voulais faire, enfin, etc. etc., tu sais ce que c'est n'est-ce pas quand les envies me prennent. » Et le voici en route pour Saint-Pierre de Chartreuse, en voiture à mulet. « Je suis revenu complètement emballé — je me propose d'y revenir souvent, car j'y trouverai de belles et puissantes notes

pour mon livre. L'impression du désert de la Charteuse (je n'ai pas été jusqu'au couvent — gardé (pour ne pas déflorer en une fois) pour lorsque je serai lancé dans mon livre) dépasse tout ce que j'imaginais. » (1) Va-t-il donc, malgré les parenthèses, choisir Saint-Pierre de Chartreuse? Non point, car, « par crainte de ne pas travailler assez, de courir sans cesse tant la nature est attrayante », il se ravise, se contraint à renoncer, et revient en définitive à Menthon. L'inquiétude, le doute, l'irrésolution, l'hésitation, les scrupules, la palinodie, la volonté de se contraindre et de choisir finalement ce qui peut le mieux convenir à son travail et à lui seul, tous ces traits essentiels du caractère gidien sont indiqués, en raccourci, dans ce mince épisode.

★

Sitôt arrivé dans le chalet de Menthon où il prit deux chambres, Gide aménagea en bureau la plus grande et se mit immédiatement à son livre. « Maintenant que tout est arrangé, la vie extérieure se succède le plus banalement du monde... Je trouve déjà la journée bien courte pour le travail que j'y veux faire. Je suis toujours surpris par l'heure — bientôt ce sera par les journées et les semaines. » (2)

Il faisait un très mauvais temps et l'écrivain s'en félicitait à qui l'intempérie enlevait toute envie de se promener. « Prends garde, dis-tu, à la fraîcheur perfide et *attirante* du soir. » Cette fraîcheur attirante, c'est un petit froid « qui n'est pas piqué des vers » je t'assure, pas attirant du tout — on se calfeutre au contraire. Il neige sur les hauteurs, il pleut dans la vallée — et quelle pluie — Depuis cinq jours les bondes du ciel sont ouvertes. Pour moi, je m'en réjouis fort, car je n'ai plus le cœur partagé entre la volonté de faire de l'exercice et le désir du travail. » (3) Cette claustration forcée et consentie eût pu inquiéter Mme Gide qui reprochait sans cesse à son fils de ne pas faire assez d'exercice ; aussi la rassure-t-il : « Je fais de l'exercice en chambre, sérieusement, du très bon — tractions etc. après aux échelles aussi vais-je très bien — bon sommeil, bon appétit. » Il prend ses repas au bord du lac dans un restaurant d'été, dont il est alors le seul pensionnaire, et le matin il va dans une ferme prendre son petit déjeuner : « Dis-moi combien il faut payer à ma ferme mon petit déjeuner se composant de deux œufs, bol de lait, pain et beurre à discrétion. » Comme sa mère lui reproche de n'être pas du tout pratique, il tient à lui montrer qu'il a fort bien su s'organiser : « Tout s'arrange bien : j'ai pris une troisième chambre (sans augmentation tant que je suis seul) qui n'a qu'une fenêtre au levant, où je couche et fais ma toilette. J'y suis moins venté et cela est bien disposant de voir le soleil se lever de compagnie avec vous. La seconde chambre, j'y fabriquerai toutes mes petites popotes,

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, 2 juin 1890, inédite.
(2) *Ibid.*, 29 mai 1890, inédite.
(3) *Ibid.*, 1er juin 1890, inédite.

goûter, thé le soir (?), linge sale, commode, photographie, etc. La troisième qui est la grande sera pour s'y tenir, salon, salle de travail, de musique — réception peut-être? » La « cellule » où André Walter se lève avec le soleil, se révèle donc très vivable et, pour ainsi dire, *home-like.*

Cependant, habitué à être servi par la dévouée Marie, il rencontre dans les aménagements de sa vie domestique de petits déboires qu'il tait à sa mère, mais dont il fait part avec humour à Jeanne Rondeaux, la plus gaie de ses trois cousines : « Quand je m'ennuie un peu trop de vous, je me dis : « fais-toi un petit thé consolateur. » Alors c'est tout un tralala. Songe un peu : trois pièces ! Il faut courir à la toilette chercher la carafe ; ici le calefacteur, sur un dressoir de ma façon la tasse et le reste. Il faut bien vingt minutes avant que tout soit rassemblé — et moi dans un fauteuil — pour regarder mijoter l'affaire. » Ces précisions laissent supposer dans le chalet de Menthon le fameux « désordre » que la méticuleuse Mme Gide reprochait tellement à son fils et qui resta un trait de caractère de cet écrivain en tant que tel si ordonné. Qui plus est, quand venait le moment de « verser l'histoire dans la machine » c'était un « émoi » qui devenait de « l'émotion » quand il fallait éteindre la flamme. « Elle est bien bonne, Marie : « Vous n'avez qu'à poser le couvercle, » disait-elle. Je le pose bien mais ça ne suffit pas du tout. La première fois même, comme le couvercle avait gardé un peu d'essence, voilà-t-il pas que sitôt posé il me jette une grande flamme entre les doigts. Alors j'ai cru que tout allait flamber. J'ai fait sauter toute la boutique, couvercle, casserole, petit support, allez-y, puis avec mon mouchoir, intrépidement, j'ai étouffé la flamme. Après j'étais si tremblant que le thé, d'agrément tout d'abord, est devenu presque nécessaire (1). » Malgré de menus incidents, dont l'épisode du « thé consolateur » n'est qu'un exemple, il parvint à résoudre les petits problèmes d'installation et aborda le plus ardu : faire venir un piano.

André Walter devait être écrit « en musique » et l'inspiration de Schumann, de Chopin et de Bach, apparaissait nécessaire au jeune poète. Il envisagea donc de faire venir dans son chalet un piano, véritable instrument de travail, mais ce ne fut pas commode, pas plus que quelques années plus tard à Biskra. « De l'indécision encore, malgré que je sois décidé. C'est-à-dire que je n'ai pas encore pris tout à fait mon parti des décisions de ma raison. Puis la question d'argent me poursuit, me harcèle — je ne puis prendre mon parti de dépenser... non plus souvent, que de me passer des choses. » Cette situation antinomique et, on en conviendra, difficile à résoudre, devint particulièrement aiguë à propos du piano, de location coûteuse. « C'est le diable par exemple de faire venir un piano ici — il faut le héler de Grenoble ou de Genève. » L'arrivée du piano venu finalement de Grenoble, après bien des tergiversations, dans le chalet de Menthon fut un événement homérique. « C'a été toute une affaire de trimballer ce meuble jusque dans la voiture ; puis de descendre le sentier très

(1) Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, 8 juin 1890, inédite.

caillouteux et fort peu carrossable qui mène à mon chalet, enfin de le hisser en haut de l'escalier à pic et qui criait sous lui — telle la hissée du grand cheval d'Ilios. Pour moi j'en ai eu des cauchemars. J'ai présidé et dirigé l'ouverture de la caisse — devant cinq hommes qui voulaient faire sauter toutes les planches — et l'ai ouverte à peu près toute moi-même, observant attentivement « comment c'était fait » pour pouvoir le refaire de même. Et j'ai recommencé d'étudier avec une volonté qui persistera je pense. » (1) On remarque que lorsque le sort de son livre lui paraît en jeu, il ne recule devant aucune complication, et surmonte victorieusement timidité ou perplexité.

André Gide était à Menthon depuis quelque temps lorsqu'il apprit par la femme d'un guide que Talloires était habité par toutes sortes de célébrités. « Ce que je ne savais pas et qui m'a fait malade d'émotion : je suis à côté de la famille Taine (femme et fille) société charmante, voit constamment les Besnard (2) et font des courses ensemble. Près encore d'André Theuriet — à côté du Dr Trélat qui vient de mourir (rappelle-moi donc pourquoi je connais si bien ce nom? n'a-t-il pas eu affaire tout récemment avec la famille — n'est-ce pas pour la consultation de mon oncle Émile?) Mr. Perrot (je ne sais pas l'orthog.) le savant (?). La propriété que Renan a occupé cinq ans est aussi tout près — mais je doute fort qu'il y vienne cette année... Le village de plus où Berthollet est né, où J.-J. Rousseau a vécu, où Eugène Sue est mort. Tout cela m'a un peu remonté. J'en avais grand besoin... jamais encore je n'avais été si triste. Maintenant c'est passé. » (3) De tous ces voisinages, actuels ou anciens, qui exercèrent sur lui une influence tonique, celui qui stimulait le plus André Gide était la proximité d'Hippolyte Taine. Il ne l'avait pas revu depuis la visite qu'avait faite M. Taine aux rhétoriciens de l'École Alsacienne, ce jour de janvier 1888 où il leur avait récité, à l'improviste, le début du Songe d'Énée. Depuis il avait « dévoré » sa *Philosophie de l'Art*, *l'Intelligence*, l'*Histoire de la Littérature anglaise*, et il brûlait de rendre visite à l'illustre philosophe ; mais il s'en abstint, moins par timidité que par crainte de rompre la fervente solitude qu'exigeait André Walter. « Combien de rencontres j'ai manquées ! » déplorait Gide dans sa vieillesse. Il est probable que M. Taine l'eût bien accueilli. L'année précédente, en 1889, avait paru *Le Disciple* de Paul Bourget, où il était représenté sous les traits d'Adrien Sixte, et il avait été cruellement peiné par la façon dont était évoquée son influence philosophique sur les jeunes esprits. Il n'eût certainement pas découragé l'ardeur du garçon de vingt ans qui venait s'isoler de tout pour écrire son premier livre. Peut-être l'eût-il trouvé un peu excentrique. « Les habitants de Menthon ont eu un peu de peine à se faire à mes cheveux, à mes pantalons courts etc., et comme

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, juin 1890, inédite.

(2) Le peintre Albert Besnard qu'admirait tant Pierre Louys au temps de leur année de rhétorique.

(3) Lettre d'André Gide à sa mère, 6 juin 1890, inédite.

M. Taine leur a appris que l'homme procédait du singe, ils me prennent pour une espèce intermédiaire. » Adrien Sixte eût sans doute, du premier coup d'œil, classé ce mammifère chevelu dans la catégorie très particulière mais très évoluée des jeunes poètes romantiques.

André Gide ne tarda pas à renoncer à ses excentricités ou à ses négligences vestimentaires. « J'ai renoncé à porter ma veste de Bretagne — outre qu'elle me strangule aux coutures, elle est vraiment peu imposante, un jour que je l'avais mise pour aller à ma ferme, voilà le fermier portant le lait qui m'apparaît en jacquette à taille, pantalon à fines rayures, etc. ce jour-là je l'ai — senti supérieur — et tout en rougissant je me suis promis de ne plus apparaître qu'avec prestige. » Le sentiment d'infériorité, éprouvé dans ces conditions, pourrait paraître curieux, si la jeunesse d'André Gide n'en offrait bien d'autres exemples analogues. Quoiqu'il en soit, il rectifia sa tenue. « Je me suis tenu ma promesse et il paraît que j'ai vraiment bon air, car la fille du fermier — une enfant encore de quatorze ans, mais grande déjà et jolie comme une Vierge hollandaise, avec de grands « yeux de vache » (c'est l'épithète homérique). Enfin la dite enfant s'était mise à la fenêtre pour me voir partir. Je me suis retourné : nous avons rougi tous les deux. Depuis ce jour elle me regarde quand même, seulement le volet est fermé. » (1) Ce rougissement simultané n'était pas de mauvais augure, mais l'histoire s'arrête là. Pendant tout son séjour, le solitaire de Menthon ne se départit point d'une réserve quasi ecclésiastique vis-à-vis des jeunes filles en fleurs.

★

Cependant un voisinage le troublait : celui de la Grande Chartreuse. « Quand, la première fois, je suis parti pour voir la Chartreuse, la grande, — j'ai longtemps erré, tout auprès, sur la route de Saint-Laurent à Saint-Pierre ; je regardais sans cesse le repli de vallée où je la savais enfoncée, invisible, et le chemin pour y mener — mais je ne m'en suis pas approché, par crainte de déflorer peut-être un rêve si longtemps choyé. Le soir j'ai redescendu la route ; je suis reparti, délicieusement triste, rêveur plus que jamais. Oh ! l'émotion, quand on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe... Juif-Errant ! (2) » Cette phrase si souvent citée « Oh ! l'émotion, quand on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe », et qui est en effet aussi gidienne que possible (3), ne s'applique donc pas dans ce texte à la négligence d'une joie frivole, mais au refus de s'accorder une visite à la Grande Chartreuse qu'il désirait tant aller voir et qu'en fait il n'alla point voir. « Pensée détachée, disait Gide, pensée inexacte. »

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, 29 juin 1890, inédite.
(2) *Cahiers d'André Walter*, O. C., I, p. 108.
(3) C'est elle seule que cite Rémy de Gourmont dans son article paru dans le *Mercure de France* de juin 1891, sur les *Cahiers d'André Walter* où il voit « la condensation... de toute une jeunesse repliée et peureuse. »

Dans ses lettres à sa mère, on le voit tourner autour du monastère sans se décider à entrer. Le 4 juin : « Je n'ai loué qu'au mois et me suis réservé ma liberté dont j'userai probablement pour me rapprocher de la Grande Chartreuse — qui m'attire pour bien des choses — c'est la plus splendide des folies que j'aie jusqu'ici rencontrée. J'en suis halluciné. J'ai trouvé sur la Chartreuse un livre bien intéressant (par un Chartreux) qui supplée à ce que je ne pourrai voir. » Il a rencontré la Grande Chartreuse au cours de sa promenade en voiture à Saint-Pierre de Chartreuse mais il n'a pas voulu aller plus avant. Le 6 juin, après une conversation avec la femme du guide : « J'ai causé avec elle près d'une heure et demie, lui ai révélé les mystères du protestantisme ce qui l'a vivement intéressée et stupéfaite, d'autant plus que moi protestant je venais de faire un dithyrambe sur les chartreux, avant de lui avouer ma religion. » Le 16 juin : « J'irai bien à la Grande Chartreuse même, mais m'établir à Saint-Pierre — non. » Le 22 juin : « Pour la Grande Chartreuse mes projets ne sont pas encore réalisables — car je compte m'établir ou à la Grande Chartreuse *même* ou pas du tout (on le peut). » Le 2 juillet : « Je ne veux pas encore voir la Chartreuse et je t'en dirai les raisons plus tard. » Mais il ne les dira pas. Dans les *Cahiers d'André Walter*, le thème des Chartreux revient avec l'insistance d'une tentation : « Les Chartreux ont prié : puis vient la mort : ils se reposent. Maintenant, c'est la veille ; il est minuit ; dans la chapelle illuminée, sous les arches sombres du cloître, les Chartreux chantent des cantiques. O sainte paix des monastères ! repos des couvents ! paix des cloîtres ! Se lever tôt ; les aurores sont radieuses ; — la fraîcheur des matinales prières. Se coucher tard : la tranquillité des nuits est conseillère : — l'extase aux heures silencieuses. » Qu'est-ce qui le retient donc de passer le seuil pour une visite ou même pour une retraite sans le moindre engagement, comme le fera par exemple en août 1890 son ami Pierre Louÿs ?(1) Est-ce résistance de huguenot, est-ce précaution de poète qui craint de « déflorer un rêve si longtemps choyé » et préfère l'imaginaire à « l'ennui de la réalité », préférence qui joue un si grand rôle dans la psychologie romantique d'André Walter?

André Walter rêve de faire « dans la montagne, une course

(1) Cf. Lettre de Pierre Louys à Georges Louis, août 1890, aimablement communiquée par Mme Georges Louis. Pierre Louys passa quinze jours à la Grande Chartreuse. « Et voici comment j'ai réglé mon temps : lever 6 heures ; 7 heures : messe (ne te récrie pas : c'est très utile) ; 8 heures : déjeuner ; 9 heures : Loyola ; 10 heures : Imitation ; 11 heures « dîner » ; midi à 2 heures : sortie, promenade dans les bois ; 2 heures : poésies philosophiques ; 3 heures Loyola (n° 2) ; 4 heures : profondes réflexions ; 5 heures : poésies purement de forme ; 6 heures : souper ; 7 heures : sortie pour excit. préalable ; 7 heures et demie : au travail ; de 9 à 11 heures : coucher. En résumé je ne fais des vers que le soir, et je m'y prépare toute la journée. » Il est vraisemblable que ce séjour fut inspiré par le « dithyrambe » d'André Gide ; il est possible que la pratique des « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola lui ait été suggérée par la lecture de *Un Homme libre*, de Barrès (1890) qui leur donne la place que l'on sait.

insensée, par-delà les rochers jusqu'aux neiges », il rêve d'entendre « les grandes clameurs des montagnes, les voix lugubres des glaciers ». Comme d'autres au même âge il entend, et à la lettre, l'appel des cimes et convoque les orages désirés. Mais la réalité fut différente.

A Menthon, André Gide entreprit bien une longue course en montagne, mais il la trouva « assommante », et il fut bien témoin de quelques orages réellement montagnards, mais qui ne lui plurent guère. « Hier, pour faire un peu d'exercice, après quatre ou cinq jours de claustration forcée à cause du temps et volontaire d'ailleurs — j'avisai un pic d'apparence altière, il est vrai, mais accessible et j'emportai mon Schopenhauer pour en lire tout en haut. Eh bien ! encore un fois je me suis promis que je ne recommencerai plus ces ascensions. C'est abrutissant, inutile au possible. Quand je suis là-haut je me demande ce que j'y suis venu faire... Le vertige me prend rien qu'à regarder la pente longue et glissante que je viens de gravir. Quand je suis là-haut je n'ai pas de cœur pour deux liards. » Le récit de cette ascension dramatique en compagnie de Schopenhauer montre bien les avantages du monde comme représentation sur le monde comme volonté :

« J'avais gravi le dit pic par des tyflett pour les sapins — tu sais si c'est raide — et comme il avait plu la terre était toute détrempée — je m'étalais tous les six pas. Cela devait être très caucasse *(sic)* à voir. Je tenais sous un bras mon Schopenhauer et mon caoutchouc, de sorte que je n'avais qu'une main de libre, aussi les chutes étaient aplatissantes — en montant c'était à plat ventre — en descendant c'était sur autre chose et très brutalement parfois ; une entre autres assis sur des picots d'arbustes coupés dont le résultat a été deux schismes dans mon nicker chéri et deux bleus dessous. Et pendant tout le temps, comme une obsession, je me récitais le vers d'Hérédia : « Et la terre conquise a manqué sous ses pas». Ce que c'était assommant ! ! ! Et cette descente ! d'abord dans des rochers si à pic que j'ai rebroussé chemin en entendant une pierre inopinément détachée dégringoler et rebondir jusqu'en bas de la vallée, écraser peut-être quelque toit — et je songeais terrifié que si je faisais comme la pierre, je n'écraserais pas mais serais écrasé. Une descente abrutissante où l'on court malgré soi sans s'arrêter. En tout course de quatre heures. En rentrant j'ai pris un bain, du thé, de la menthe, de la chartreuse et enfin j'ai gagné le lit. Ce matin je suis remis mais, je ne recommencerai pas. » (1)

Voilà pour l'alpinisme et voici pour les orages : « Un orage effrayant a éclaté cette nuit sur ma tête ; la foudre est tombée plusieurs fois assez près. Je n'avais jamais vu pareil cataclysme. Le frêle chalet en tremblait — je suais de peur dans mes draps. J'ai peur que cette histoire recommence cette nuit car il fait encore très orageux — mais j'en ai assez — décidément je ne suis pas pour ces émotions physiques — l'effet moral de ces

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, 16 juin 1890, inédite.

orages est prodigieux — sur moi du moins — cela m'aplatit de terreur. Je comprends ceux qui s'enfuient alors dans les églises et font sonner toutes les cloches. Maintenant que c'est passé je m'en veux très fort de ne m'être pas levé " pour voir " (1). » Du 22 au 30 juin les orages se répétèrent. « Hier un éclat de tonnerre si violent qu'il a brisé une vitre du chalet. La foudre est de nouveau retombée deux fois tout près — *ça fait la cinquième* — de plus tous les chiens sont ou abattus ou en laisse et on poursuit vainement avec des fusils, sans savoir bien où il est, le chien enragé qui les a mordus. Un pauvre type d'ici court en ce moment chez Pasteur pour se faire panser (2). »

On imagine l'affolement de Mme Gide lorsqu'elle sut son fils unique aux prises avec les cataclysmes de la nature dans un « frêle chalet » et, qui plus est, sous la menace ambulante de la rage. Elle voulut accourir mais rencontra alors des réticences. « De toutes façons je ne demanderais pas mieux que tu viennes — il ne faut pourtant pas nous faire d'illusions ni l'un ni l'autre — je ne pourrai rien faire que me reposer et tournoyer avec toi dans les environs, pendant que tu seras là. Au reste je pense avoir « jeté » la première partie du bouquin dans à peine plus de quinze jours. Il est alors possible que je revienne avec toi dans les régions plus septentrionales. » Malgré les intempéries, l'auteur d'*André Walter* tenait bon.

★

S'il ne désirait pas la présence de sa mère, il convient de préciser cependant que cette première séparation familiale n'alla pas sans nostalgie. « Mon piano me tient compagnie. Il me console de la solitude qui quand la tête se repose se fait bien un peu sentir. » — « A vrai dire je ne suis pas d'une gaieté folle, j'ai même besoin de me trémousser fort pour ne pas me laisser envahir de tristesse. » — « A chaque chose nouvelle, je regrette votre absence. *Je ne me suis pas encore bien défait de vous* (3). » — « Le désir obsédant de vous revoir... Je sens que je vous préfère encore à mon travail. » Il n'oublie pas l'anniversaire de Valentine Rondeaux et fait ou désire faire à ses cousines des envoie de fleurs. « Je ne sais pas l'adresse de Belménil (4) où j'aurais voulu envoyer des arnicas à Mad. qui n'en a jamais vus et des gentianes à V. qui a une prédilection pour les fleurs bleues. Puis j'ai pensé que les Le Verdier trouveraient cela un peu drôle. » Il écrit à ses cousines et entretient aussi avec Albert Démarest une correspondance. La famille est loin d'être oubliée, mais le travail a ses exigences. « Je veux que tout soit fini en novembre. Mais tu sais, silence absolu. »

(1) Lettre d'André Gide à sa mère, 22 juin 1890, inédite.
(2) *Ibid.*, 30 juin 1890, inédite.
(3) Non souligné dans le texte. Cette lettre s'adressait non seulement à sa mère, mais à ses cousines.
(4) Propriété de Pierre Le Verdier qui avait épousé Marguerite Rondeaux, cousine d'André Gide. Madeleine Rondeaux faisait alors à Belménil un séjour. Mme Gide était revenue à Paris.

Pourquoi cette date limite de novembre? Parce qu'André Gide en novembre 1890 aurait vingt et un ans, et qu'il tenait à avoir achevé les *Cahiers d'André Walter* avant la fin de sa vingtième année.

Cependant dès la fin du mois de juin, il pense au retour. Des locataires éventuels veulent visiter le chalet et il craint que ne troublent sa retraite « M. Albaret, ingénieur en chef (?) des Chemins de fer (???) et ses dépendances... » Il n'est pas là au moment de leur visite. « S'ils ont pénétré, ces visiteurs, dans ma chambre, ce que je ne sais — ils auront vu dans un pittoresque désordre : un Schopenhauer, une Bible, un Pascal — du Bach et du Schumann étalés — je pensais que si je pénétrais dans une telle chambre je serais au moins intrigué. » Quel jugement l'ingénieur en chef des Chemins de fer et sa suite portèrent-ils sur ce beau désordre? Nul ne le sait. Enfin le 2 juillet, André Gide confirma à sa mère son retour. « Tu as l'air de croire que c'est parce que le travail ne va plus que je m'en reviens. Il n'en est rien. Je suis content au contraire. » Il se préoccupe de savoir s'il trouvera Albert Démarest à Paris en ce début de juillet. Mais il n'est pas question de Pierre Louÿs, l'inséparable ami. Que s'était-il passé?

★

De Montpellier où il assistait aux fêtes de l'Université, Pierre Louÿs avait écrit à Gide des lettres enthousiastes, et particulièrement enthousiastes de Paul Valéry. Sachant que l'amitié d'André Gide était ombrageuse et qu'il entendait être préféré, il avait ajouté : « Mon frère, sur la vue de mes lettres, m'écrit de ne pas trop me « dégider. » Il peut être tranquille : lorsque je valéryse et que je m'emberdèze (1), je ne dégide pas au contraire... » Cependant quelques jours plus tard : « Je t'en veux de m'avoir écrit une aussi bonne lettre, parce que cela brouille tous mes projets. J'étais en train d'entamer avec Valéry une volumineuse et absorbante correspondance, et je m'apprêtais à t'envoyer une carte très laconique pour te dire que je n'avais pas le temps d'étudier deux amis à la fois, et que pour le moment tu étais mis de côté. » On imagine aisément que ces lettres ne durent faire à Gide qu'un plaisir mitigé. Déjà un intempestif avertissement au sujet de *Cruelle énigme* et de la ressemblance alléguée entre le roman de Bourget et le sien l'avait inquiété, mais cette fois il douta sérieusement de l'amitié de Louÿs. Il en fut si ulcéré que dans sa retraite de Menthon, un soir, se promenant aux bords du lac, et sanglotant, il appela de ses vœux un nouvel ami dont l'exaltation eût « gemellé » la sienne. Il décida que ce serait Paul Laurens.

Dans le courant de juin, alors qu'il chauffait à blanc sa ferveur et avançait *André Walter*, il reçut de Pierre Louÿs des lettres pleines de conseils judicieux ou perfides. En voici quelques extraits significatifs : « J'ai beaucoup réfléchi à ton projet... Pour le faire, *oublie tout*. Ne sache plus qu'il existe un *Werther* ou un *A Rebours*,

(1) Berdez, un autre « belle-lettrien » rencontré à Montpellier.

et sans faire du bizarre, sois extrêmement original *surtout dans le plan.* » Or Gide, son ami le savait, avait le plus grand mal à établir un plan. « Mets ton personnage en contact avec tout ce qui peut le faire ressortir ; multiplie, *varie* surtout les scènes afin d'en faire un type *vivant*... Fais-nous du plein jour, du grand soleil, si mystérieux que soit ton type. » Or Gide voulait un livre d'une parfaite monotonie, peu ou pas de « scènes » mais « la vie toujours intime », et pas du tout un type vivant, de plein jour et de plein soleil, mais un être de rêverie et d'ombre. « Pour l'amour de Dieu, pas de René surtout ! » Or Louÿs savait l'admiration de Gide pour le roman de Chateaubriand, et les quelques pages que lui avait lues son ami à Pierrefonds ne lui avaient pas paru sans ressemblances, autant par le sujet que par le style, avec *René.* « Rappelle-toi qu'il n'y a pas d'exemple d'une grande œuvre en prose faite avant les trente ans de l'auteur. Chateaubriand avait trente-sept ans quand il a fait *René,* Fromentin quarante-trois quand il a fait *Dominique,* Benjamin Constant quarante-huit quand il a fait *Adolphe.* Les romans autobiographiques ne sont *possibles* qu'au milieu de la vie. Quand on fait les Werther à vingt-quatre ans, on le regrette plus tard. Gœthe s'en est aperçu. D'ailleurs tu n'as pas vingt-quatre ans. Attends au moins jusque-là (1). »

Il est sans doute vrai qu'un roman autobiographique réussi n'est en général possible qu'au milieu de la vie et en fait, comme Gœthe regretta *Werther,* Gide regrettera *Walter.* Néanmoins ces avertissements faits au moment même où il écrivait son livre étaient aussi décourageants que possible. « Tu me diras : « Je veux être connu. Et puis c'est le moment de publier cela. » Voilà deux idées auxquelles Flaubert répond, il me semble, assez nettement dans certaine lettre que tu n'as pas oubliée. Imite-le, tiens ! Écris si tu veux ton *Novembre* sans publier. Et relis-le quand tu auras trente ans. » Mais à suivre ces sages conseils, aucun écrivain ne publierait dans sa jeunesse et il est vraisemblable que, relisant à trente ans son manuscrit écrit à vingt il le laisserait définitivement dormir ou le transformerait. « Pour les vers, oh ! que c'est différent !... La vingtième année est une année merveilleuse quand on peut. Et on peut souvent. Essaye. » *In cauda venenum.* Ce dernier conseil est tout à fait insidieux si l'on se souvient que la Muse de Gide était aussi embarrassée que celle de Louÿs était alerte. Il lui était extrêmement difficile d'écrire en vers, tandis que Louÿs déjà y excellait.

Une autre lettre de Louÿs parle des relations littéraires qu'il se crée, de ses visites à Moréas et à Hérédia, et annonce qu'il est en train d'apprendre les six règles de « l'auto-lançage », qu'il dénombre avec une certaine affectation de cynisme. « Aujourd'hui la vie de bohême n'existe pas. Nul n'est plus homme du monde que Hérédia si ce n'est Régnier ; nul n'est plus grave que Leconte de Lisle si ce n'est Mallarmé. Je crois donc qu'il faut laisser de côté nos grands chapeaux et nos cravates longues... En 1830 on

(1) Lettre de Pierre Louys à André Gide, citée par Paul Iseler.

reconnaissait un poète à sa tenue qui était mauvaise. Aujourd'hui les choses ont changé... Question de mode. Fais ton profit de ces conseils bienveillants et confie-toi en mon expérience, petit. Je te tends la main avec bonté (1). »

Il est vraisemblable qu'André Walter aux cheveux longs, aussi timide dans le monde que Pierre Louÿs y était à l'aise, ne dût pas apprécier la « bonté » que celui-ci lui accordait avec condescendance, ni ce ton fanfaron. Cependant les lettres de Louÿs, si bien faites pour décourager le studieux ermite, obtinrent le résultat contraire. Une page de *Journal*, incluse dans les *Cahiers d'André Walter*, montre bien la réaction de Gide : « Une lettre de Pierre (2), avec un envoi de livres. Il me parle de Paris, de la lutte et des premiers triomphes... Adieu le calme et la philosophie quiète ; ce souffle d'air enfiévré me grise ; j'y sens tant de gloires latentes. Mes ambitions sommeillaient dans la solitude : les voilà toutes réveillées. Et c'est une fureur contre ma claustration : là-bas ils s'excitent, ils s'entraînent — c'est une ruée. J'arriverai trop tard et je n'en serai plus. »

Son orgueil fouetté regimbe : « Cette lettre d'ailleurs m'est bonne ; mon orgueil en hurle de rage, mais je n'en suis pas abattu ; cela fouette à sang les énergies ; — j'en courrai maintenant plus vite. Oh ! je me sens de grandes forces. Arriver tout à coup et, sans qu'on vous ait prévu, sonner haut son cri de trompette ; — ou plutôt rester inconnu, mais entendre l'œuvre acclamée — car je ne me nommerai pas... Je ne sortirai d'ici que l'œuvre faite. Et, pour que plus rien ne me trouble, je fais envoyer désormais les lettres qu'on m'adresse à un endroit imaginaire. » Voilà donc en réponse aux sommations amicales, ou prétendues telles, un beau « cri de trompette ». Quant à la décision de faire suivre ailleurs les lettres de « on », elle paraît on ne peut plus sage.

Gide continua de travailler et il ne put se retenir d'annoncer à la fin de juin à Louÿs que le livre avait beaucoup avancé. « J'estime que la première partie sera à flot dans un peu moins de quinze jours. » La réponse ne se fit pas attendre. « Enfin ! Ça y est donc, mon vieux? Ça marche? Tu es content? et tu produis : es-tu heureux, mille tonnerres ! Eh bien ! va, écris, ponds, retourne-toi, vide-toi sur le papier, tire de toi-même des richesses ignorées, extasie-toi devant ton moi qui se révèle et dont tu n'avais pas idée. Ah ! que c'est bon d'écrire et de se croire un moment *génie*. » Après cet exorde exultant mais de sentiments divers, Pierre Louÿs assure Gide de la confiance qu'il a en son bouquin. « Ce n'est pas possible qu'il soit raté... Même si le caractère est hors nature, tu y auras mis des détails, des riens, des fins de phrases, qui sont de tous les hommes, et si profondément intimes qu'on n'avait encore pu les peindre. Ton vers de Baudelaire, par exemple ! C'est

(1) Lettre de Pierre Louys à André Gide, citée par Paul Iseler.

(2) Cette page est datée de juin 1887 dans les *Cahiers d'André Walter*. Or, à cette époque André Gide ne connaissait pas « Pierre » Louis. Elle est donc antidatée et sa date véritable est selon toute vraisemblance juin 1890. *Cahiers d'André Walter*, I, p. 73.

charmant, ton idée. Tous ceux qui savent le vers t'aimeront pour l'avoir cité ainsi... (1). ». En somme, ce qu'il y a de mieux dans André Walter, ce sont les citations. Beau compliment pour un poète... Louÿs termine en prédisant à Gide qu'il sera « une sorte de *Musset très aimé* ». Il n'aura pas des admirations mais des « amours inconnues ». Et il ajoute : « Les femmes seront folles de toi, mon cher... » Néanmoins il lui conseille « de soigner la forme... sinon je joue les Bouilhet à la lecture... et je te brûle tout (2). »

On comprend que par la suite André Gide n'ait pas choisi Pierre Louÿs pour premier lecteur de son manuscrit. Aussi bien, de retour à Paris, ne chercha-t-il pas aussitôt à le revoir. Pendant la retraite dauphinoise s'était creusée entre eux une faille qui allait par la suite s'agrandir. A partir de ce moment, l'histoire de l'amitié entre Gide et Louys est déjà celle d'une rupture, d'une rupture qui dura cinq ans.

★

De retour à Paris au début de juillet 1890, André Gide y resta quelques jours avant de partir pour La Roque où il voulait achever pendant l'été les *Cahiers d'André Walter*. Entre la retraite dauphinoise et la retraite augeronne, il s'accorda une fringale de lectures, ainsi qu'en témoigne son *Cahier*, de nouveau tenu à jour les 6 et 7 juillet. Il lut les ouvrages les plus divers, du *Macbeth* de Shakespeare à la *Sapho* d'Alphonse Daudet : « Mauvais livre — style immoral — sent le musc. » Il se replongea dans Flaubert, la *Tentation de Saint Antoine*, dont les *Cahiers d'André Walter* citent plusieurs passages, *Madame Bovary*, la *Correspondance*, en particulier la correspondance avec George Sand : « Ô Flaubert ! » Il lut aussi, ce qui est inattendu, du Rabelais et, ce qui l'est moins, *Paul et Virginie* : « Amusant ! les tendances J.-J. Rousseau au milieu de l'apparente bénévolence. » Le *Cahier* de ces jours cite : « Épisode de *Thérèse* de l'Enfance de Michelet. » C'est à Menthon que Gide avait lu pour la première fois, avec « un emballement considérable », Michelet, plus précisément le dernier chapitre du second volume de l'*Histoire de France*. Il s'était alors éveillé en lui une passion, tout à fait nouvelle, pour un livre d'histoire, comme en témoignent les *Cahiers d'André Walter* : « Le second volume de l'*Histoire de France* de Michelet. Ah ! que je l'aurais aimé, cet homme. L'admirable cri de douleur : *Pour moi, ma passion a commencé du jour où mon âme tomba dans ce corps misérable que j'achève d'user en écrivant ceci* (3) ...» Cette admiration ardente pour l'historien-poète allait sans doute moins à l'historien qu'au poète.

(1) Il s'agit sans doute de cette phrase des *Cahiers* : « Quand nous sortions le soir autour de la maison, je commençais : *Entends! ma chère*... Et toi tu comprenais : *Entends la douce nuit qui marche.* »

(2) Lettre de Pierre Louys à André Gide, 30 juin 1890, citée par Paul Iseler.

(3) *Cahier d'André Walter*, O. C., I, p. 104.

On sait peu de chose sur les mois de juillet et août 1890 qu'André Gide passa à La Roque. Il y fut d'abord seul, puis avec sa mère, et vers le 15 août ses trois cousines vinrent les rejoindre. Il semble que presque tout son temps ait été occupé par le travail, puisque c'est au cours de ces deux mois que les *Cahiers d'André Walter* furent terminés, donc bien avant le délai prévu dans ses lettres à sa mère et à Pierre Louÿs.

Le *Cahier de lectures* donne quelques indications sur les livres lus pendant ce temps de création. On y relève en particulier les *Mémoires* de Berlioz, que citera Walter. (« J'ai fini les *Mémoires* de Berlioz »), *Louis Lambert* de Balzac : « relu », *Ligéia, Morella* (1) d'Edgar Poe et toujours Schopenhauer. A propos d'une longue analyse de *Elle et Lui* de George Sand et de *Lui et Elle* de Paul de Musset, on remarque ces mots : « Paul de Musset = Pierre. » Est-ce une allusion à quelque analogie de caractère avec Pierre Louÿs? Il relit la *Sonate à Kreutzer* de Tolstoï qu'il a déjà lue à Paris et dont il a gardé une impression profonde : « Lu en un jour — d'abord au haut de la Tour Eiffel où j'étais très mal. — Emballement frénétique quand j'ai vu le sujet et la hardiesse des propos. — Il a fallu que je coure au loin dans les bois pour lire le livre dans une solitude. » Le *Journal* de Marie Bashkirtseff, la Notre-Dame des sleeping-cars chère à Maurice Barrès en ce temps-là, le déçoit beaucoup, mais il tire de ce mauvais exemple un « grand enseignement de rhétorique » qu'il sut mettre plus tard en pratique. « Ne jamais dire : Vous ne pouvez pas vous douter de ce que c'était beau. Jamais je ne pourrai arriver à vous montrer cela. » C'est si évident qu'on ne peut jamais faire arriver à éprouver aux autres l'émotion sienne dans son intensité qu'il vaut bien mieux en prendre son parti dès l'abord et par le talent insinuer l'émotion — la faire sentir symboliquement — suggestivement (2). » On sait que Gide devait devenir un virtuose du style insinuant, voire du style réticent.

A partir du 17 août, le Cahier fait allusion à des lectures à haute voix en compagnie de ses cousines et en particulier de Madeleine : *la Tentation de Saint Antoine, l'Avenir de la Science* de Renan, le deuxième chapitre du *Calvaire* de Mirbeau « expurgé », et surtout *Anna Karénine :* « Lu d'abord bas puis sitôt après aux autres. » L'analyse des personnages du roman de Tolstoï est suivi de ces mots : « Nombreuses discussions. » D'autre part des lettres et des notes personnelles de Madeleine Rondeaux qui tenait son journal font allusion à la profonde impression ressentie à cette lecture d'*Anna Karénine*. Fin août les lectures s'arrêtent : André Gide est parti pour Paris, afin d'y lire son livre (qu'il ne veut pas laisser connaître à Madeleine avant qu'il ne soit entiè-

(1) Il écrira en août 1891 à Paul Valéry : « En songeant à vous, j'ai relu pour la x[e] fois, comme par un besoin morose, *Ligéia, Morella* — je comprends que je n'ai jamais aimé qu'elles. » Et le 11 juin 1892, toujours à Paul Valéry, et à propos de sa cousine : « J'aime Edgar Poë maintenant plus encore de le sentir aimé par elle ; *Morella*, je t'assure, c'est elle. »

(2) *Cahier de lectures*, 17 août 1890, inédit.

rement terminé et publié) au fidèle Albert Démarest. Il réserve donc à ce cousin fraternel la première lecture, et non à Pierre Louÿs qui devait en éprouver une déception bien méritée.

★

Albert ne joua pas les Bouilhet, mais son amitié vigilante exigea des coupures. Gide consentit à soustraire au lieu d'ajouter, règle future de son art littéraire dont il fit ainsi un premier apprentissage. Un mois s'écoula dans les suppressions et corrections. Le « dimanche, 19 octobre 1890, 9 heures du matin », il écrivait à sa mère, restée à La Roque, pour lui annoncer que le livre était prêt à être publié et se disculper, entre autres griefs, de l'accusation de ne rien faire à Paris.

« Tu m'accuses de bien des choses dont je ne suis en rien coupable : d'avoir acheté un melon — mais avec quoi voulais-tu que je circule? D'être ahuri? — jamais je ne l'ai moins été — de perdre mon temps? — il est si peu perdu que je n'ai pas trop de toute ma journée qui commence à 7 heures et demie et finit à 11 heures pour tout ce que j'y fais et d'utile. Les résultats sont là d'ailleurs. J'ai trouvé un copiste qui a déjà travaillé pas mal. Je lui ai d'ailleurs repris, au moins momentanément mon travail pour le lire à Albert aujourd'hui dimanche où je cours à Jouarre et le donner demain à Perrin (l'éditeur de *l'Homme libre)* pour qu'il le lise et me dise s'il l'accepte. Je saurai cela dans une semaine. J'ai causé avec Dietz, avec Albert, M. Simon (1), le prote des Imprimeries réunies, Alcan et enfin Perrin (2). » Ainsi à la date du 19 octobre, les *Cahiers d'André Walter* étaient prêts à être présentés le lendemain à l'éditeur. Gide a-t-il hésité entre Alcan et Perrin? Il y avait tant de philosophie dans son livre qu'il a peut-être été tenté un instant de le publier chez l'éditeur de tant d'ouvrages austères, mais finalement c'est à l'éditeur de *Un Homme libre* qu'il donna la préférence, et ce détail de sa lettre est significatif du prestige qu'avait alors à ses yeux Maurice Barrès. Quelques jours plus tard Perrin fit connaître sa réponse. Il acceptait de publier les *Cahiers d'André Walter* mais à compte d'auteur. Mme Gide que ce problème intéressait directement donna son consentement.

Si la première lecture, à laquelle Gide attachait une grande importance sentimentale, fut réservée à Albert Démarest, la seconde fut tout de même pour Pierre Louÿs. Au temps de l'abondance amicale, ils s'étaient promis qu'au premier livre de chacun d'eux une page laissée en blanc serait remplie par l'autre. Mais leurs talents étaient déjà trop différents et le mysticisme romantique de l'auteur d'*André Walter* ne s'accordait pas avec l'idéal parnassien de Louÿs : il était même à l'opposé. « Nous nous sentîmes l'un et l'autre aussi peu capables, moi d'écrire un de ses sonnets, que lui d'écrire une page de mes *Cahiers*. » Cependant, pour respecter quelque peu ce vœu de jeunesse, Louÿs proposa d'écrire

(1) Édouard Simon était un ami d'Albert Démarest.
(2) Lettre d'André Gide à sa mère, 19 octobre 1890, inédite.

une préface destinée à présenter les *Cahiers d'André Walter* comme la confidence d'un jeune poète mort à vingt ans. Gide se prêta à cette comédie, et son livre parut sans autre nom d'auteur que celui de Walter, avec le sous-titre : œuvre posthume. Pierre Louÿs, sous le pseudonyme de Pierre Chrysis, se chargea de la notice nécrologique.

*

Dans une lettre du 23 novembre 1890 à Jeanne Rondeaux, on voit Gide en train de corriger les épreuves : « Il ne me reste guère plus que la soirée pour corriger mes épreuves — ce qui est une besogne infiniment longue et abrutissante — Je me suis couché à 1 heure du matin toutes ces dernières nuits. » Il apparaît bien triste, « dans le gris jusqu'au cœur », en ce lendemain d'anniversaire : il a eu le 22 novembre vingt-et-un ans.

« Je trouve ces anniversaires du dernier lamentable. C'est un jour comme tous les autres, où de plus il pleut beaucoup : sans vos bonnes lettres, je ne me serais pas souvenu de ce que ce jour avait pour moi de mémorable. Toute la journée, j'ai savouré ma solitude, avec des larmes sans cesse dans les yeux. Vous êtes mes seules amies : maman elle-même n'était pas là ; ceux que j'appelle mes « amis » n'abusent guère des droits que ce nom semblerait leur donner. L'après-midi, je me sentais si triste que j'ai tenté de voir Louis (1) ; par un ridicule besoin d'économie où perce mon tempérament de « cousin ladre », je me suis hissé sur une impériale où une pluie, bientôt torrentielle, m'a vite imbibé de mélancolie ; puis j'ai erré dans des boues profondes, dans des rues marécageuses. Enfin je suis arrivé chez Louis, dont la conversation est merveilleusement apte à refouler au plus fin fond de soi-même toutes les intimités qui voudraient s'épancher. Le soir, au piano, puis auprès du feu j'ai dorloté ma tristesse.

« Ah ! ma bonne Jeanne ! ma seule ressource est alors de penser à vous ; de songer au passé si je ne puis plus rêver à l'avenir... et ce dit avenir, m'apparaît tout noir, tout noir. Cela finit par m'être égal, parce qu'avec la musique, la littérature, le travail, et le sentiment du devoir accompli — je pourrais m'oublier moi-même — mais il n'empêche que pour en arriver à ce renoncement de toute affection (reçue, car on peut toujours en donner — et c'est ce qui sauve du désespoir) il me faudra un caractère fichtrement bien trempé !

. . . .

« Je ne te parle pas du résultat intime de mon travail et de ma vraie vie — car deux journées comme celles d'hier et d'aujourd'hui suffisent à désenchanter toute une existence. » (2)

L'état de tristesse et de marasme dans lequel nous découvrons André Gide, en ce dimanche de la fin novembre 1890, tenait à des causes multiples. Le surmenage nerveux, consécutif à l'excès de travail nécessité par les *Cahiers d'André Walter*, n'en était qu'un

(1) Il dit désormais « Louis » et non « Pierre ».
(2) Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, 23 novembre 1890, inédite.

des éléments. L'attitude réservée de Madeleine n'encourageait guère ses espoirs d'un prompt mariage, et il n'était plus aussi certain que la lecture du livre qu'il lui destinait suffirait à lever ses résistances. La jalousie et l'ironie de « Louis » lui faisaient regretter le temps de sa confiante amitié avec « Pierre »; il ne s'était pas encore rapproché, comme il en avait fait le projet à Menthon, de Paul Laurens. Seul Albert Démarest restait alors son confident et il allait le voir tous les jours : « Albert me fait poser pour son tableau presque toutes les matinées. (1). » Mais de même qu'Albert, artiste scrupuleux et toujours défiant de soi, éprouvait douloureuseemnt la disproportion entre ses rêves et ses tableaux, de même André, son premier livre achevé, ne retrouvait pas en relisant et en corrigeant les épreuves, l'enthousiasme qui l'avait soulevé tandis qu'il composait. Pour un jeune auteur, le temps des « épreuves » est ainsi bien nommé, car il est habituellement décevant.

Après la plénitude des mois d'été, Gide sentait en lui un grand vide et le comblait tant bien que mal grâce au piano, (« j'étudie mon piano le plus possible; ce qui n'est encore que fort peu, deux heures et demie ») et aux lectures. Il lut beaucoup pendant ces mois d'octobre et novembre 1890 : Mæterlinck, Zola, Becque *(Les Corbeaux*, que lui prêta Léon Blum), Mirbeau, Villiers de l'Isle Adam, Huysmans. Le 22 novembre, jour anniversaire où il se montre si découragé, il vient de lire *A vau l'eau*, qui est en soi une lecture fort déprimante : « Un peu plus et ce serait très fort. » La plus importante lecture pendant cette période paraît avoir été celle de l'ouvrage posthume de Baudelaire : *Mon cœur mis à nu*. « Quand on lit entre les lignes, moi, cela me passionne. Les dernières pages — avec la rubrique *Hygiène, Conduite, Morale* — sont angoissantes. Il me semble que sur Baudelaire tout reste encore à dire (2). »

★

Il est intéressant de rapprocher ces notes du *Cahier de lectures* des notations contemporaines que contient le *Journal* de fin novembre 1890. Sous la rubrique *Morale*, on y lit en effet : « MORALE.

Premier point : Nécessité d'une morale.

2° Une morale consiste à hiérarchiser les choses et à se servir des moindres pour obtenir les principales. C'est une stratégie idéale.

3° Ne jamais perdre de vue le but. Ne jamais préférer le moyen.

4° Se considérer soi-même comme un moyen; donc ne jamais se préférer au but choisi, à l'œuvre.

Songer à son salut : égoïsme.

Le héros ne doit même pas songer à son salut. Il s'est *volon-*

(1) Il s'agit ici non plus du tableau d'Albert Démarest représentant André Gide en « violoniste douloureux », mais du second tableau, maintes fois retouché, qui est aujourd'hui la propriété de M. Dominique Drouin.

(2) *Cahier de lectures*, 8 novembre 1890, inédit.

tairement et *fatalement* dévoué, jusqu'à la damnation, pour les autres ; pour manifester. (1). »

On trouve là, parmi d'autres, quelques-unes des idées que développera une note fameuse du *Traité du Narcisse*, son second livre, « note écrite en 1890. »

« La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre ; la question est qu'il la manifeste bien. — Car tout doit être manifesté, même les plus funestes choses : « Malheur à celui par qui le scandale arrive », mais « Il faut que le scandale arrive ». — L'artiste et l'homme vraiment homme, qui vit pour quelque chose, doit avoir d'avance fait le sacrifice de soi-même. Toute sa vie n'est qu'une acheminement vers cela. » S'il est vrai qu'André Gide est « presque entier » dans les *Cahiers d'André Walter*, il est, à mon sens, tout entier dans cette note conjointe au *Traité du Narcisse.*

Il est remarquable qu'en ce mois de novembre 1890, aux premiers jours de sa vingt-et-unième année, André Gide apparaisse déjà occupé d'un seul but, et que ce but ne soit pas : faire son salut, mais faire son œuvre. C'est là l'indice d'une évolution intérieure, en grande partie consécutive à l'écriture d'André Walter, car ce livre en sortant de lui l'a changé. « Mon âme, enfin délivrée de lui, de ce poids moribond qu'elle traînait depuis trop longtemps après elle, entrevoyait des possibilités vertigineuses » (2). Quelles étaient donc alors ces possibilités? A peine son premier livre terminé, il songe au second. Mais il hésite entre deux voies très différentes. L'une est la voie mystique : « J'imaginais une suite de « Sermons laïques » à l'imitation des *Sources* du P. Gratry où, par un vaste détour, bouclant la terre entière, je ramenais les plus rétifs au Dieu de l'Évangile (qui n'était point tout à fait tel qu'on l'imagine d'ordinaire ainsi que je le démontrais dans une seconde suite plus purement religieuse). Je projetais aussi certain récit, inspiré par la mort d'Anna, qui devait s'appeler *l'Essai de bien mourir* et qui devint plus tard *La Porte étroite.* » L'autre était la voie esthétique, celle de ce *Traité du Narcisse* dont le titre se trouve mentionné dans son *Journal* dès le 8 mai 1890. André Gide, Narcisse huguenot, hésitait encore s'il devait donner le pas au huguenot ou au narcisse, au chrétien ou à l'esthète. En fait, il avait déjà choisi.

★

Nous avons atteint la limite chronologique fixée à cet article sur la vingtième année d'André Gide. Le 10 décembre il partit pour Montpellier où il allait connaître Paul Valéry, auteur d'un *Narcisse parle.* On sait ce que fut cette rencontre qu'a évoquée M. Henri Mondor dans *les Premiers temps d'une amitié.* Puis, vers la fin décembre, André Gide quitta Montpellier pour se rendre à Arcachon auprès de sa mère et de Madeleine Rondeaux, alors

(1) *Journal*, 1890, p. 18.
(2) *Si le grain ne meurt*, p. 247.

légèrement souffrante. C'est là que le 1er janvier, il reçut les premiers exemplaires des *Cahiers d'André Walter*. Son agenda personnel, tenu au jour le jour pendant l'année 1891, porte en date du jour de l'an ces mots :

Le 1er janvier 1891. Arcachon.

« Et maintenant levez-vous aquilons, accourez tempêtes.
Soufflez sur mon jardin et que les parfums s'en exhalent.

Cantique des cantiques.

Donné à Madeleine l'exemplaire sur chine.

Reçu de Perrin quatre exemplaires brochés.

Été très maladroit ce soir en insistant trop auprès de Madeleine pour qu'elle lise mon livre cette nuit — de sorte qu'elle regimbe, pressentant les questions qu'elle ne pourra plus différer — et refuse de lire avant mon départ. Tant pis j'agirai autrement. »

La question que sa cousine ne pouvait plus différer et à laquelle elle tentait, une fois de plus, de se soustraire, était évidemment la demande en mariage que devait précéder, pensait André Gide, la lecture des *Cahiers*. Le 2 janvier, il note sur son agenda ce vers :

Que n'es-tu l'exilée! Hélas, ou l'Étrangère!

et le 3 janvier celui-ci, d'un humour inquiétant :

Nous n'aurons pas été de vrais amants, ma chère! (1)

Le nom de Madeleine qui inaugurait, avec tant d'espoir, la première page de l'agenda 1891, reparaît sur l'éphéméride du 8 janvier : « Je te loue de ce que je suis une créature si merveilleuse (2). Ps. CXXXIX, 14. Parlé avec Madeleine. Parlé avec maman. Réunion de prières chez les G. Lu ma bible. » Le lendemain, il y consigne ces citations désolées qui ne sont peut-être pas sans relation avec la conversation de la veille : « L'espoir a fui, vaincu vers le ciel noir. » (Verlaine.) — « Si au moins en ce jour, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. » (Luc, XIX, 42.) « Lu ma bible. » Puis le nom de sa cousine disparaît de l'agenda, où il consignait toutes les lettres écrites et reçues, pendant de longs mois. Que s'était-il passé? Madeleine Rondeaux avait fait connaître sa réponse : c'était un refus.

JEAN DELAY.

(1) A comparer avec ceux de *Paludes* :

Nous ne sommes pas,
Chère, de ceux-là
Par qui naissent les fils des hommes.

(2) Ce sera l'exergue de *l'Immoraliste:* « Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable. »

Amitié, terre interdite

ANDRÉ GIDE *a été amoureux de l'amitié — et ce fut dans une large mesure, un amour malheureux. Il est beaucoup trop tôt pour pouvoir traiter ce sujet d'une manière à la fois libre et complète. Certes, depuis sa mort, de nombreux amis ont parlé, publié des articles, des livres, des témoignages, et on nous a livré d'importantes correspondances, comme celle avec Paul Valéry. Mais cela ne permet pas encore de mesurer clairement ce que Gide demandait à l'amitié — sans doute presque tout — et ce qu'il en a obtenu — sans doute presque rien. Il y a encore de la complaisance, même dans les pages terribles de certains « amis », il y a encore du respect humain et du respect littéraire pour ce contemporain capital, il y a encore, même chez ceux qui s'en voudraient détacher, de la pudeur devant la mort.*

L'amitié était un mot et un sentiment à la mode dans les milieux où Gide s'est formé et a manifesté son jeune génie, entre la fin du symbolisme et la première guerre mondiale. Le plus beau monument en sera sans doute la correspondance de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, exemple peut-être unique dans notre littérature d'une amitié longuement continuée et mûrie tout au long des années de formation de deux jeunes écrivains. Dans bien des correspondances et des écrits de ce temps on trouverait des effusions et des remarques prouvant que cette belle époque où l'on mettait très haut la femme savait aussi faire la place large et belle à la chaste amitié. Si c'est Barrès qui s'empare du titre des « amitiés françaises » c'est d'abord comme une amitié qu'un Péguy conçoit le groupe des rédacteurs et même des lecteurs de ses Cahiers de la Quinzaine, *et c'est une amitié étroite entre un petit nombre d'écrivains qui est l'âme de la jeune* Nouvelle Revue française. *Et certes, dans les correspondances de jeunesse d'André Gide, les effusions ne manquent pas, et l'amitié trouve parfois des inflexions si tendres que certains ont pu s'en inquiéter. Mais à vrai dire, ce n'est pas l'excès de tendresse qui est inquiétant dans les amitiés de Gide, c'est la constance dans l'échec : et cela mérite de nous retenir parce que cela permet de mieux saisir l'attitude de Gide devant la vie.*

Dans un mouvement d'humeur sans doute, l'ami de collège, le premier confident des premiers vers, Pierre Louys, écrit après une brouille passagère et une réconciliation : « Et dès le premier jour, je crois, il a repris pour me parler le même ton d'hypocrisie dédaigneuse... Jamais de laisser aller, jamais d'oubli, jamais d'amitié. » C'est une note de novembre 1890, Gide a vingt et un ans. Soixante ans plus tard, dans son beau livre si attentif et si révélateur, Une Mort ambiguë (1), *M. Robert Mallet note à son tour, comme un écho : « Il me donnait l'impression de penser : Il faut que je sois amical avec lui, au lieu de : Nous sommes amis. »*

Si nous reprenons maintenant la plupart des grandes amitiés qui ont essayé de remplir la vie d'André Gide entre le temps de cette

(1) Éd. Gallimard.

remarque de Louÿs et celui de cette remarque de M. Robert Mallet, il faudra bien faire quelques constatations gênantes. Voici la grande amitié de Jammes, l'élan de Gide : Merci donc de tes vers et que, si le tutoiement que je t'offre en échange, d'un presque irrésistible élan... Peut-être avec aucun plus qu'avec toi ne désirè-je à présent correspondre ; écrire, non plus des indications, mais au hasard, les choses de soi les meilleures... *(23 octobre 1895). Ils se tutoieront, en effet, mais ce sera pour en arriver vers 1910 à de mornes querelles d'hommes de lettres, puis à un silence à peu près total, à une rupture à peu près permanente pendant plus de vingt-cinq ans et jusqu'à la mort de Jammes.*

Inutile de rappeler l'histoire trop célèbre de l'amitié avec Claudel et la dramatique rupture de mars 1914. Là encore, le livre de M. Robert Mallet nous permet de saisir ce qui restait dans l'âme des anciens amis des dizaines d'années plus tard : un curieux mélange de sentiments, à base d'antipathie mutuelle et virulente, mais en tout cas sans la moindre trace d'amitié.

La seule amitié qui tienne jusqu'à la fin, c'est sans doute celle de Paul Valéry. Mais le rythme est significatif : il faut 380 pages pour publier la correspondance des années 1890 à 1900, et 150 seulement pour celle des quarante-deux années suivantes. Et la différence de ton est plus sensible encore : on part des lettres passionnées de mars 1891, où comme des amants d'opérette on se promet de regarder la même étoile à la même minute, où Gide souhaite une amitié vivace, vigilante, douloureusement jalouse, une communion suprasensible et comme mystique, *et on arrive aux longues années de correspondance sur un ton d'affectueuse camaraderie avec dans presque chaque lettre ces formules convenues par lesquelles chaque écrivain présente ses hommages à la* bourgeoise *de l'autre.*

Nous n'avons pas, ou pas encore, la correspondance avec Ghéon qui contient sans doute des passages plus scabreux; mais les déclarations publiques et les confidences du journal ne nous laissent pas de doute sur l'échec de cette amitié-là aussi. Est-il nécessaire de rappeler la correspondance avec Charles du Bos et l'étrange et presque sacrilège comédie d'amitié que se jouèrent ces deux hommes de lettres sous le couvert d'amour de la vérité? La brouille hargneuse ne peut guère se dissimuler.

Et l'on pourrait faire défiler bien d'autres témoins encore : le livre de M. Maurice Lime, Gide tel que je l'ai connu, *est d'un garçon dont le jugement semble peu sûr, qui semble avoir eu à la fois peur et envie que Gide, vers 1936, lui fasse la cour, et qui parle comme un être déçu à la fois dans sa vanité d'homme et d'écrivain et dans sa confiance de militant de gauche : mais enfin, c'est toujours de déception qu'il s'agit. Quand, à Gênes, M. Claude Mahias le quitte pour aller finir la soirée* dans les mauvais lieux du port, *Gide lui demande* As-tu de l'argent, au moins? *et la réaction du jeune homme n'est pas d'y voir un geste amical, mais de noter :* Il veut s'amuser par procuration (Hommage de la N. R. F. p. 316.)

Longues et délicates, les relations dont M. Claude Mauriac nous a donné la chronique dans ses Conversations avec André Gide *n'en arrivent pas moins à une catastrophe parce que à la touchante*

admiration du jeune homme pour le grand écrivain vient petit à petit se mêler une sorte de réserve et de malaise devant la personne même de Gide. Faut-il rappeler la brève histoire de Victor *que nous connaissons par le journal et par le livre du jeune garçon? Faut-il citer M. Pierre Herbart, compagnon constant de presque toute la vieillesse :* N'importe qui pouvait occuper une place à côté de lui, s'il savait, d'une façon ou de l'autre, le distraire, le surprendre, et même le flatter. Cela durait des semaines, parfois des années jusqu'à ce qu'un petit incident révélateur vînt pulvériser l'élu. Gide se détournait alors aussitôt sans aucune peine. Cela n'avait pas la moindre importance... (A la Recherche d'André Gide, p. 62.) *Et quant au seul ami dont Gide se soit soucié dans son agonie, si nous en croyons le récit du Dr Delay, Roger Martin du Gard, il a publié des* Notes sur André Gide *qui ne sont pas les moins cruelles :* Il ne tient plus aucun compte des occupations, des désirs, des tracas, des goûts d'autrui... je constate avec mélancolie que les rapports de Gide avec ses intimes tendent à devenir unilatéraux... *Et enfin :* Homme de lettres du matin au soir. Même dans le plaisir, même dans l'amour... *Et l'on pourrait faire appel à Maurice Sachs, à Julien Green. Mieux vaut s'en tenir, pour finir, à un mot de la* petite dame, *compagne elle aussi de toute la dernière partie de l'existence :* Comment faire comprendre qu'il est certain domaine de la vie où la réalité lui échappait? Je veux parler du domaine des rapports entre les êtres — j'ai bien dit des rapports... *(Maria Théo Van Rysselberghe,* Hommage de la N. R. F. p. 163.)

Singulier bilan pour quelqu'un qui disait un jour à M. Robert Mallet : J'ai fait profession d'amitié. Je me suis efforcé d'être le meilleur ami de chacun de mes amis... *(op. cit. 54). Et l'on comprend bien qu'il ne s'agit pas de réunir des potins, de dresser une sorte de réquisitoire contre ce grand trompeur de l'amitié : s'il y avait pour Gide une terre inconnue, l'amitié, un domaine de la vie qui lui échappait, celui des relations entre les êtres, il y a une exégèse de l'œuvre entière qu'il faut faire ou refaire en tenant compte de ces carences.*

L'explication la plus simple, c'est celle qui définit Gide comme un monstrueux égoïste. Mais peut-être peut-on aller déjà un peu plus loin. D'une part, M. Léon Pierre-Quint a relevé dans les notes prises par le jeune Gide à l'époque des relations avec Pierre Louÿs cette citation d'Ibsen : Les amis sont un luxe coûteux, et lorsqu'on place son capital sur une vocation et une mission dans la vie, on n'a pas les moyens de conserver des amis. Ce que cela coûte ne consiste pas en ce que l'on fait pour eux, mais en ce que, par égard pour eux, on néglige de faire... *Cela rejoint ce que M. Pierre Herbart note aussi de la préoccupation de son œuvre à venir chez le Gide de vingt ans. Il n'y a pas tout à fait égoïsme dans son cas : ce qu'il aime, ce n'est pas lui-même en tant que lui-même, mais c'est lui-même en tant que moyen de son œuvre. Et cela rejoint hélas! le mot de M. Roger Martin du Gard que nous citions tout à l'heure,* homme de lettres du matin au soir. *C'est-à-dire que dès sa jeunesse Gide a choisi de ne toucher les êtres qu'à la seconde puissance, si on peut dire, par l'intermédiaire de son œuvre : il écrit,*

non point pour un lecteur connu, non point pour sa femme quoiqu'il prétende parfois, mais pour un lecteur inconnu et multiple, pour un Nathanaël sur lequel il reporte les espoirs de contact humain qui sont pour lui constamment déçus dans la vie de tous les jours. Et, à la limite, l'œuvre et la vie de Gide sont peut-être entièrement construites sur ce tragique malentendu : il écrit pour rejoindre par la plume les êtres qui lui échappent dans la vie, sans paraître savoir que la plume ne rejoint jamais personne si elle n'est elle-même inspirée par l'expérience du cœur...

Mais cet égoïsme d'écrivain, Gide l'a-t-il vraiment choisi, ou bien lui était-il imposé par sa nature même? Il faudrait ici reprendre après ces quelques notes sur Gide et l'amitié, une étude infiniment plus longue et plus complexe sur Gide et l'amour. Dès le départ, son angélisme forcené, sa volonté forcenée de séparer l'amour et le désir faussent toutes les données de la partie qu'il va jouer orgueilleusement pendant toute sa vie. Si sa seule grande idée de l'amour, c'est son amour pour sa femme, chaste, sans consommation aucune, il faut bien dire que cette idée est inhumaine, qu'elle est une monstrueuse perversion née de l'influence d'une éducation puritaine sur un homosexuel latent. Dans l'autre sens, ce qu'il donnera au plaisir des sens, ce sera toujours en le séparant avec un soin jaloux de toute inclination sentimentale. Le seul tour que la vie lui jouera, ce sera celui du démon de midi, sa seule expérience de l'amour vrai et complet, ce sera son expérience aux approches de la cinquantaine avec Marc... Si bien que ce qui pèse sur Gide à la fin, l'interdiction qui l'empêche de connaître l'amitié et qui, sauf dans le cas que nous venons de dire l'a empêché aussi de connaître l'amour, c'est peut-être la forme la plus profonde de la malédiction portée contre les habitants de Sodome. Le mot de Wilde à Louÿs que Gide a souvent commenté : J'espérais avoir des amis, je n'aurai plus que des amants, *est peut-être la forme la plus orgueilleuse, mais aussi la plus amère et la plus vraie de la solitude qui pèse sur les exilés de la ville brûlée. Ils ne peuvent suivre jusqu'au bout ni les femmes, ni les hommes, il leur faut trouver à chaque fois entre les désirs de leur cœur et les désirs de leur chair un compromis nouveau et dont parfois la révélation aux intéressés provoqueraient un mouvement de recul ou un mouvement de dégoût. Séparé de la femme parce qu'il ne la désire pas, l'exilé n'est parfois guère plus éloigné d'hommes qu'il ne désire pas davantage, mais que la connaissance de son anomalie trouble vaguement. Il arrive rarement à* faire l'amour *si on entend par là à constituer un couple pour le meilleur et pour le pire, pour le désir et pour la tendresse, pour aujourd'hui et pour demain, et il n'arrive guère plus souvent à* faire l'amitié. *Avant même d'avoir conscience de lui-même, c'est peut-être cela que Gide savait, c'est peut-être pour cela que, se détournant d'amitiés impossibles, il a feint d'être le prêtre orgueilleux de son œuvre et que, comme tant d'autres exilés de Sodome, il s'est dévoué à la construction de cette Tour qui voudrait être une œuvre d'amour et qui risque de rester incomprise et silencieuse comme une Babel qui parle de toutes ses langues dans le désert.*

ROBERT KANTERS.

Gide, lecteur bénévole

J'ai rencontré André Gide deux fois, rue Vaneau, ce qui représente à peu près trois heures de conversation, et je conserve de lui une douzaine de lettres. Cela ne vaudrait guère la peine d'en parler, à moins de publier les lettres seules — tout ce qui vient de Gide!... — si la plus longue de ces lettres ne contenait quelques phrases curieuses sous sa plume, et si une autre, la précédant, n'émettait un jugement de valeur que je crois intéressant, aujourd'hui encore, touchant un sujet de roman, que je lui avais soumis.

Je suis de ceux chez qui la lecture des *Nourritures terrestres*, à vingt ans, a vraiment accru le désir de sortir : *Et quand tu m'auras lu, jette ce livre — et sors.* Quatre ans plus tôt cependant, je m'échappais du collège où l'on m'avait élevé, et en même temps d'un milieu où foncièrement l'on redoutait les fortes manifestations de la vie. Mais cette fuite correspondait mieux à un bris de chaînes et de barreaux — je n'étais pas d'accord et l'affirmais — qu'à une sortie authentique, dans l'air du large. L'air du large, savais-je seulement ce que c'était? Quittant une orthodoxie, j'en cherchais une autre. Qu'il me suffise de dire ici que l'interprétation que Gide donnait alors du communisme — une exaltation de l'individu, de sa valeur humaine, au sein de la communauté et par une fusion possible de l'idée de justice et de celle de communion — me paraissait des plus sympathiques. Je le lui écrivis. J'étais étudiant à la Faculté des Lettres d'Aix, et voici la réponse que je n'attendais guère, et que je reçus quelques jours après :

Ah parbleu non! je ne jette pas au feu votre lettre excellente. J'ai eu trop grand plaisir à la lire. Elle me touche au bon endroit du cœur et je vous sais grand gré de me parler ainsi.

Je vous serre la main, en camarade, et bien fort — et joyeusement.

Ces lignes étaient datées de décembre 1934. Elles m'incitèrent à reprendre la plume, dans les mois qui suivirent, pour approfondir ma pensée, poser des questions, toujours à propos de l'individualisme et du communisme, et de l'homme et de la révolution, de la justice sociale et de la joie intérieure. Gide me répondit encore, des lettres plus ou moins longues, contenant des propos qui depuis furent imprimés (dans leur sens général), et sans jamais marquer qu'il désirait arrêter cette correspondance, dont d'ailleurs je n'abusais pas. Il m'envoyait les *Nouvelles Nourritures*, sa traduction des *Récits* de Pouchkine (avec Jacques Schiffrin), me remerciait d'un article sur

Geneviève : Sur ce petit livre, je ne crois pas qu'on ait rien écrit de plus juste, de plus perspicace, de meilleur — ni même, à beaucoup près, d'aussi bon. J'étais décidément encouragé.

Cependant je me persuadais peu à peu, en réfléchissant et méditant sur ces thèmes et sur les préoccupations de mes contemporains et sur les miennes propres, que les problèmes que l'on dit du siècle se posent d'abord en l'homme, en chacun de nous, malgré les apparences, que nos problèmes, vus de l'extérieur, ne sont que de faux problèmes — tant qu'ils sont vus seulement comme extérieurs à l'homme — parce qu'ils ressemblent alors à des arbres sans racines, que l'on s'efforcerait en vain d'émonder, de redresser, de greffer. A quoi bon? Tout vient de l'homme, y compris l'économique et le politique. Tout ce que nous voyons est *notre* vision. Et le vrai problème, en définitive, est celui de la réalité, de la vie authentique, au-delà et au-dessus des multiples comédies que nous nous jouons, à nous-mêmes autant et plus qu'aux autres, pour nous faire croire que nous sommes vivants, quand rien en nous ne palpite, quand nous n'avons pas trouvé notre âme. Des pantins qui se regardent dans des miroirs, pour se rassurer sur cette absence par le spectacle de leurs agitations! Tous les maux de l'humanité naissent de là, me disais-je, et par des dérivations savantes et complexes, qu'il faut dénoncer. Je n'étais pas loin d'adopter le jugement de Nietzsche : *Il y a dans l'homme un vice fondamental.* Mais pour moi, ce vice, c'était cette complaisance dans la vie fausse, dans l'inexistant. A partir de quoi je conçus le projet d'un roman, que je communiquai à André Gide.

Voici ce dont il s'agissait : la fausse vie, l'inexistence, l'idée m'était venue d'en figurer le symbole dans le geste d'Onan, tel que le décrit la Bible : « Et il répandait sa semence par terre. » Je me proposais de décrire la vie de trois ou quatre garçons, au collège et en famille, à l'époque trouble de l'adolescence, d'accuser ce trouble, ces angoisses plus ou moins sexuelles, et surtout le côté phantasmatique de cet âge, les innombrables et parfois étranges rêves qui le peuplent, de montrer ainsi les virtualités de l'homme, et en même temps de mêler à ces chapitres des sortes de *projections* sur la vie de ces mêmes garçons arrivés à l'âge d'homme et s'apercevant, du moins l'un d'eux, que dans la vie sociale les phantasmes se matérialisent, mais non la réalité profonde, que l'univers humain est composé en grande partie, si l'on veut, d'impubères au sens large du terme, qui s'imaginent vivre alors qu'en vérité ils exécutent ou continuent sous d'autres formes ce geste d'Onan dont la tentation inquiétait leur quinzième année. Et je voulais assimiler cette impuissance, cette absence de virilité morale au besoin de justifications, aux arrière-pensées des bien-pensants, à l'incapacité où se trouvent tant d'hommes de se satisfaire sainement, pleinement et spirituellement de la vie. D'où ces solutions de la facilité, de la fuite dans la facilité, que les civilisations nous offrent et qui sont encore caractéristiques de la tendance onaniste.

J'en écrivis à Gide et voici sa réponse, datée de juillet 1937 : *Oui, certes, votre roman est de nature à m'intéresser, et le peu que vous*

m'en dites m'allèche. On ne manquera pas de trouver le sujet très (ou trop) « particulier ». Je le tiens au contraire pour susceptible d'intéresser nombre de gens; il ne tiendra qu'à vous d'en faire valoir la portée générale et de rendre fort instructive la peinture de cette lutte entre rêve et réalité.

L'abandon aux pratiques d'Onan, que l'on dit préjudiciable au corps, l'est bien davantage pour l'esprit (ou l'âme, si l'on préfère) en ceci qu'il encourage une sorte de paresse ou de satisfaction facile. Si vous avez lu mes Faux-Monnayeurs, *vous aurez compris que c'est contre cet entraînement que mon petit Boris a à lutter; et je rapproche cela de certaines phrases de La Rochefoucauld, sur la « paresse » précisément, des plus significatives.*

Mais vous abordez là un « sujet » des plus difficiles, et qui me fait trembler. Si vous êtes précis, on vous accusera d'être obscène; et si vous restez dans le vague... Mais on peut oser *aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne le pouvait hier.*

Je me mis au travail et, à la fin de cet été-là, j'eus le tort (ou peut-être cela valut-il mieux, pour la suite de ce projet?) d'envoyer à Gide les premiers chapitres du roman, avant qu'il soit terminé, avant même que soient introduites les « projections » qui devaient former un contraste avec les récits proprement dits. Et voici ce que je reçus en réponse, en octobre 1937 et comme, m'écrivait Gide, des « *réflexions à côté du livre :*

Comment expliquer que la question sexuelle, qui nous angoisse tant au seuil de la vie, nous paraisse si peu intéressante aussitôt que nous avons su donner quelque réponse que ce soit *à cette question? Il importerait que dans votre livre, ces différentes réponses possibles fussent envisagées (mariage, bordel, masturbation, homosexualité, castration même...) Or seule la première est bien posée, dans la conversation avec le prêtre (et encore pourrait-elle l'être beaucoup mieux). La troisième (onanisme) n'est pas posée en tant que solution; il serait bon qu'un interlocuteur vînt dire : ce qui vous paraît l'enfer, ne vous angoisse qu'en raison de la religion et de l'idéal de pureté que vous désespérez d'atteindre; en soi cela n'a rien d'affreux. Et que l'angoisse soit réelle, il va sans dire, et vous la racontez fort bien; mais combien elle serait plus saisissante si vous laissiez entendre ce qu'elle a de gratuit, et qu'elle devient à peu près incompréhensible sitôt qu'une solution (quelle qu'elle soit) est trouvée. Pourquoi votre Luc, un peu mieux avisé, au lieu de mettre tout son cynisme dans des peintures excitantes, ne dirait-il pas à Rémy : mon vieux, ne te frappe pas : tu fais des cauchemars de rêves que, moi, je trouve délicieux. L'instinct qui te tourmente est tout naturel et commun à tous les êtres vivants. Ce qui te fatigue, c'est ta résistance à ce qui ne peut être évité... etc.*

Bref, vous dévidez, et fort bien, le fil de votre histoire; mais vous ne le tordez jamais. Il me paraît qu'il y a là une grave déficience, et l'intérêt en est grandement diminué.

J'essayai de profiter de ces conseils, dont le dernier, d'ordre général, sur le déroulement ou la torsion du fil d'un récit, me parut de la plus haute importance. Mais la suite n'en a aucune, pour ce qui nous occupe aujourd'hui. Quand j'adressai à Gide le texte complet du roman, il était en Égypte. C'était en mars 1939. Il me répondit de Louqsor qu'on ne lui faisait suivre là-bas que sa correspondance, et qu'il ne pourrait d'ailleurs me lire de longtemps, car il avait besoin, disait-il, *d'une grande tranquillité pour mener à bien ce qui me tient à cœur.*

Mais ne vous méprenez pas sur mon silence, je vous en prie, ajoutait-il, *et ne doutez pas de mes sentiments bien fidèles et attentifs.*

Je savais ce dont il s'agissait, et qu'il travaillait sur les dernières épreuves de son *Journal*, dont il m'avait parlé, et qu'il considérait comme son œuvre la plus nécessaire.

Car entre temps je l'avais vu, chez lui, rue Vaneau, en janvier de cette année 1939, pour la première fois. (J'avais jusque-là vécu en Provence, et sans jamais venir à Paris.) Je devais le revoir en juin de la même année. Il me fit les deux fois l'impression — il avait alors soixante-dix ans — d'être parvenu à une grande sérénité — ce fut l'une des plus belles époques de sa vie de ce point de vue-là, m'a-t-on dit ensuite — et cela tout en conservant une extrême curiosité, toute tendue vers le visiteur, sa perpétuelle curiosité des autres. Mais ce qu'il m'a dit n'ajouterait pas grand-chose à ce que l'on sait de lui.

Puis ce fut la guerre.

Quand au roman, il n'a pas été publié. Je le considère comme un document, dont je tirerai peut-être un jour une œuvre nouvelle. Ce n'est pas pour cette année. Ces pages n'ont aucun caractère publicitaire en vue d'une parution prochaine. Je n'ai voulu ici que replacer dans leur contexte de dialogue par correspondance deux lettres de Gide sur un sujet qu'il qualifiait lui-même de *très (ou trop)* « *particulier* ».

CHRISTIAN CAPRIER.

L'exposition André Gide à la bibliothèque Doucet

L'HISTOIRE *littéraire se comporte, à l'égard de ses grands personnages, comme les amoureuses dévorées de passion admirative : elle conserve précieusement le moindre de leurs papiers, la moindre ligne de leur écriture, la plus pâle de leurs photographies, le plus inoffensif de leurs souvenirs. André Gide (qui ne l'ignorait pas) a pris soin de rendre lui-même à l'histoire la tâche facile en déposant, dès 1947, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, les quelques quatre-vingt carnets constituant le manuscrit du* Journal, *et dix-sept dossiers contenant tout l'historique et toute la critique de ses œuvres. En 1949 et 1950, Gide ajouta à ce premier don toutes les lettres reçues de Paul Valéry, de Paul Claudel, de Francis Jammes, de Maurice Denis. Par une clause « ambiguë » de son testament, clause qu'interpréta dans le sens le plus large et le plus généreux, sa fille, Catherine Lambert-Gide, il légua à la B. L. J. D. plus de dix mille lettres provenant des correspondants les plus illustres, tant français qu'étrangers, et les notes, brouillons, retouches, reprises, ayant servi à l'élaboration de ses œuvres :* Si le grain ne meurt, la Symphonie pastorale, Corydon, *etc... Gide savait que la part la plus valable et la plus admirable de son œuvre plongeait ses racines les plus vivaces dans les événements mêmes de sa vie, qu'éclairer et préciser les circonstances biographiques, c'était du même coup préciser et comme illustrer l'œuvre, lui restituer cette vie qui paraît trop souvent masquée sous les sereines et ratiocinantes fantaisies de la réflexion ou de l'esthétisme.*

Ainsi pouvons-nous, grâce au trésor gidien rassemblé à la Bibliothèque Doucet, composer une sorte de fugue où il n'est pas absolument sûr que la première voix soit tenue par l'œuvre littéraire de l'écrivain. Car Gide ne fut pas seulement, durant cinquante années, l'un des écrivains les plus importants du monde occidental, mais aussi et peut-être surtout l'un des rouages essentiels de la scène littéraire mondiale. Aussi n'est-il pas inutile de saisir Gide au jour le jour pour retrouver ensuite dans son œuvre un peu de cette chaleur humaine qui semble parfois lui manquer. Gide n'est totalement lui-même que situé dans le contexte de son aventure personnelle. *C'est dans cet esprit que Mlle Marie Dormoy, aidée par M. Jacques Naville, a organisé, il y a quelques semaines, l'exposition d'une partie des documents confiés à sa garde* (1).

(1) Jacques Naville a été adjoint à titre privé, depuis le 1er janvier, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet que dirige Mlle Marie Dormoy, pour aider à achever le classement du Fonds Gide.

Outre une très suggestive « vie d'André Gide en images du berceau jusqu'au lit de mort » composée de photographies (dont certaines totalement inconnues à ce jour, comme celle d'Athman, le compagnon de Tunisie, en 1893), des vitrines étaient organisées autour des thèmes suivants : le Journal *(aucun des vénérables carnets noirs, dont a rêvé tout le lecteur du* Journal, *ne manque à l'appel), les romans, le théâtre, le critique, la* Nouvelle Revue française, *les amis, la vie publique, les étrangers.*

Nulle part ne cesse d'apparaître cet ordre inflexible qui dirigeait André Gide dans ses relations avec autrui et dans l'organisation même de sa vie. Ni photographie, ni boniment, *répond-il à un éditeur qui demandait assez administrativement des photos et une biographie. D'autres documents soulignent l'esprit méticuleux qui réglait une existence de grand seigneur, telle cette demande aux* éditions Gallimard *d'un envoi de livres au profit de la Bibliothèque municipale de* Cuverville *avec cette mention :* vous les porterez à mon compte.

Les témoignages d'amitié et d'admiration sont peut-être plus touchants, qu'ils émanent d'étrangers comme Tagore, Heinrich *et* Thomas Mann, Papini, Conrad *ou* Rilke *(lequel, de Muzot, le 29 juin 1923, parle d'*amitié pratiquante), *d'un groupe d'instituteurs soviétiques, ou d'écrivains français.* Max Jacob, *que presque tout, pourtant, séparait de Gide, lui écrivant, le 25 février 1930 :* Depuis tant de siècles... qu'on accuse les chrétiens d'hypocrisie, c'est à ma connaissance la première fois qu'on analyse victorieusement la lutte de ces malheureux bienheureux contre le déguisement d'idéal dont il sont bien obligés de s'accoutrer. *Quelques années plus tard, le 31 mai 1934, c'est l'esprit mesuré de* Bergson *qui rencontre et reconnaît Gide jusque dans une de ses œuvres mineures :* Merci, cher Monsieur, pour l'aimable envoi de votre poème *Perséphone.* Il est parfumé d'hellénisme : votre prosodie si originale, la lenteur noble des rythmes, votre simplicité d'expression, tout cela rappelle la Grèce. Mais l'inspiration est moderne, très moderne, car tout paraît converger vers la dernière page, vers le dernier vers, si émouvant, de *Perséphone* : « Descendre jusqu'au fond de la détresse humaine. » *Ce sont encore les noms, prestigieux de* Claude Debussy, Georges Pitoëff, Louis Jouvet, *l'acteur* de Max, Stravinsky (*Perséphone* continue à me donner de grandes joies intrinsèques, *écrit de dernier)*, Aragon, Jean Cocteau, Picasso *(qui, dès 1905, souhaitait :* Je serais charmé d'avoir votre visite à mon atelier), Valery Larbaud, Marcel Proust, Paul-Albert *et* Pierre Laurens, Paul Valery, Pierre Loüys... *On se penche avec respect sur cette carte de* Stéphane Mallarmé : Tout événement vous touchant m'intéresse, aussi je me réjouis de votre mariage.

Cette découverte nous rapproche de l'homme et de ses drames intimes, nous renvoie de certaines lettres de Madeleine *au* Journal, *et du* Journal *au manuscrit de* la Porte étroite *(exposé dans la vitrine « romans ») et voici que nous découvrons, étroitement mêlé à l'homme de la vie publique, l'homme dévoré par ses démons in-*

times (1), *l'homme à qui certains amis se sont ingéniés à tendre un miroir afin qu'il s'y puisse lire « criminel de droit divin »; sous la plume de* Paul Claudel *(Hambourg, le 2 février 1914) :* Au nom du ciel, Gide, comment avez-vous pu écrire le passage que je trouve à la page 478 du dernier numéro de la *N. R. F.*? Ne savez-vous pas qu'après *Saül* et l'*Immoraliste* vous n'avez plus une imprudence à commettre? Faut-il donc décidément croire, ce que je n'ai jamais voulu faire, que vous êtes vous-même un participant de ces mœurs affreuses? *Vérifications faites, il ne s'agit de rien moins que d'une admirable page du livre V des* Caves du Vatican (2).

★

En fin de compte, quelle image entre toutes retenir de ces pas indiscrets entre les vitrines de la Bibliothèque Doucet? L'amas émouvant des carnets noirs du Journal? *(Gide intime). Ou les documents qui rappellent la fondation de la* Nouvelle Revue française? *(Gide homme de lettres.) Il y a peut-être mieux : le témoin d'un de ces actes de générosité constituant en même temps une consécration, dont Gide était assez avare pour que celui-ci nous tienne à cœur... Un modeste et glorieux carton d'invitation à la causerie :* Découvrons Henri Michaux, mercredi 21 mars 1941 à 20 h. 45, à Nice : Hôtel Ruhl (places : 10, 20 et 30 fr.).

JEAN-JACQUES KIM.

(1) C'est précisément le thème de *Saül* qui date de 1898.

(2) Voici le texte incriminé *(*in *N. R. F.* 1914, p. 478) : *Les Caves du Vatican*, livre V : *Lafcadio*, chap. 1er : « Le curé de Covigliajo, si débonnaire, ne se montrait pas d'humeur à dépraver beaucoup l'enfant avec lequel il causait. Assurément il en avait la garde. Volontiers j'en aurais fait mon camarade; non du curé, parbleu! mais du petit... Quels beaux yeux il levait vers moi! qui cherchaient aussi inquiètement mon regard que mon regard cherchait le sien; mais que je détournais aussitôt... Il n'avait pas cinq ans de moins que moi. Oui : quatorze à seize ans, pas plus... Qu'est-ce que j'étais à cet âge? Un *stripling* plein de convoitise, que j'aimerais rencontrer aujourd'hui; je crois que je me serais beaucoup plu... Faby, les premiers temps, était confus de se sentir épris de moi; il a bien fait de s'en confesser à ma mère : après quoi son cœur s'est senti plus léger. Mais combien sa retenue m'agaçait!... Quand plus tard, dans l'Aurès, je lui ai confessé cela sous la tente, nous en avons bien ri!... Volontiers je le reverrais aujourd'hui; c'est fâcheux qu'il soit mort. Passons. »

★

★ ★

Manuel le mexicain

A Tlatenalco, village du haut-plateau mexicain, il est coutume de représenter chaque année une passion — réalité mystique profondément éprouvée et aussi entreprise d'agences de tourisme. Manuel, un adolescent venu de la capitale, appelé on ne sait par qui, on ne sait comment, et pour qui une seule chose est certaine : il se croit marqué par un signe — ce Manuel accepte de jouer le rôle du Sacrifié au cours de la semaine sainte de 1953. Il vit dans le village comme un condamné à mort; aux yeux de tous, il passe pour un héros : sera-t-il le Christ parce que au village il a sauvé une jeune fille d'une agression? Quoi qu'il en soit, voici qu'une accusation ignominieuse est portée contre lui : ce Manuel serait non pas le sauveur de la jeune fille, mais son agresseur! De toute façon, Manuel ne cessera pas pour autant de jouer le rôle du Sacrifié, bien que, peut-être, pour des raisons opposées. En d'autres termes : il cesse de représenter la Victime, il est la victime. Avili pour un crime qu'il n'a peut-être pas commis, outragé dans la chair et dans l'esprit, il est finalement conduit au supplice : mais est-ce un simulacre, ou bien une conspiration véritable où les vieux rites indiens se mêlent à ceux d'un catholicisme violent, mordide, obsédant? Voilà, selon la puissante et singulière technique romanesque de Carlo Coccioli, le prologue et la conclusion d'un roman (1), où le personnage de Manuel, est étudié en profondeur. Les deux sangs qui coulent dans ses veines : son père, sorti d'un pueblo de pêcheurs de la côte de Veracruz; sa mère, d'une race indienne du centre, la tépoztèque, n'ayant pas subi de contaminations, font de cet adolescent sombre et ardent, triste et délicat, un reflet du Mexique actuel. Dans le chapitre qui suit, le dixième de ce récit ample, lyrique, déchirant, nous assistons à l'enfance et à la première adolescence du personnage.

A l'enfant de María de Jesús, un petit garçon, on donna le nom de Manuel. Un parent éloigné de doña Soledad, un homme âgé, fit office de parrain lors du baptême ; on choisit un veuf afin que la femme de don Isidro Tlatelpa, doña Higinia, pût l'accompagner dans son compadrazgo. Peut-être ce jour-là don Isidro souffrit-il de ne pouvoir franchir le seuil de l'église. Le nom de Manuel fut voulu par la mère, qui appela son fils toujours ainsi, sans avoir recours aux diminutifs de Manolo ou de Manolín. Les premiers jours de la vie de Manuel furent les mêmes que ceux de n'importe quel autre criatura de Tepoztlán. Si la mère durant sa grossesse et tout particulièrement pendant les jours qui avaient précédé l'accouchement, n'avait pu bénéficier des soins que la tradition

(1) *Manuel le Mexicain*, à paraître chez Plon, collection *Feux Croisés*.

conseille, il est certain que rien ne manqua à son fils de ce que le passé impose plutôt qu'il ne suggère. Pour alléger les douleurs de la mère, nul n'avait brûlé du laurier, du romarin ou du pericón ; pour protéger le fils des « airs » malins, doña Soledad n'hésita pas à recourir à l'herbe rue et au piment ; elle en arriva à allumer une chandelle devant une lithographie de la Vierge de Montserrat, protectrice des femmes enceintes. Bien que ce fût inutile, une sage-femme surveilla l'état de la mère ; si elle était restée à Tepoztlán, il est possible que — pour éviter tout retard dans l'accouchement — on lui eût fait avaler une plume de coq ou une gorgée de l'urine de son mari. Manuel naquit petit et très léger ; plus tard, on admira ses yeux et l'on trouva qu'ils ressemblaient à ceux de doña Soledad, qui en fut charmée : une manière polie de dire que le rouge tachant les yeux de la mère n'atteignait pas ceux du fils. Quant au tonal, qui est l'Ombre destinée à protéger l'enfant, personne ne put légitimement douter qu'elle ne fût là pour accomplir sa fonction surnaturelle : en dépit de sa fragilité, Manuel était tout ce qu'il y avait de plus sain et même de robuste. María de Jesús se leva avant le délai normal et, pour faire jaillir le lait de son sein, il ne fut point nécessaire de lui donner une bouillie de sésame ou des infusions de fleurs de pâques : femme vigoureuse, tout se passa en elle selon les règles de la nature. On fit courir le bruit que son mari avait été victime d'un accident, et personne ne posa de questions curieuses ; même le redoutable don Braulio sut se taire. Les quelques connaissances qui vinrent la visiter ne firent aucune allusion à sa longue absence ni au miracle de cet enfant accouché sur une charrette ; quelques-unes laissèrent un petit cadeau en s'en allant Le baptême et la sacamisa — la première messe à laquelle la mère devait assister après l'accouchement — ne furent l'occasion d'aucune réjouissance particulière : le veuvage récent de María de Jesús justifiait le caractère simple qu'eut toute chose. La jeune femme commença à mener l'existence d'une mère tépoztèque dont le mari serait appelé par Dieu ou parti pour un trop long voyage. Doña Soledad remercia tous les saints de lui avoir donné un petit-fils ; après cette chandelle offerte, bien qu'après coup, à la Vierge de Montserrat, elle en offrit d'autres innombrables à la Vierge de Guadaloupe, afin que, s'alliant avec le tonal traditionnel, elle gardât l'enfant sous sa main secourable, le protégeant contre les dangers visibles et invisibles.

L'enfance de Manuel fut celle de n'importe quel autre niño de Tepoztlán, du moins dans sa première période ; elle se déroula sous le signe de don Isidro Tlatelpa, oncle de sa mère. Le parrain véritable ce fut lui ; celui du baptême, d'ailleurs, ne tarda pas à quitter la terre pour s'en aller veiller sur son ahijado d'un lieu plus haut. Privé de ses enfants par un méchant destin, insatisfait dans une certaine mesure par sa nièce María de Jesús — laquelle, toute autre considération mise à part, était et restait une femme — le vieil homme reporta sur Manuel son exigeant amour. Lorsque l'enfant se détacha des jupes de sa mère, ce fut pratiquement chez lui qu'il alla vivre (et certains dirent alors, à Tepoztlán, que

le mystère de la fuite soudaine de María de Jesús. et de son retour avec un enfant au sein, ne pouvait s'expliquer qu'en songeant, horreur ! à des rapports incestueux entre l'oncle et la nièce : la faction cléricale du village ne perdait pas la moindre occasion de manifester ses sentiments à l'égard de don Isidro). A l'affection profonde, exclusive et parfois irritante de son grand-oncle, Manuel s'accoutuma depuis sa plus tendre enfance ; le visage de don Isidro était destiné à rester dans ses souvenirs les plus lointains, ce visage fin et sensible que la colère pouvait transformer soudain aussi facilement et puissamment qu'un sourire. Le calme, le détachement, la sérénité, ces paisibles états d'âme que le vieil homme montrait généralement aux étrangers (il les avait montrés entre autres, au père de Manuel le matin de leur première rencontre) n'étaient que le fruit d'une patiente discipline qu'il n'était pas capable de s'imposer toujours. Sa nature véritable était de feu, ainsi que sa nièce María de Jesús, mieux que sa femme, sans doute, avait pu s'en rendre compte. Il y avait eu une époque où la jeune femme avait frôlé le danger de devenir, dans les mains de son oncle, ce que son fils était vraisemblablement destiné à être : une victime de l'amour ; si cela n'avait pas été, ou mieux : si cela était advenu dans des formes moins extrêmes, elle le devait en partie à son propre caractère (plus sûr, plus contrôlé, plus raisonnable que celui de beaucoup de femmes et de nombreux hommes), en partie au fait que d'autres activités, à cette époque déjà lointaine, absorbaient le temps et la passion de don Isidro Tlatelpa. De l'affection de son oncle, María de Jesús avait su assimiler tout ce qui était acceptable par sa nature et dans ses goûts : la conscience de ce qu'elle était — une femme tepoztèque — la langue des ancêtres, mille notions concernant le passé et le présent, certaine façon de concevoir les choses... Mais le jour où l'attachement de l'homme avait explosé dans une colère qui était davantage celle d'un amant jaloux que celle d'un parent âgé (et cela parce qu'il avait su qu'elle s'était liée d'amitié avec la fille d'un de ses adversaires politiques), María de Jesús s'était refusée à le voir pendant un long mois. Cette révolte soudaine, et lourde de silence, avait dû revêtir une importante signification pour don Isidro, dont les manières avaient changé tout à coup ; quelqu'un avait dit qu'à ce moment là il avait commencé à craindre sa nièce. María de Jesús ne pouvait donc ignorer les formes de l'affection que don Isidro Tlatelpa vouait à son fils ; néanmoins, elle ne s'opposa pas à ce qui devait arriver fatalement. Elle voulut que fût donné à Manuel l'enseignement catholique que recevaient normalement tous les enfants de Tepoztlán ; son oncle ne protesta pas. Il se contenta, avec plus d'acharnement encore, d'instruire l'enfant sur l'histoire du Mexique (et de Tepoztlán en particulier). Un des contes que Manuel avait déjà connus c'est la légende traditionnelle du Seigneur Tepoztèqu.

Dans cet honorable pueblo de Tepoztlán, une jeune fille vécut dont on ne précise pas le nom, belle de visage et de corps, fille de gens respectables. Elle aimait aller laver son linge et se baigner dans un ravin nommé Atongo, sans attacher trop d'importance à

la croyance commune selon laquelle cet endroit était infesté par des « airs » dangereux ; un jour, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Angoissée, elle alla visiter une célèbre curandera de son temps, qui ne put que lui conseiller de dire la vérité à ses parents : que les « airs » de ce ravin avaient une telle puissance qu'ils pouvaient faire enfanter une femme ; toutefois, si elle le désirait, elle serait disposée à lui donner des herbes capables de la faire avorter. La jeune fille refusa, préférant affronter le jugement du monde ; elle parla à ses parents, qui feignirent de la croire ; l'enfant naquit. Le père de la jeune femme confectionna secrètement une sorte de coffret pareil à ces huacales où l'on met les fruits et les légumes ; il y déposa le nouveau-né et, la nuit venue, alla l'abandonner sur les bords du ravin nommé Huicoyán, afin qu'il y mourût. Il rentra chez lui ; le lendemain il retourna sur le lieu de son crime ; l'enfant n'était pas mort, la rosée de la nuit l'avait nourri. L'homme le prit et le laissa auprès d'une fourmilière. Lorsqu'il revint, le jour suivant, il put voir que l'enfant souriait heureux : les fourmis, loin de lui faire du mal, lui apportaient à manger. Pris de colère, le méchant saisit ce merveilleux enfant et le lança du haut d'une éminence afin qu'il se brisât les os contre un rocher ; mais l'air soutint l'innocent et le transporta sur les bords de ce même ruisseau Huicoyán, où, le lendemain, un couple d'époux, passant par hasard, le vit et le recueillit. Ils l'élevèrent chez eux comme leur propre fils ; l'enfant grandit, inquiet, mais doux de caractère et très respectueux. Jeune garçon, il chassait les animaux pour nourrir ses parents adoptifs. Il avait douze ans lorsque les tepiles, ou mandataires du peuple, se présentèrent à celui qu'il considérait comme son père ; ils lui dirent que trois jours plus tard il devrait se présenter à Xochicalco (Fleur-des-Palais) pour être jeté en pâture au monstre qui régnait sur la région (il semble que c'était la loi en vigueur et qu'on avait choisi justement cet homme-là en raison de son âge avancé). Le malheureux se mit à pleurer. Le jeune garçon le consola en lui disant : « Ne craignez rien ; j'irai à votre place ! » Et il en arriva à lui donner de véritables ordres. « Le jour qui suivra mon départ », dit-il « veuillez vous rendre dans la localité de Tlahtlachialoyán, belvédère d'où l'on peut embrasser l'ensemble de notre pays ; là, à la pointe du jour, daignez regarder vers l'orient pour voir s'il y a dans le ciel un beau nuage blanc ; réjouissez-vous dans ce cas, car j'aurai eu raison de la bête. Si le nuage est noir, pleurez ma mort. » Ayant préparé un petit sac de fibre, l'adolescent partit le jour suivant avec les tepiles ; ce fut au cours de ce voyage qu'il donna leur nom aux différentes localités de la région. C'est ainsi qu'arrivant à Tequimila, le jeune garçon cria au premier des tepiles : « Arrête-toi là ! et tu t'appelleras Zacatepetl, ou Montagne du Zacate » — ce fut ce qui arriva : l'homme se changea en montagne. Le second des tepiles devint Texihuiltetl ; le troisième, Tlamapetl ; se faisant, le garçon se penchait tout le long du chemin pour recueillir des aiztli, qui sont des verres ayant la forme des feuilles, extrêmement coupants ; il en remplissait son morralito de ixtle, autrement dit son

sac de fibre végétale. Cette tâche grandiose de créateur de noms ne cessa qu'à Fleur-des-Palais ; là, on le présenta au monstre, lequel ne manifesta, pour une aussi jeune proie, que dédain le plus profond ; poussé par la faim, il finit pourtant par l'engloutir. Sitôt qu'il se trouva dans le ventre de la bête, le garçon se servit de ses pierres coupantes pour le blesser mortellement ; un vent impétueux courait cependant sur la terre, la couvrant de ténèbres. Lorsque le soleil resplendit de nouveau, le peuple put se rendre compte que le monstre avait disparu et que sa terrible tyrannie n'était plus qu'un souvenir effroyable. Étonné, reconnaissant, il voulut que l'adolescent qui l'avait délivré de l'esclavage fût son roi ; et la renommée du seigneur Tepoztèque se répandit si loin qu'elle parvint aux oreilles du peuple mexicain, qui lui envoya des cadeaux somptueux parmi lesquels un coffre fermé. Désireux de savoir ce qu'il pouvait bien contenir, les sujets du Tépoztèque se rendirent coupables d'indiscrétion et l'ouvrirent ; du coffre, un vol de colombes s'éleva qui réjouit le ciel. Quelques-unes, les plus joliment plumées, prirent la direction de la capitale mexicaine ; celles qui étaient moins bien pourvues de plumes restèrent au village. La signification de ce symbole fut révélée par le Tépoztèque lui-même, qui, en proie à l'indignation, déclara : « Les colombes qui volent loin de nous représentent notre richesse, qui nous abandonnera toujours pour enrichir la situation des Mexicains. Celles qui nous restent sont hélas comme la pauvreté qui fatalement sera notre apanage. Peuple curieux, intelligent, observateur, nous autres de Tepoztlán nous posséderons l'élan et l'anxiété : non la stabilité » Ce fut ainsi que parla le Tépoztèque.

Lorsque don Isidro Tlatelpa raconta à son arrière-neveu la légende traditionnelle du Tépoztèque, Manuel avait neuf ans. Pieds nus, il parcourut lentement la route qui séparait la maison du vieil homme (où il passait pratiquement ses journées) de celle où sa mère et sa grand-mère vivaient. Il faisait déjà nuit, et, en dépit des étoiles et d'un reflet vaguement violet, le ciel était obscur ; les ténèbres du ciel retrouvaient celles des montagnes mais il n'était pas difficile de voir où le ciel se terminait et commençait la terre : la limite des étoiles l'indiquait. Tout autant que María de Jesús, Manuel avait le sens du ciel. Il passait des heures et des heures la tête levée, regardant vers le haut. Parfois, pour regarder le ciel, il se levait silencieusement la nuit, enjambait le corps de sa mère, celui de sa grand-mère, et sortait dans le corral où il s'accroupissait au pied du mur… Mais tandis qu'il marchait vers sa maison, le soir qui suivit le récit de son grand-oncle, l'enfant ne regardait point le ciel : il tint obstinément la tête baissée, on l'eut dit attirer cette terre pierreuse que ses pieds déchaussés frappaient lentement. Et, arrivé à la maison, il ne voulut pas manger ; pareil à un petit animal il se pelotonna sur la natte, recueilli, triste ; il posa ses mains sur ses yeux et sembla dormir. Quelques heures plus tard, il se mit à crier. Il criait dans la pénombre (la pièce n'était éclairée que par la veilleuse placée devant la Vierge de Guadaloupe) comme un fou ou comme

une bête blessée. Sa mère et sa grand-mère se levèrent, l'une calme, l'autre effrayée. L'enfant avait cessé de crier et un flot de mots, dense et rapide, naissait à présent sur ses lèvres ; c'était comme s'il répétait par bribes des discours qu'il aurait entendus, ou bien — pour bizarre que cela pût paraître — qu'il imaginât devoir convaincre une foule révoltée... Les deux femmes restèrent un moment à l'écoute. Oui, c'était comme si Manuel parlait, et en faisant appel à la raison plutôt qu'à la menace, à une multitude agitée : nu au centre de la pièce, ses noirs cheveux en désordre, les yeux écarquillés. « Il dort ! Il dort ! » dit enfin grand-mère Soledad d'un ton angoissé ; et María de Jesús confirma sans trouble apparent : « C'est ainsi, et on ne doit pas le réveiller. » « Arrête-toi là » ! disait Manuel avec un geste de la main ; « arrête-toi là, et tu t'appelleras Zacatepetl ! » — finalement sa voix se changea en un long soupir animé par quelques expressions nahuatl plus ou moins incompréhensibles. María de Jesús le prit alors entre ses bras et le coucha sur la natte ; Manuel resta plongé dans son sommeil et finit par s'apaiser tout à fait. La jeune femme murmura s'adressant à doña Soledad : « Monsieur l'oncle doit lui avoir trop parlé du passé ; demain j'irai le prier de ne pas exciter mon fils. » Elle continuait à l'appeler « señor tio »... Maigre comme un brin d'herbe, voûtée, quasiment consumée par les années et par la tendresse sans bornes qu'elle vouait au petit, la vieille acquiesça docilement : « Comme tu voudras, ma fille. » On eût dit qu'elle redoutait — elle aussi — le fruit de ses entrailles, et que l'écoulement du temps accroissait en elle un curieux sentiment de respect envers tout ce que sa fille faisait ou disait. Ce fut cette nuit-là que María de Jesús déclara : « Je crois le moment venu d'envoyer mon fils au catéchisme. » Doña Soledad approuva.

Manuel apprenait à lire et à écrire mais il ne fréquentait pas l'école publique. C'est don Isidro qui avait demandé à sa nièce de confier l'enfant à ses soins. Manuel avait déjà huit ans lorsque le vieil homme s'était rendu avec une certaine pompe chez sa sœur pour discuter de ce sujet avec María de Jesús. Peut-être s'était-il préparé à affronter une dure bataille ; rien n'avait été cependant plus facile que ce bref colloque. La jeune femme avait remercié monsieur son oncle de son exquise courtoisie et s'était déclarée heureuse que Manuel reçût son éducation d'un tel maître. Lorsque don Isidro avait été sur le point de se retirer, María lui avait saisi la main et l'avait baisée. Cette nuit-là don Isidro s'était longuement entretenu avec sa femme ; il lui avait parlé de sa nièce, prononçant bien des mots que doña Higinia, la naïveté en personne, n'avait pu comprendre ; elle avait été capable pourtant de résumer la situation par cette phrase : « María est fille de son père et de sa mère. » Cela avait eu une signification assez particulière sur ses lèvres, car, si elle avait vécu dans l'intimité de sa belle-sœur Soledad, elle avait connu non moins profondément le mari de celle-ci, Mariano Eusebio, dont, comme d'aucuns

l'avaient su, elle avait été secrètement amoureuse. Mais, à son affirmation, « elle est fille d'autre chose encore » avait répliqué tout doucement don Isidro ; et puis, comme s'il se parlait à lui-même : « Elle est fille d'un fleuve de sang. » Le lendemain il avait acheté un cahier et un crayon pour son arrière-neveu, dont les longues et continuelles visites avaient trouvé ainsi une justification ou un prétexte. Don Isidro lui enseignait à distinguer entre le *b* et le *v*, souriant lorsque l'enfant s'étonnait qu'au même son pussent correspondre deux signes différents ; la grammaire, l'arithmétique, l'histoire de la Conquête, les principes du nahuatl. A onze ans Manuel parlait la langue de ses ancêtres presque aussi couramment que l'espagnol.

Il avait neuf ans lorsque María de Jesús l'avait surpris tandis qu'il appointait un morceau de bois avec un canif, peut-être dans le dessein d'en faire un pieu. Assis sur le sol, parmi les dindes bruyantes qu'un petit cochon ne cessait de poursuivre, dans le coin du corral qu'il préférait, Manuel, tout en travaillant, se passait gravement la langue sur les lèvres. « Que fais-tu? » lui avait demandé sa mère. Elle ne parlait que très rarement et plus rarement encore elle posait des questions ; toutefois ses questions avaient toujours une signification importante et parfois étrange. « Je prépare un clou » avait répondu Manuel sans hésitation. « Mais les clous ne sont pas en bois » avait objecté la femme. « Qui veux-tu clouer, avec un clou de bois? » Elle avait dit « qui » et non pas « que ». L'enfant avait montré la paume de sa main droite. « Ici » avait-il dit. « Je veux sentir ce qu'éprouva l'Enfant Jésus quand on le mit en croix. » María de Jesús n'avait rien répliqué, elle n'avait manifesté aucune surprise. Elle avait laissé son fils faire ce qui lui plaisait. Seulement, la nuit, quand elle l'avait vu endormi, elle s'était rendue à son côté et, ayant saisi délicatement sa main, l'avait examinée avec une attention passionnée. La paume était tachée de sang avec, au centre, une cicatrice rouge. María del Jesús avait léché cette petite plaie pour la désinfecter, et avec tant de précautions qu'elle avait cru que son fils ne s'en rendait pas compte ; au contraire, Manuel avait senti la langue tiède de sa mère sur sa main.

Manuel n'avait pas d'amis et semblait dédaigner la compagnie des enfants de son âge. Ainsi qu'on l'a dit, il passait la plus grande partie de son temps auprès de son grand-oncle, l'écoutant parler et l'aidant dans ses menus travaux ; le vieil homme finissait par le faire asseoir à côté de lui et les leçons véritables commençaient. C'était dans son coin préféré du corral que Manuel se tenait d'habitude quand il se trouvait chez sa mère ; parfois s'occupant de cent petites choses, parfois sans rien faire, solitaire, les yeux tournés vers le haut. Il n'était pas rare, du reste, qu'il désertât l'une et l'autre demeure ; personne ne s'en souciait, sa mère pensant qu'il se trouvait auprès de son oncle, et celui-ci croyant que le cher petit était chez sa mère. C'étaient les heures des merveilleux vagabondages, de la plus exaltante solitude ; en dépit de son très jeune âge Manuel était un infatigable marcheur et, plutôt qu'il ne marchait sur la terre, on eût dit qu'il volait. On ne sait

quelle impulsion le poussait à ces longues et souvent difficiles promenades, et pourquoi à la pente douce qui occupe une partie du territoire municipal il préférait les âpres montagnes qui protègent le village.

A onze ans, il se prit d'amitié pour un enfant qui s'appelait Venustiano. Une très vive amitié qui dura six mois : un jour vint où Manuel refusa de voir Venustiano et s'en détacha totalement. Il ne donna pas d'explication ; d'ailleurs personne ne lui en demanda. Quant à Venustiano, le seul sentiment qui semblait lui être resté envers son ancien ami était la crainte. S'il l'apercevait de loin, il faisait demi-tour et se sauvait.

Souvent, don Isidro parlait du sang à son arrière-neveu. Pour le vieil homme, sang voulait dire race et passé. On eût dit que ces mots intéressaient singulièrement Manuel. Il les répétait souvent dans son sommeil, et María de Jesús ne l'ignorait pas. Mais savait-elle que son fils ne donnait pas à ces mots la même signification que don Isidro? Un jour, grand-mère Soledad le surprit couvert de sang de la tête aux pieds. Effrayée, elle cria comme si elle voyait le diable ; elle s'imaginait que son petit-fils avait été mortellement blessé, alors qu'il n'avait fait que plonger ses mains dans une bassine de sang de cochon pour le répandre sur lui. C'était l'été, il ne portait qu'un léger pantalon de toile blanche. Accourue aux cris de sa mère, María de Jesús n'interrogea pas son fils ; elle se contenta de lui dire : « Va te laver. » Manuel traversa tout le village couvert de sang et franchit une longue distance pour aller se baigner dans le ravin dit Atongo, celui où flottaient les « airs » qui avaient été capables de faire enfanter la mère vierge du Tépoztèque.

Cela advint quelques mois avant que doña Soledad se séparât de sa frêle dépouille terrestre. Manuel avait douze ans ; était-elle donc si puissante la tendresse qu'il vouait à sa grand-mère? Car, ayant assisté silencieux à sa mort, il fut saisi par une crise de larmes d'une telle violence qu'elle le laissa épuisé ; une réaction bizarre chez un enfant de son âge. Lorsque, s'étant calmé, il fut laissé à lui-même, il s'éloigna de la maison maternelle et alla se réfugier dans la montagne ; il y resta deux jours, peut-être sans manger, peut-être se nourrissant de fruits sauvages. A la fin de son premier jour d'absence, l'inquiétude de don Isidro se mua en angoisse ; il aurait voulu organiser un groupe d'hommes pour commencer sans délai les recherches. L'homme serein, « le philosophe », comme quelques-uns l'appelaient à Tepoztlán avec plus ou moins de respect, semblait avoir perdu non seulement son calme mais aussi sa dignité. Il s'agitait comme un possédé et paraissait avoir oublié que sa sœur était morte le jour précédent. María de Jesús s'opposa avec fermeté à ce qu'on recherchât son fils. « Il reviendra ; pourquoi donc ne devrait-il pas revenir? Je suis sûre qu'il reviendra. » « Et s'il ne revenait pas? » lui cria don Isidro, qu'une telle, sureté semblait exaspérer. L'autre détourna les yeux, serra les lèvres, s'enveloppa plus étroitement dans son rebozo. « S'il ne revenait pas... » Cette phrase inachevée fit réfléchir don Isidro, qui déclara à sa femme : « Higinia, María

n'aime pas son fils. » Doña Higinia sourit faiblement. « Peut-être » dit-elle « est-ce parce qu'il ressemble trop à son père... »

Physiquement, Manuel n'était pas dissemblable des autres adolescents tépoztèques. Il s'en différenciait pourtant par l'épaisseur de ses lèvres, la profondeur de ses orbites, par ses cils — longs, et qu'il baissait sur des yeux si doux qu'ils paraissaient toujours tristes — par ses sauvages oreilles pointues. On disait parfois qu'il était très beau.

Un jour, en arrivant à la maison de son grand-oncle, Manuel n'eut pas le temps de révéler sa présence que déjà une voix inconnue, très harmonieuse, parvenait à ses oreilles, l'immobilisant. Quelqu'un, qu'il ne connaissait pas, parlait à don Isidro. Il resta un moment comme en attente, immobile au bord du jardin, puis il avança avec prudence et se dissimula parmi les caféiers et les fleurs. Cela se passait à la fin d'une assez chaude journée de printemps ; Manuel avait quatorze ans. Il se tint caché jusqu'au moment où le visiteur eut pris congé de son grand-oncle ; seulement alors il put l'apercevoir. C'était un homme gros, à la figure large et à la peau foncée ; une figure typiquement mexicaine, avec quelque chose de morbide et les signes d'une forte intelligence. L'homme portait des lunettes de soleil et il était vêtu d'un léger tissu couleur gris-perle ; il ne portait pas de chapeau.

Don Isidro Tlatelpa s'était adressé à son visiteur avec affabilité et déférence ; il l'avait appelé don Nacho et une seule fois, avec une plus grande solennité, « mi estimado amigo senor Medina ».

Quand il put se présenter à son grand-oncle, Manuel fit semblant d'arriver à l'instant ; mais la conversation, ou plutôt la partie de la conversation qu'il avait surprise, ne devait jamais plus s'effacer de sa mémoire.

« Vous savez qu'il n'est pas sans signification », disait don Nacho (Ignacio) Medina lorsque Manuel s'était mis à l'écoute, « que son hiéroglyphe, tout comme celui de son peuple, ait été une hache de cuivre. Ceux qui en instituèrent ou en affirmèrent le culte étaientdes bûcherons. »

Manuel avait compris qu'il parlait du Tépoztèque. L'étranger ne disait rien qu'il ne sût déjà.

Don Nacho avait parlé d'une voix lente, et il s'était interrompu souvent pour éternuer. Il s'était plaint d'un grand rhume. Chaque fois qu'il avait éternué, don Isidro lui avait dit poliment : « A vos souhaits, don Nacho ! »

« Demain matin, je monterai encore une fois à sa vieille demeure. Venir jusqu'ici et ne pas monter à la pyramide, ah ! quelle hérésie ! »

Avec empressement, don Isidro avait demandé à son ami s'il savait où trouver un cheval pour monter au sommet de la montagne. Mais don Nacho l'avait interrompu par un gros rire.

« J'irai à pied, mon cher don Isidro ! Vous savez que je coutinue, d'être malgré mon poids, un marcheur infatigable. Il n'y a pas un coin de la République que je n'aie visité — et à pied ! — à l'époque de ma lointaine jeunesse... Vous rappelez-vous quand je vous invitai à vous unir à notre groupe pour aller jusqu'à l'Isthme?

Un voyage fort extravagant, en ce temps-là ! Vous en souvenez-vous? »

Il avait éternué.

« Quel rhume ! »

« A vos souhaits, don Nacho ! »

« Merci, don Isidro ! »

Le visiteur avait repris un discours que très probablement il avait interrompu peu auparavant. Il avait fait allusion à l'état d'abandon où se trouvait la pyramide du Tépoztèque. Il avait demandé si les gens du village continuaient d'en avoir peur. « Croient-ils encore que le Tépoztèque, confondu avec Ometochtli, continue à habiter ces pierres », avait-il demandé « et que son indignation ne se soit pas apaisée depuis le temps où les premiers frères précipitèrent sa statue du haut de la montagne, la brisant en mille morceaux? »

« La brisant non sans peine ! » avait fait remarquer don Isidro avec un commencement de vivacité « et, si l'on en croit la plus pieuse de vos légendes, non sans une bonne dose de prières et d'exorcismes. Du reste, mon cher don Nacho, je vous avoue que lorsque vous me parlez d'indignation je sens que les lumières de mon intelligence s'affaiblissent très dangereusement... Indignation du Tépoztèque, et pourquoi? Lui, que vous autres dites être le fils de Marie, ou du moins son filleul, et que pour cela vous appelez Nativité, ne pouvait pas ne pas être heureux qu'une vulgaire idole fût détruite ! Indignation des missionnaires? Mais si la plus édifiante de vos légendes affirme que ce fut lui, le Tépoztèque, qui poussa son peuple à se convertir... Je crains, mon cher don Nacho, que dans tout cela il ne faille discerner la présence d'un malentendu assez gênant, un de ces malentendus dont notre histoire est hélas trop riche. »

« Vous rendez quelqu'un responsable de ce — disons : de ce malentendu? » avait demandé don Nacho sur le ton du plus vif intérêt.

Don Isidro s'était contenté de rire légèrement.

« Pourquoi riez-vous? » avait insisté le visiteur avec une animation courtoise. « Vous savez très bien que chez nous tout est confus : qu'il n'y a pas de frontière entre l'Avant et l'Après. Il y a quelques jours je lisais un ouvrage sur le problème religieux dans notre pays ; l'auteur rappelait ce que Torquemada écrivit sur les trois lieux sacrés les plus célèbres parmi les indigènes pré-cortésiens : celui voué à la déesse Toci, au pied de la sierra de Tlaxcala ; celui de Tianguizmanalco, où l'on vénérait Tepuchtli ; celui de Tepeyac, où l'on organisait de grandes fêtes en l'honneur de la déesse Tonan. Toci voulant dire notre Grand-Mère, les missionnaires ne trouvèrent rien de mieux que de consacrer son célèbre sanctuaire à Sainte Anne, mère de la Vierge et pour autant grand-mère de Dieu. Telpochtli, un des noms que l'on donnait à Tezcatlipoca, était imaginé comme un dieu adolescent, beau et agile ; son culte fut donc changé en celui de saint Jean. En ce qui concerne Tonan, dont le nom signifie notre mère, vous savez mieux que moi, mon cher don Isidro, que sur cette même colline de Tepeyac où la fameuse déesse était adorée l'indien Juan Diego

eut la révélation de la Vierge de Guadaloupe — raison pour laquelle, quand aujourd'hui les Mexicains parlant nahuatl disent : Allons visiter Tonantzin ! c'est à la Vierge qu'ils font allusion, Mère de Dieu et notre céleste protectrice. Tout cela ne vous semble-t-il pas très significatif, don Isidro? »

Alors, il y avait eu un silence trop long. Puis la voix de don Isidro s'était élevée vibrante.

« A mes yeux, oui » avait-il dit. « A mes yeux, tout cela est significatif outre mesure. Mais aux vôtres, à vos yeux de croyant, ne l'est-ce pas également? Ne vous semble-t-il pas que cette transformation délibérée d'un culte dans un autre soit là pour témoigner, comment dirais-je? d'un certain opportunisme qui contraste terriblement avec l'absolu qui devrait être la base de toute religion et de la vôtre en particulier? »

La réaction du visiteur ne s'était pas départie du ton d'amabilité qui réglait le dialogue.

« Ah, non ! » s'était-il écrié. avec plus de vigueur « Comme tous les républicains dignes de ce nom — souffrez, mon cher don Isidro, que j'aie recours à cette image française — vous, quand vous êtes royalistes, vous êtes plus royalistes que le roi ! Vous, qui vous prétendez mécréant, en matière de foi vous êtes plus intransigeant que le plus orthodoxe d'entre nous — mais intransigeant d'une façon formelle, fermée, sectaire, étrangère à cette foi éclairée qui est la nôtre ! La foi des moines qui vinrent convertir notre peuple, peut-être les seuls Européens méritant le respect, était, don Isidro, bien moins aveugle sans doute que vous ne le supposez, Tonan, la mère de nos ancêtres païens, est devenue la Vierge de Guadaloupe — et avec cela? La Vierge de Guadaloupe cesserait-elle pour autant d'être la mère de nous autres Mexicains? Mais, cher don Isidro, pourquoi ne pas dire que Tonan a bien pu être une annonce de la Vierge Marie, même si elle n'en fut qu'une annonce imparfaite et obscure? Pourquoi opposer systématiquement ce qui a été et ce qui est, et ne pas s'efforcer plutôt de retrouver une sagesse — divine, sinon humaine — dans certaines compromissions trop facilement critiquables? Pourquoi refuser d'admettre que notre peuple, géographiquement éloigné du théâtre matériel, concret, de la Révélation, puisse avoir senti naturellement, instinctivement, la forme et la présence de la Vérité? Tonan, Telpochtli, Toci, toutes les autres figures de l'olympe aztèque, pourquoi ne pas les considérer un peu comme l'Ancien Testament de notre peuple, à savoir un ensemble de signes et de voix et de visions sinon directement du moins indirectement inspiré par Dieu? A la découverte du Dieu vrai, du Dieu clair, l'humanité n'est pas parvenue en un seul jour ! Et dans cette fameuse politique religieuse des premiers missionnaires, contre laquelle vous, qui n'êtes pas croyant, vous vous lancez avec une si étrange passion, pourquoi refuserions-nous d'admettre qu'une inspiration d'origine divine puisse avoir agi? Écoutez-moi : au risque de scandaliser la rigueur théologique du mécréant que vous êtes, je vous dirai, mon cher ami, que cela ne me ferait ni chaud ni froid si demain on venait me prouver que l'affaire de la Vierge de Gua-

daloupe, je veux dire sa miraculeuse apparition à l'Indien Juan Diego, fut véritablement une invention des jésuites, imposée par leur politique de conversion — je me dirais que le miracle n'est pas tant dans le fait qu'une image se soit un jour prodigieusement imprimée sur le vêtement d'un pauvre homme mais qu'un peuple entier, brûlé d'une flamme soudaine, par la vertu de cette image assez discutable se soit converti à la Vierge et en ait fait sa protectrice céleste ! « Voilà, don Isidro, le vrai miracle ! »

Un silence.

« Et c'est pour cela, mon cher ami, que moi, votre serviteur, un Mexicain chrétien, je ne renie rien du passé, je n'outrage et ne détruis rien. Et même si ma raison et ma pauvre culture m'empêchent de croire que saint Thomas est véritablement arrivé jusqu'ici pour prêcher l'Évangile sous le nom de Quetzalcoatl, je ne crie pas d'horreur lorsqu'on me dit que les femmes de ce village tant aimé voient dans le Tépoztèque une image — une ombre — du Christ. Et je me dis que Dieu... »

Tendu dans l'anxiété d'entendre, Manuel avait presque cessé de respirer ; mais à ce moment le visiteur s'était remis à éternuer et, lorsqu'il avait recommencé de parler, il l'avait fait avec une telle douceur que le garçon n'avait plus entendu ses mots. Il en avait souffert comme d'une injustice et s'était abandonné à une forme de dépression où la colère se mêlait à la déception ; une pesante lassitude l'avait oppressé. Ainsi était-il resté caché parmi les arbustes, immobile ; prenant congé, le visiteur lui avait finalement montré son gros corps, son large visage intelligent, quelque peu ironique.

Trois jours plus tard, Manuel posa nettement à don Isidro une première question. Jusqu'à ce moment là, il n'avait fait qu'écouter. La question qu'il se permit de poser à son grand-oncle très poliment mais sur un ton ferme concernait, il est vrai, le domaine bien connu et cent fois exploré de la mythologie nationale ; elle s'exprimait pourtant dans un langage tel que le vieil homme leva la tête décontenancé, il demeura en silence, se contenant de dévisager son arrière-neveu comme s'il se trouvait en présence d'un inconnu. Dès ce moment, don Isidro fut souvent incapable de répondre aux questions de Manuel ; alors, c'était le garçon lui-même qui parlait (de cette voix rauque qui lui était propre, fatalement destinée à rester puérile), essayant de mettre en lumière ce que son maître se révélait impuissant à lui expliquer.

Dans sa quinzième année, la formation religieuse de Manuel se réduisait à bien peu de choses : quelques prières apprises pendant l'enfance, quelques souvenirs de ce qu'on lui avait dit lorsqu'il avait fréquenté, mal et de façon irrégulière, l'enseignement du catéchisme il ne s'était jamais confessé. Il n'était pas confirmé et n'avait pas fait sa première communion ; il se signait en passant devant une église et accompagnait sa mère à la messe du dimanche. Cela dit, est-on autorisé à porter un jugement sur la puissance ou la faiblesse de l'instinct religieux de Manuel Orea Ayopac en cette saison de sa vie? Nous croyons que non.

CARLO COCCIOLI.

Le Témoin

Pages de carnets présentées par Jean Nabert (1)

I

Je ne sais sous quelle forme Amédée Ponceau aurait donné une suite à ces pages où il méditait sur le thème du témoin invisible, inconnu du monde et détaché pour lui-même de tout intérêt personnel autant que du désir ou de l'ambition d'exister pour autrui, de susciter quelque curiosité, d'éveiller quelque passion.

Eût-il donné à sa pensée la forme d'un roman, d'un essai, d'une autobiographie? Rien ne permet de prendre parti. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que ce thème du témoin pur, a les liens les plus étroits avec la philosophie qu'il enseignait et dont il a laissé la substance dans son Initiation philosophique (2). *Aucune question ne lui tenait plus à cœur que celle de l'existence du moi, de l'action constituante et valorisante par laquelle chaque moi se choisit, mais ne parvient que difficilement à maintenir une croyance en soi, s'il n'est pas soutenu par d'autres consciences, soit qu'il exerce sur celles-ci quelque pouvoir ou quelque fascination, soit qu'il en attende et en reçoive quelque amitié.*

Amédée Ponceau poursuivait ainsi l'analyse des différentes existences possibles pour le moi.

Or, le témoin pur, le témoin invisible c'est, pour Ponceau, non pas seulement celui qui a résigné le personnage : *c'est celui qui n'a plus besoin de se faire corps pour éprouver des passions, ou susciter le désir d'autrui. C'est surtout l'homme qui, ayant éprouvé l'abandon de ceux pour lesquels il comptait, fait l'expérience du dénuement ou de la trahison et doit réagir au doute qui l'assaille sur soi. Sensible à tous les signes annonçant la vieillesse, Amédée Ponceau se demande si la vieillesse n'est pas avant tout* la défaillance autour de nous de l'intérêt.

C'est dans cette indigence que se dissipe toute illusion du moi sur lui-même. Mais il suffit que se continue l'acte de doute et de foi que rien ne peut éteindre et par lequel l'existence entière est traversée (3)...

Le témoin pur, le témoin invisible symbolisait aux yeux de Ponceau ce détachement.

J. N.

(1) Un ami d'Amédée Ponceau, philosophe comme lui, (nous devons à Jean Nabert un *Essai sur le mal* qui vient de paraître aux P. U. F.) a bien voulu se charger de recueillir et de présenter ces pages du *Témoin*, extraites des *Carnets inédits* d'Amédée Ponceau.

(2) Édit. Rivière.

(3) *Initiation philosophique*, T, II, page 186.

Le monde est plein de gens qui vous détournent de tout dessein, vous encouragent à faire seulement votre métier et déclarent qu'eux-mêmes font le leur. Mais le leur est le *bon*...

Toutefois, si l'on se refusait à faire aucun métier? Si l'on se laissait convaincre infiniment plus qu'ils n'avaient supposé? Si l'on parvenait à se tenir tout à fait en lisière de ce monde.

Laisser ce monde-ci à ses querelles. (Descartes.)

20 octobre

Je songe à reprendre le thème de l'homme invisible, en lui donnant la signification d'une philosophie du corps et d'une philosophie de la mort.

J'avais, dans une heure de détente, descendu le boulevard Exelmans jusqu'à la Seine.

Ma silhouette en quelques devantures me révélait la laideur de la vieillesse.

J'avais renoncé à cet attribut du corps « *être vu* » — le corps, un spectacle à autrui — le corps, un moyen permanent d'action et d'attrait sur autrui.

L'homme invisible de Wells laisse encore des traces de son passage. On le suit par les influences qu'il exerce sur les choses, par la façon dont il modifie l'univers. Mais si je ne modifie aucunement l'univers, j'approche de la situation d'un pur témoin : je suis aux portes de la mort... j'entrevois ici la part de ce que je rejette, quand je meurs. La thèse serait qu'alors aussi le monde commence à perdre sa coloration et à s'évanouir. Le processus de la mort serait envisagé ici à un rythme ralenti avec la survivance anormale des passions — comme dans un rêve — ou bien un processus de la vie angélique.

En rentrant, je lis le compte rendu d'un roman de Julien Green, *Si j'étais vous* — qui ferait partie en somme du même cycle de méditations. La question est de créer une atmosphère. Mais cette atmosphère dont je parle n'a-t-elle pas été toujours la mienne? J'ai toujours à tel point éprouvé l'angoisse de ne pas mener intégralement une vie humaine, la surprise et la défiance à l'égard des bribes que je recueillais. « Quoi, me disais-je, moi aussi? » Mais je ne me sentais jamais à la hauteur, et ne me prenais jamais au sérieux. D'où la préoccupation d'être *vu* — car du moins ainsi semble-t-on contrôler cette affirmation imprudente. « Et moi aussi, après tout, j'existe. »

Défiance qui n'a rien d'anormal, mais dont chacun ne prend pas une exacte conscience.

Si je renonce à l'action sur les hommes, c'est-à-dire à *commander et à obéir* — j'éprouve donc une certaine diminution de l'existence.

Mais ce n'est là qu'une amorce, de désincarnation. De même si je renonce aux biens de ce monde : Job sur son fumier?

Acte par lequel nous abdiquons.

Acte par lequel nous renonçons.

Acte peut-être qui sauve tout avec lui dans l'invisible.
Il faut aller jusqu'au bout, renoncer à être « vu ». Se comporter comme si l'on n'était pas vu. Mais cela même est impossible, si l'on est vu effectivement.

Il faut obtenir qu'on ne le soit réellement pas. Justement, la vieillesse donne de cela quelque idée, car l'homme vieilli, s'il est pauvre et sans pouvoir, perd de son intensité représentative aux yeux d'autrui. C'est cela qu'il s'efforce de récupérer par la conquête du pouvoir.

Plus d'attrait, plus de couleur, plus de forme, une effigie pâlissante. Mais c'est de cette façon que Baudelaire décrit la désagrégation du cadavre :

Les formes s'effaçaient, et n'étaient plus qu'un rêve.

L'enfant n'offre pas non plus un spectacle plein, et fait un effort turbulent pour être vu.

La place faite à l'enfant est une place de rêve, il est un spectacle qui ne compte pas.

L'existence située en plein champ visuel est celle d'un adulte. L'attrait sexuel est une réclamation forte d'être « vu » — un appel fait au sexe d'autrui, à sa vue, à son ouïe, à son odorat.

La volatilisation rêvée par les sages, accordée à la vieillesse, aux schizoïdes...

Le sage : se démunir, consentir à la pauvreté, à la laideur, ils ne disent pas toujours, à toute notoriété — mais il faudrait le dire.

Vivre seulement comme spectateur et comme témoin.

Mais c'est déjà, en quelque mesure, être mort.

Lors d'une crise cardiaque violente, le sentiment de suspension corporelle est celui de l'évanouissement du spectacle : ne plus voir, ne plus entendre...

Laisser derrière soi le cadavre, c'est une concession. Il est vu encore, pour quelque temps.

Dans la mort, je laisse aux autres mon cadavre — dont ils s'écartent et se débarrassent au plus vite.

Ici, il faudrait la situation inverse : débarrasser autrui du corps vivant et demeurer parmi les hommes sans plus leur offrir aucun spectacle...

Souvenir? Pas même. N'être rien pour eux et subsister pour soi.

Toutefois est-il possible alors de participer au spectacle qui est le bien commun de la collectivité humaine?

Je suis étonné de ces gens qui mêlent l'action au spectacle, qui glissent une description entre deux ambassades ou deux coups de Bourse.

« Je cultivais mon jardin et voici ce que je voyais », disent-ils. Ou bien encore : « Le cheick m'avait convié à manger un rôti de mouton. »

Qu'ils mangent ou qu'ils cultivent, on les voit, ils se font « *voir* ». Ah! qu'on les prenne et qu'on les pende.

Le cas de la démence : le spectacle commun disparaît au sein du délire. Tout au moins, s'estompe, se décolore, se désagrège au sein d'une interprétation fallacieuse. Les déments aussi sont des témoins peu soucieux d'être « vus », purs spectateurs? Non, pas purs — visibles. Dans le rêve, suis-je *visible?*

II

La distinction de la structure et du spectacle est un moment essentiel de la pensée d'Amédée Ponceau.

Il y a autant de structures qu'il y a d'actions spirituelles et créatrices organisant le spectacle du monde.

Sous le donné que nous contemplons, comme s'il nous était présenté, il faut retrouver l'énergie formatrice du moi. Dans cette perspective, Ponceau décrivait les différentes significations du corps corrélatives des structures. S'il y a le corps, objet parmi d'autres objets dans le monde, dépendant des structures de l'entendement, il y a le corps qui ne me permet pas seulement d'être vu par autrui, mais d'échanger des appels et des refus.

Amédée Ponceau avait lu Sartre. Il était loin de méconnaître la force de ses analyses sur le regard.

Mais il en discernait les limites. Sous le regard d'autrui il s'en faut que je me sente toujours devenir objet.

Tout au contraire, le regard d'autrui m'assure que j'existe pour lui. Être vu répond à mon désir.

Le témoin pur a renoncé à la complicité secrète des regards, comme à toute autre forme de la volonté de puissance. Ponceau ajoutait cependant : Je me fais corps aussi pour être charité. Cette passion aussi doit être éprouvée dans la chair. *Laisse-t-il au témoin invisible, au témoin pur, cette dernière structure du corps, cette dernière passion?...*

L'homme qui soudain vous désigne du doigt, dans l'assemblée ou dans la foule. — Comme il vous prend parfois au dépourvu. Et quoi ! J'étais visible aussi? — Je n'étais pas confondu avec le mur, avec le meuble ou la tenture? Entièrement intégré? On savait ma présence? On la sait?

« Répondez, vous, le numéro trois. » Et puis après un silence. — « Qui est-ce donc? Comment s'appelle-t-il? »

Le professeur, l'agent de police, le sous-officier, tous vous jouent ce tour singulier de vous sortir de l'ensemble — du décor — comme un escargot de sa coquille et de vous examiner en détail.

Quelle promptitude — un regard suffit. — Trop tard pour se dérober — trop tard pour sourire ou se taire — le mot est parti : j'en ai assez — Quelle imprudence ai-je commise? Comment me suis-je trouvé en avant? J'agissais donc sans le savoir.

Non je n'agirai plus — je ne participerai plus à l'aventure. Non, je ne vivrai plus dans ce monde, je me rétracte... Et pourtant, pas trop. — Ce monde m'intéresse, comment trouver la limite, celle où commence le spectacle? Pris à ce piège comme un poisson dans une nasse.

Puis rejeté : je me risquais hors du trou, je me suis trop risqué. — Je veux désormais me confondre avec l'air, avec le reflet, avec la nuit. — Et *voir* pourtant, voir comme on peut voir en retrait de toute surface... Qui m'a fait me risquer? l'amour — je brillais comme un ver luisant dans un buisson d'été.

Maintenant le désir d'autrui passe à travers...

★

L'évanouissement du monde — les fakirs ont connu cela — certains malades aussi.

Dans les grandes crises cardiaques, le spectacle du monde est ébranlé — on voit basculer autour de soi l'univers — on s'attriste, on se désespère, à mesure que semble se préciser le symptôme. Certains peut-être se sont désespérés de voir se dissiper le mirage : voilà ce que je n'ai pas assez regardé, ce visage, cette fuite des nuages... « Et voilà que cela s'éteint pour toujours. »

Hypothèse inverse : que le monde subsiste et continue à se déployer pour moi. — Mais que pourtant j'en sois absent ou que ma présence au sein de ce monde s'évanouisse. — Quand le monde s'ébranle autour de l'agonisant, c'est lui qui est déraciné du monde..

Mais, entre le moment où le monde vacille et celui où le cœur s'arrête de battre, ne peut-on imaginer un répit? N'existe-t-il pas même des instants où cette séparation est pressentie? Ou bien des destinées dans lesquelles ces moments de séparation sont fréquents entre le spectacle du monde devant le regard, et le désir de vivre?

L'indifférence, le désintérêt, l'inappétence du monde ! Ou plutôt encore, une lucidité, un foisonnement du monde qu'aucun désir ne vient plus appauvrir.

Non, je ne m'imposerai plus, je ne me permettrai plus de choisir, je n'irai plus à ces rendez-vous monotones. — Ce monde est trop beau pour que je choisisse, mon désir ne le troublera plus.

La création d'un spectacle total, je la laisserai s'accomplir.

Le monde reprenait sa couleur — le monde secoué par les tornades du désir...

Que de fois ne l'ai-je pas maudit ce désir ! Ce lien entre le monde et moi, que de fois ne l'ai-je pas voulu abolir... M'en aller par le monde avec sérénité.

Ce monde, je le voulais, je l'aimais — prélevant sur lui seulement le virus qui lui permet de me faire souffrir. Non pas tout à fait m'absenter du monde. — Et même, bien au contraire, lui rendre « une aimable visite ».

Être celui chez qui nul sourire ne fait battre le cœur, nulle boucle de cheveux ne dérange la pensée.

Ah ! que le monde ne puisse plus me mordre — il se déploie, je ne puis rien sur lui, alors que lui peut tout sur moi... Je veux l'inverse...

Rêver, ce n'est pas suffisant. Le rêve, il lui faut tout apporter, lui aussi vous dévore ; et puis, il abolit le monde, à sa façon.

★

Quand on songe à tout ce que le corps signifie, on est angoissé de n'être plus corps.

Froideur d'exister sans corps — sans provoquer d'attrait ni même de répugnance...

Répugnance mêlée à l'attrait.

Il est inhumain de rêver d'un corps de cristal pareil à celui dont Descartes a confusément rêvé. Un corps sans défaillance, sans besoin, sans odeur, sans décrépitude.

Je suis écrit dans le langage du monde... Cela d'une façon paroxystique — quoi que je fasse — par une volonté plus profonde.

Quand on vieillit, tout cela perd de son intérêt, de sa force, et s'aigrit, comme l'odeur de l'haleine ou de la peau.

On n'aime plus autant à faire jouer ces aspects de la présence, à moins qu'on ne se voue avec passion à certains dérivés, grouper des hommes autour de soi, écrire des livres, c'est lutter contre la froideur grandissante du corps. Mais cela vient moins vite qu'on ne croit, de même que l'évanouissement de l'érotisme.

Mais du moins *la vue*.

Le monde filtré et décanté, ensemble de signaux dépouillés et multiples — entrelacs de fulgurations nuancées, où se nouent les mille et un mélanges...

Être cela, soi-même, au passage. — Ne plus répandre d'odeur — ne plus provoquer l'appétit sexuel, la peur sexuelle, mais du moins *être vu*.

Refuge impossible, on ne peut *être vu* sans appétit. — Ne provoquer nul appétit, *c'est le secret pour être invisible*. Un cadavre qui se promène, leur poussière après tout nous la respirons, sans la voir flotter. — Nous sommes faits aussi de leur pâte. — Cet humus que contient ses os, la plante et la bête le remettent à notre disposition pour nous *l'incorporer*, nouvelle façon d'aimer la substance du monde, qui nous est à ce point commune.

Mais cela ne compte pas. — Cela n'est plus de l'ordre du désir. Ce qui noue l'homme à l'homme, c'est le désir seulement. *Cet équilibre des désirs est l'humanité.*

L'univers chimérique de la sénilité avec ses bornes et ses délires vaut peut-être cet univers moins fermé dans lequel nous organisons en commun l'expérience humaine...

Mais tant que la loi de l'intellect commande en nous, c'est dans un monde relativement ouvert et dans nul autre qu'il nous est possible de vivre.

La démence nous excède et nous déconcerte — nous ne sommes

pas mûrs pour un régime haletant, bénéfique et transitoire — pour ces misères et ces angoisses instantanées et pourtant obsédantes...

Double bienfait, penser et paraître — de quoi combler la fin d'une vie.

Les gens à qui cela fut accordé trop vite se tourmentent avant de mourir — d'une façon stérile.

La réforme de l'entendement n'entraîne pas celle de la structure corporelle. Au contraire, l'avènement de l'entendement dispense le corps de toute réforme.

Il faut donc que la mort vienne...

III

Pour son Témoin invisible, *Ponceau, en se référant à ses expériences personnelles aurait vraisemblablement tracé la courbe d'une existence : depuis l'ambition de l'adolescent : être vu, commander, être reconnu, jusqu'à la dissolution progressive du désir, autant volontaire qu'involontaire, par la désorganisation de certains spectacles accoutumés, la transformation des structures, la guerre, les voyages, par le renoncement.*

Autant d'actes secrets par quoi le moi définit son existence pour soi et pour autrui...

La musique, dans le milieu familial, perpétuelle et vague, des exercices aux sonates, engluait toute chose d'un brouillard — les rapports précis avec les êtres m'effrayaient et j'avais pourtant une merveilleuse adresse pour m'en esquiver.

Partout où la musique n'était pas, je retombais dans le vide.

Et les êtres autour de moi m'isolaient dans cette musique, dans cette existence que la musique fait aux gens et que les profanes appellent une existence de gaieté. Ce mélange de sonorités les plus banales et les plus grandioses, mélange dont un goût très pur ne discernait pas les éléments. Pur opium, cher opium.

J'étais trop peu topographique — j'aimais trop les récits chimériques, où l'on sait tout sans avoir rien appris. Et ce que j'apprenais lentement ne portait nul fruit, que des rêves et que des mots.

Ce monde s'organisait bien mal, et ne m'intégrait guère. Les foules, elles, circulaient sans moi, sur moi. — Rien que des dimanches, rien que des rues, rien que des hôtes, rien que des intérêts étrangers inintelligibles, rien que des chimères, rien que la pauvreté.

Comment entrer en rapport avec les hommes, sans argent? Non, je n'aimais rien de tout cela — le spectacle, le vrai spectacle du monde, celui que voient les autres yeux, voilà ce qu'il me fallait.

Et puis être « *vu* » — compter — ne pas glisser comme une ombre. — Être accepté dans un jeu même banal...

★

Oui, je doutais que le commun destin des hommes pût m'être accordé.

Le jour où Herriot nous demanda de construire par écrit *notre château en Espagne*, thème si surprenant pour des adolescents de dix-huit ans. — Thème d'une scolarité enfantine ou thème trop grave. — Thème indiscret et provoquant des réponses trop littéraires, évasives.

Ce que je répondis dans mon embarras, j'avais trouvé une zone de sincérité : c'est que je voudrais vivre comme les autres hommes, qu'il m'arrivât *les mêmes choses* et le plus possible, de toutes ces choses cruelles ou douces qui semblaient m'être interdites, me déplacer dans le monde, être aimé, compter pour d'autres, ne pas être tenu à l'écart de la vie, ne pas être seulement *un témoin*, un figurant, être donc aussi un spectacle pour autrui...

O ! ces marges de la vie dans lesquelles, il me semblait toujours être refoulé. Ces marges remplies de froides études et de rêveries onanistiques. Un compagnon pour qui je puisse tout et qui serait tout pour moi.

Et puis un peu d'aptitudes effectives, m'imposant dans la collaboration et le commandement.

Rien que de banal en somme. — Mais pourquoi cela me semblait-il difficile ? Et cela se dérobait devant moi.

Tout réel m'était étranger.

Le spectacle du monde s'organise mal sous les yeux d'un pur témoin.

Ainsi était pour moi le spectacle du monde.

J'y voyais moins de choses que je n'eusse dû en voir. Pur témoin, mauvais témoin.

A Lyon.

Exclusion bien pire dans la capitale de l'exclusion.

Quel sortilège m'y destina, à cette grande cité des brouillards? Et pourtant il me parut chaud tel dimanche, le grand refuge au bord du fleuve.

Chaudes étaient aussi les salles d'études.

Comment tout cela s'est-il refroidi, engourdi?

Plus de musique alors — mais la prison sans doute, l'échec, l'impossibilité d'entrevoir une issue. Mais non, l'opéra du dimanche, la féerie remanente, l'empâtement.

Comment ! un monde plus pauvre encore et plus fermé? Rien pour le cœur. Nulle promesse d'agir, d'intervenir. Nul sourire féminin — languir en d'autres familles étrangères, impossibles de les aimer.

Je songe à Édouard Herriot, à ce héros un peu gras, aux cheveux ondés, toujours tourmenté l'hiver par une bronchite, charmant, bienveillant, généreux, partial, distrait. Nous étions comme un vol de pigeons dépenaillés, auxquels il donnait la becquée.

Négligent, un peu — aimant à lire lui-même le rôle de Phèdre...

Sa belle écriture calme et carrée en tête des copies, je ne l'ai pas

conservée. — Comme tout en lui était surveillé, contrôlé — même ses abandons, même ses fatigues !

Sa vue tombait sur la faute comme un aigle sur une alouette. Il représentait à lui seul pour trente adolescents l'aventure de vivre — il agitait des remous de mystère et aussi de réalité. Des faiblesses humaines, certes, il en avait — ou des forces? Bien éloigné de vivre pour nous, et pourquoi l'aurions-nous demandé ? Nous avions près de lui des allures de vaincus ; trop jeune, oui trop jeune pour nous.

Manœuvrant pour sa part, manœuvrant à lui seul, selon son droit, choisissant selon son cœur — avec des silences qui appauvrissaient et gelaient — des coquetteries de silence...

C'était encore une musique, cela dispensait de vivre pour son propre compte...

★

Les guerres

Moi aussi je les ai combattues...

On part dans les matins froids où tout, malgré tant d'hommes assemblés, est désert.

Et puis cette chaude bouffée : on a donc tout abandonné. On s'est donc retiré d'un monde.

Cela soulage — on voit dans un éclair, ce qu'on portait, ce qu'on rejette — avant d'assumer l'autre fardeau. Bien plus tard seulement, on voit naître les nouveaux tyrans — on revêt de nouveaux oripeaux — l'homme est tyrannique.

Le spectacle désorganisé, voilà ce qui me plut d'abord dans les guerres.

Cadre d'héroïsme. Chose étrange, je me sentais maître du spectacle.

J'étais vraiment — au sein d'un tel désordre — devenu invisible. — Personne vraiment ne songeait plus à moi.

Merveille, hélas ! précaire, de l'uniforme revêtu.

Merveille du rang où j'étais retenu, maintenu.

Merveille de ces « dépôts tumultueux ».

Toute espèce d'importance déniée à ma vie.

Pourquoi, ma vie, vous ai-je défendue? Mais si peu.

Tout alors était fantasmagorie.

Témoin. — Que peut-on bien être alors, sauf un témoin?

Spectacle. Tout était spectacle, rien de plus.

Spectacle obsédant. — Bombardement, cheminement sur les routes, matinées liées aux nuits étranges et insomnieuses... Qui me voyait? — mais moi, bien en retrait, je voyais toutes choses.

Prendre parti au sein de cette mascarade? Tout juste pour la mieux voir. — En souffrir? Certes puisqu'il le fallait — pour mieux voir — qu'il eût été plaisant pourtant de rester invisible — de s'évanouir tout à fait !

Je crois pouvoir désormais l'affirmer : nulle guerre n'est prise tout à fait au sérieux par celui qui la fait.

Le spectacle est trop captivant et nous vide.

Pourquoi les hommes ne retiennent-ils pas cette leçon de la guerre?

Pourquoi la guerre est-elle un prétexte à décorations, à prébendes, à grades?

Pourquoi n'y recueille-t-on pas ce fruit du repli? Sauf les morts — bénéficiaires uniques et bienheureux, — Voilà ce qu'un témoin écrivait.

Voilà donc l'homme en retrait de l'action — mort par imagination ayant entrevu le salut.

Comment prendre au sérieux tout cela — la seule ressource est d'assister comme si on était devenu invisible.

La seule ressource est de ne pas éprouver — de n'éprouver que pour mieux voir.

A toutes ces scènes qui furent vues et décrites, j'en ajoute une autre que le temps n'a pu effacer, cette scène terminale du moulin de Souin.

L'escouade pouvait maintenant demeurer en son trou. Je sortis. — Pourtant le calme était surnaturel, les hommes fatigués du combat reposaient, on entendait passer quelques balles perdues.

Dans ce trou, des hommes tout au fond agonisaient, mêlés à la pierraille — leurs cris me paraissaient sans signification — je me sens enseveli par la fatigue. Des hommes sur la levée opposée exécutaient des feux de salve — un gradé d'une voix monotone, appelait mon escouade. A quelques pas de moi, d'étranges claquements crépitaient — des grenades. — Feu d'artifice dans la nuit tombée.

Que faisais-je dans ce trou, revolver au poing, tombé dans cette excavation lunaire?

Je rêvais. — Et soudain, au plus profond de ce désastre, je me surpris à dormir...

Tirer de cette impuissance une tactique.

Non, je n'entrerai plus dans votre jeu puéril.

Cette suspension de ma présence, je puis la renouveler, la répandre.



Les jeux

Que le meilleur gagne — je le veux.

Mais qui donc est le meilleur?

Moi sans doute.

Pourquoi donc ai-je l'amour du vainqueur?

Les jeux?

De ce côté aussi j'ai cherché, poussé par l'horreur, en faillite du réel — par l'instinct du témoin.

Le plus léger des jeux, une balle qui passe et repasse au-dessus d'un filet.

Des années de ma vie — des heures sans nombre prélevées sur ma vigueur.

Détente entre les parties. — Retrait. — Joueurs oisifs sur un banc — le monde tournant alentour. — Cosmogonie..

Un train passait au flanc de la falaise — l'eau du fleuve coulait. — Dès que s'organisaient quelques entreprises, que se discernait l'ambition, soudain, c'était le moment de perpétuer le passage de la balle par une élaboration personnelle. — Et d'exécuter pour son compte, le ballet obsédant.

Gestes dont rien ne demeure, traces dans le vide.

Élans qui se consument sans qu'il en reste même un peu de cendre.

Instants merveilleux et vides.

Mais les hommes y glissent l'âcreté et l'orgueil, la structure des compétitions, le souci des hiérarchies, le goût de paraître, l'énergie de parvenir.

Parfois, de ce tumulte, j'arrivais à m'arracher.

J'avais à ma disposition une mécanique.

Une porte claquait — d'un seul coup j'étais loin.

Alors autour de moi des champs commençaient à fleurir.

A cette stérilité tourmentée succédaient les verdures, les nuages légers effleuraient des prairies.

Cette terre avait toute une couleur mordorée.

Elle offrait à chaque tournant des surprises.

Elle montait et descendait comme une escarpolette.

Merveilleuse fraîcheur du retirement.

Abandon du dernier dessein, du plus vide et du plus ardent, du plus trompeur.

★

Les voyages.

Moyen de n'être plus qu'une ombre dérobée à l'impôt, à la surveillance du concierge, des voisins. Une fantasmagorie évanouissante, détachée de la maison, du mobilier, du vêtement, à peine défendu contre le couteau du malfaiteur, suspendu à un fil.

Et dévorant le monde du regard.

J'aurais voulu voyager toujours, être différent de moi-même à chaque étape, une ruse pour m'évanouir davantage, dans un lacis de mensonge.

Cette consistante médiocrité, la mienne — la faire exploser en éclaboussures de soleil — ou bien la dissoudre dans les brouillards, au bord des nappes d'eau, la faire absorber par les béguinages.

Je m'efforçais de créer à chaque pas dans le monde une légende dissolvante — de faire aimer ou respecter un être différent et dans ce miroitement de glisser inaperçu.

Tous les charmes et tous les sourires étaient d'un « autre » — fictifs et protecteurs.

Que ne pouvais-je échapper au nom que je portais — me dérober moi-même au passeport !

Bien loin de chercher à acquérir des renommées, je les faisais se détacher à mesure de moi-même, inscrivant au compte d'un individu chimérique telle heureuse dialectique d'un soir, et telle improvisation au clair de lune.

Peut-être aussi ne voyais-je pas tout à fait de mes yeux.

Peut-être le spectacle du monde glissait-il aussi vers des horizons de chimère.

Qu'en reste-t-il après tant de supplications silencieuses — tant de remémorations instantanées, de récapitulations écrites?

Que de soins, pour n'en rien laisser échapper !

Que de sacrifices consentis au passé ! — Que d'immolations de matinées à savourer le dernier coucher de soleil !

Que de rendez-vous manqués avec la fortune !

Il me semblait que mes poches étaient pleines.

Je distillais l'ancien poison.

Je recueillais des parfums presque fanés.

J'étais absent du futur.

J'habitais le monde où chacun se fait invisible.

Maintenant encore, à moi les Espagnes et les Flandres, à moi la Comté, la Bretagne. — Je vois des routes étinceler au cours des matins périmés, chaque pierre du chemin prend place en mon cadastre.

Un monde défile devant mes yeux — un monde indulgent à ma désertion, à mon absence.

Mon ombre se doublait d'une ombre.

J'entretenais en ma vie un écho. — Pour être mieux annulé, je faisais interférer deux existences.

On peut ainsi s'asseoir à l'improviste aux tables d'hôte, aux sièges des compartiments. — On n'est pas livré sans défense à quelque vis à-vis inconnu, réduit aux improvisations par lesquelles on tend un rideau devant cette étrange nudité : l'aspect que l'on offre à autrui.

Encore un talisman qui me rend invisible, qui absorbe mes radiations. — Pour autant qu'il le faut, un être me regarde et me répond. — Nous créons à nous deux dans la lumière crue, une oasis de ténèbres.

Des conventions subtiles éteignent le bruit de nos paroles, en amortissent la signification.

Nous nous prêtons appui pour surnager dans ces eaux lourdes comme un nid d'oiseaux.

Nous nous relayons pour donner le change, chacun accélère la fuite de l'autre, crée dans l'air un remous plus fort.

Un couple, c'est comme une foule : cela se dissipe, s'étire. Cela partage l'attention.

Nous nous prêtons ce secours pour esquiver, pour écarter le désir, pour n'offrir aucune proie — les chasseurs d'existences, qui sont à l'affût, nous les décevons — à nul d'entre eux, nous ne saurions fournir une contrepartie.

Qui prend appui sur nous tombe dans le vide.

Chacun prélève sur l'autre, au lieu d'y ajouter de l'épaisseur, chacun voyage à l'ombre de l'existence complice, dont le mensonge ami redouble son mensonge.

Ainsi j'échappe aux regards et puis n'être moi-même que regard. — Il me le semble. — La façon dont je puis apparaître est trompeuse, décevante. — Le monde seul...

Ah ! je l'aime après tout, bien que cet amour ait été tardif.

Certes, j'aurais voulu tout d'abord vivre comme un autre et même comme ne vit aucun autre — je restais sur le seuil.

Alors je me suis mis à regarder.

Les routes, oui, les routes ont été pour moi bien plus que chaque étape — elles avaient pour moi la couleur d'un café au lait matinal.

Parmi les horizons cabossés, dans les déserts où je demeurais éperdu — plus pauvre et plus nu que les brins d'herbe et que les pierres, sans aucune dette, sans aucun avenir, entre une pastoure et une chapelle, entre deux auberges lunaires, entre deux tiédeurs familiales et deux tyrannies. — J'allais sans aucun savoir, sans aucun guide, découvrant des milliers d'Amériques, retrouvant mille patries perdues — pour les reperdre hélas ! — et Dieu merci.

Ah ! Morvan, Limousin, Brière. — Églises et rivières, châteaux démantelés dans le crépuscule, défroques et nouveautés, odeurs d'épiceries, de ragoûts, mortes côtoyées. — Tout cela sans savoir, pêle-mêle, et sans dessein et sans intelligence.

Mais je cherchais, j'attendais la révélation.

Elle m'était donnée : le monde, il faut s'y perdre et s'y ensevelir. — L'immense duperie des desseins, il faut s'y dérober. — Alors recommence à briller le paradis perdu, les ors, les pourpres, la douceur des moutons, la douceur des profils féminins entrevus, et des oaristys rêvés — et l'odeur des tilleuls allumés comme des candélabres aux soirs de juillet — tout cela sans dessein.

Le dessein fait évanouir le monde.

Il faut faire une trouée dans cette succulence, même sans appétit — bousculer tous ces pièges et saisir les appâts.

Non, on n'a rien saisi...

Cette onde se referme, par bonheur.

Elle vous a, de son éclaboussure, un peu lavé, rafraîchi, parfumé. — Ces trésors, leur feu s'éteint, et se rendort.

> *Ces notes sur la mort se lient étroitement au thème du témoin pur et à celui de la structure et du spectacle. Car le percept c'est encore ce qui est de l'ordre du spectacle. Or, la mort, la disparition du corps, c'est l'invitation définitive à substituer au spectacle et au percept, la connaissance vraie d'autrui, à le reconstruire intérieurement pour un rapport des âmes que ne vient plus masquer le spectacle et l'apparence...*
>
> JEAN NABERT.

Mourir — laisser se substituer dans la pensée d'autrui au percept de soi, le concept de soi.

Est-ce une absence? Et de quelle importance?

Ceux que nous ne percevons plus...

Un mot de R. « Je sentais autour de moi mes chères présences. » Il pensait en accédant lui-même à la mort retrouver la perception des autres morts, reprendre connaissance d'eux par des percepts.

Mais en réalité c'est lui qui commençait à retirer aux vivants la connaissance qu'ils prenaient « perceptivement » ; il allait mettre en demeure quelques survivants de penser à lui sans le percevoir. Rien ne prouve que ce ne soit un bénéfice, que ce ne soit hanter autrui d'une façon plus effective, le soumettre à une épreuve et à un effort.

Mes expériences personnelles m'ont fait connaître cette mise en demeure. Il est naturel de différer l'acte par lequel nous contruisons le concept d'autrui.

Mais à dater du jour de deuil, il faut mettre en chantier cette entreprise.

Action définitive, préparatoire au vrai rapport des âmes.

La mort et le ressentiment.

La mort fait-elle disparaître le ressentiment?

Elle nous place d'abord dans une zone de silence — elle la crée — l'existant survivant se trouve devant un trou.

Il prenait appui obscurément sur tout l'existant.

Cette défaillance de l'existant le met en porte-à-faux — comme s'il donnait un coup dans le vide.

Toute mort nous fait trébucher peu ou prou.

Puis le ressentiment reparaît après un répit, sauf à l'égard des véritables aimés. — Ceux-là, le vide qu'ils font n'est pas comblé et ne peut se combler.

A l'égard des autres qui étayent aussi notre existence, les attitudes judicatrices et revendicatrices se reconstituent.

Car le ressentiment se marie à l'affirmation de chaque existence adverse.

Il est le pôle adverse qui bénéficie de tous nos échos et en triomphe. — Il est l'excuse aussi que nous nous donnons en affirmant que le monde était contre nous, que tout existant autre que nous, prend sa force en nos insuccès.

Nous l'affirmons de façon implicite et souvent nous le laissons voir en revendiquant dans le malheur, la solitude.

Mais lors de la mort d'autrui, se substitue au ressentiment qui le concerne, le regret du ressentiment, pour un temps tout au moins.

Il y a remords d'avoir rangé le mort autour du pôle adverse, de ne l'avoir pas recueilli en nous-mêmes, où nous l'aurions protégé, puisque, nous, nous vivons encore...

Toute mort nous donne tort, d'avoir laissé mourir autrui s'il nous est cher à quelques titres, d'avoir à propos du mort commis un erreur de construction — de l'avoir *rangé dans le monde au lieu de l'adjoindre à nous-même*... Alors le monde l'a dévoré.

Toute mort enfin nous donne tort de survivre et reverse sur nous le ressentiment qui se portait sur un autre être. Nous nous trouvons déplacés, en même temps que déséquilibrés dans le monde...

Dernières questions.

Dieu veut-il que l'on soit un témoin?
Dieu veut-il une enquête sur le monde?
Dieu veut-il qu'on s'enchante aux spectacles?
Dieu veut-il que l'on prenne parti,
Qu'on se lance au-delà, en-deçà — sur les flots, ou bien au plus profond de la terre, au plus profond de la plus humble vie?
Dieu préfère-t-il les crimes les plus horribles à ces attentes indéfinies?
Peut-être. — Ou bien a-t-il donné leur rôle aux témoins purs?
Élargit-il pour eux les bornes de la vie?
Tient-il pour eux comme en réserve, une action terminale?
Veut-il que pour certains, la naissance soit lente?
Que d'expériences sur certains chemins ! — Et pourtant, aucun fruit. — Un si grand nombre d'années vaines, une attente indéfinie de la seule secousse féconde.
Cette attente-là pour quelle œuvre?
Cette épaisse couche d'attente en quelle eau la dissoudre?
Cette confiance toujours retardée, quelle heure sera « son heure »?
Quand tous les contemporains seront morts?
Tous les triomphes impossibles?
Quelle leçon donne-t-il avec moi? A qui la donne-t-il?
A qui veut-il que je la donne?
Quel soin prend-il à me mûrir en un si grand nombre d'étés?
Pourquoi m'a-t-il mis à l'abri de désastres, à l'abri des succès et parmi maints échecs jamais mortels?
Pourquoi jamais mortels?
Il est tant d'autres destinées fulgurantes et brèves instantanément consommées, tant d'élans sans répit, qui flambent en plein ciel...
Pourquoi m'a-t-il fait désarmé? Et m'a-t-il mis au cœur cependant un dessein, un désir d'accomplissement?
La caducité qui tombe aussi sur tant de têtes, il m'en relève, il la retarde?
L'occasion, il la détourne de mes lèvres.
Caresser l'existence afin de la connaître?
Non, il faudrait la rudoyer.

AMÉDÉE PONCEAU.

MER

Poème de Gaston PUEL
présenté par Alain BOSQUET

Ce n'est pas parce que Gaston Puel est né à Castres, a publié des poèmes à Albi et vit, de façon générale, dans le Tarn, tantôt à Fiac, tantôt à Graulhet, qu'on peut le qualifier de poète cathare, étiquette saugrenue pour un homme de trente ans, aussi moderne que la vespa, aussi jeune que les hélicoptères (les frères de la libellule et les cousins de l'hydravion). A y regarder de près, cependant, Gaston Puel apparaît bien, au sein d'une génération angoissée et peu sûre de soi, comme non point encore un *purifié*, non point encore un initié, mais comme un sacerdote de la purification. Cette purification, cette hygiène mentale qui conduit à la négation du corps, il veut qu'elle se manifeste par l'exercice, on ne peut plus sévère, on ne peut plus cruel à première vue, du verbe. Parler, pour lui, c'est brûler d'abord tout ce qui n'est pas nécessaire au règne exclusif de la parole et, en second lieu, c'est trouver l'extase auprès des quelques mots qui survivent au feu.

Établi, après cette épreuve, dans un désert idéal, il peut recevoir, avec suffisamment de recul et de hautaine prudence, des nouvelles du monde. Ces nouvelles, il les exige dépouillées, irrévocables, denses. Elles prennent valeur de symboles, et d'événements spirituels graves :

La rue.

La rue
Avait mangé tous les passants,
Une dent tomba
Et se brisa à terre.

J'ai feuilleté ton visage.

J'ai feuilleté ton visage
Mais je ne l'ai jamais lu
Car il avait trop de mots
Dont j'ai perdu le sens.

Installé dans sa dignité, protégé par ses flammes dociles, Gaston Puel n'en continue pas moins une quête fébrile : au sein même du bonheur il éprouve un besoin d'exil, un pain quotidien de l'inquiétude. Et il ne prétend jamais vivre réellement. Tout au plus a-t-il vécu, va-t-il vivre, vit-il en pensée. Cela ne suffit pas : l'exigence dépasse la sérénité du verbe domestiqué. Il se répète : « Nous n'allons rien capturer », « il faudra retrouver ses yeux avant de vivre », « les choses m'habillent de peur ». Bien sûr — comme dans le poème qui suit — il se permet de temps à autre des festins de mots, des

festins de choses très cosmiques : il va à la foire aux galaxies. Il vit de ruptures, comme René Char à ses meilleurs moments et, pour s'affirmer à soi-même, de légendes pour comètes, comme Saint-John Perse. Gaston Puel, solitaire et superbe — mais il préférerait qu'on dise : amical et simple — prévient, de toute la vigueur de ses poèmes illuminés, « l'enterrement interminable du vocabulaire ». Il a reçu le baptême de l'esprit ; il sera un « parfait » éligible.

ALAIN BOSQUET.

N.D.L.R. — Les poèmes de Gaston Puel ont été réunis sous le titre collectif de *Lústres*, aux éditions de la Tête Noire, à Albi (1953). Il a publié en outre des textes en prose poétique, *la Voix des pronoms*, aux éditions du Lampadaire, à Rodez (1952).

MER (*)

MA parole colle à ma poitrine comme une femme qui transpire.
Mais qu'on s'interpose entre l'homme et son poème.
Et qu'une autre voix à son tour cuirasse son délire :
Je parlais; il parle.
Je n'existe plus qu'en moi-même,
Dans la parcelle de moi-même.
(Si je criais, je serais fracassé par mon cri).

Ainsi repu de mon internement, j'ai voulu revoir à ses foyers
L'eau nomade
L'eau recluse en sa fièvre natale :
La mer enivrée dans son bouge miroitant,
La mer assoupie...
Et son rouet d'odeur tourne à vide.

Ainsi dérobé à la déchirante mesure des hommes,
Oublieux de l'éteinte de leur parole,
Je suis à niveau de la mer, couché dans son odeur.
Et je puis m'oublier comme un lambeau de rêve dans la gueule d'un lit.
Mais que ma voix s'établisse à ce point du rivage où je suis chose nue,
Que je nomme la mer du bout des lèvres,
Et, telle une pompe qu'on amorce
— Actionner son levier a troublé l'eau du puits —,
Le vide me fait homme à partir de la gorge,
L'esprit est aspiré dans le val du regard.
Et la parole est un pont de clarté.

(*) Extrait de *Macle de l'Arbre de la Mer.*

Je nomme

L A M E R

Elle s'étale sous des hectares de ciel.
Elle m'accueille comme la tare qui l'équilibre.
Sa densité de femme heureuse est sa virginité.
Et moi, je suis dans sa paume juteuse comme le noyau dans la bouche du fruit.
La mer m'étreint, elle me digère;
Elle m'éloigne de moi, elle me nourrit,
Et c'est la vie, ce nombre entier!
Indivise goutte d'eau qui s'étire, s'accroupit, bondit, écume.
Exclusive caresse qui lave, lave...
Et c'est bondée de lait qu'elle me reçoit.
Comme une mère.

Dès lors, comment rejoindre (sinon mot à mot) l'impensable gémissement de la houle?
Comment nommer les brisants et les lames sinon comme un enfant enclos dans un baiser,
Sinon comme un vieillard voûté sous la ramée d'étoiles?
Nombre entier, volupté!
Indivise goutte d'eau.
Et nous, cassés, anguleux, polyèdres, nous ignorons la face qui nous révélera!
Ah qu'il me soit pardonné de transvaser la Mère dans l'Épouse
Et l'Épouse dans l'Hydre
Et son sang dans la mer!

J'ai tant aimé, homme sincère, j'ai tant aimé la goutte de rosée
Qu'il m'est un pur loisir d'en attendre la mort.

Porté par le levain des fleuves le nuage vendangé roule vers l'estuaire.
Déjà — O Pluies...

GASTON PUEL.

La maison du bonheur

POUR mes promenades matinales, je m'impose un but : une maison sur la pente des coteaux qui bordent la Seine. J'ai vu s'agrandir cette maison par le haut et par le bas, se parer à l'extérieur de petits escaliers qui se superposent, terrasses, stores, pots de fleurs dans les recoins. On dirait une maison de Positano, la ville des escaliers. C'est l'œuvre d'un homme ingénieux, employé à la Compagnie des eaux et de sa femme Adine. La maison resplendit dans une espèce d'allégresse ménagère ; Adine est une enfant des Ardennes où l'on veut que tout brille. La vue s'étend loin sur le fleuve et la plaine ; le ciel immense dévide lentement ses nuages.

J'ai pénétré quelquefois dans cet enclos béni pour faire une visite à la mère d'Adine, qui est aveugle et ne semble pas s'en douter ; elle perçoit à sa façon le bonheur qui l'entoure ; si on lui apporte des roses, il suffit de lui dire la couleur, elle voit ces roses en les respirant. Elle paraît d'une race plus fine que sa fille ; mais Adine, confinée dans les besognes de la maison, ne craignant pas les plus rudes, est devenue de nature rustique, une paysanne par volonté ; ainsi, elle s'accorde mieux à son mari, si adroit de ses mains, et dont la seule passion est celle de menuisier.

Je disais à Adine :

— Un mari sans défaut, c'est rare. Le savez-vous? Les défauts des hommes sont terribles. On ne goûte jamais bien son bonheur, parce qu'on ne connaît rien d'autre... Et cette vue !... Ce silence !... Et vos deux filles, et le garçon, si gentil garçon ! Un garçon qui travaille bien, c'est très rare, le savez-vous?

Elle répondait : « Oui... Oui... » avec un sourire que je

comprenais mal, un ton ambigu, à la fois inflexion ravie et soif de bonheur pas tout à fait satisfaite.

Après des années d'absence, quand je suis revenu chez moi, Adine était morte. On s'était trompé sur sa maladie. Tous les remèdes étaient un contresens. J'ai parlé de cette maladie au peintre Durieu, le seul ami que j'ai dans les environs et qui connaissait Adine. Il était son voisin. Il me dit :

— Elle ne voulait plus vivre.

— Elle, si heureuse !

Il répondit :

— Ce n'est pas sûr.

Plus tard, par bribes, il me donna l'explication de ces mots.

Quand il eut soixante ans, Durieu dit à Adine :

— C'est mon anniversaire aujourd'hui et je me suis promis de vous faire un aveu quand j'aurai atteint l'âge qui vient de me surprendre. Je vous aime depuis que je vous connais ; je n'ai rien dit pendant quinze ans ; vous n'avez rien deviné. A présent, je peux vous le dire. Il me semble que tant de respect pour vous mérite aujourd'hui une récompense.

Il y avait sans doute un peu d'exagération dans cet aveu, mais la charmante Adine pouvait lui plaire.

Il eut une récompense qu'il n'attendait pas. Flattée, émue par ce secret si bien gardé et si longtemps, Adine lui ouvrit son cœur :

— J'ai pleuré toute ma vie.

Après son mariage, peu après, elle aima un jeune homme qui habitait Paris. Elle n'a pas cédé à ce sentiment coupable.

Elle n'était pas si fière de sa vertu ; elle avait des remords de tous côtés ; peut-être le remords d'avoir repoussé l'amour. Dans ses confidences à Durieu, elle revenait toujours à sa peine principale : un mari excellent, qui l'aimait et qu'elle n'avait jamais aimé. Sa mère avait voulu ce mariage. « Un jeune homme si bien ! » On est marié, on ne sait pas pourquoi ; et voilà les enfants ; tout est fermé autour de soi.

Ce n'est pas l'amour pour un autre qui a le plus troublé sa vie ; son vrai chagrin fut le sentiment d'un mariage sans

base, sans amour ; il y avait un manque, un mensonge à l'origine, et à travers tout.

J'ai demandé à Durieu quelle récompense il avait exigée pour sa belle conduite dans le passé.

— Peu de chose, dit-il, mais qui m'aurait fait plaisir. Je lui ai demandé de l'embrasser. Elle m'a dit qu'elle réfléchirait. Elle a réfléchi et elle a dit non. « Mon mari m'embrassera en arrivant. J'ai de l'estime pour lui et peut-être que je l'aime à présent ; je n'en sais rien. C'est impossible pour moi, voilà tout. »

Durieu me parla encore d'Adine ; il en parlait souvent.

Je lui dis :

— C'était une femme bien.

— Une femme qui vivait dans le sacré, une femme de grande dimension ; les sentiments, les sensations disproportionnées avec le réel et comme déraisonnables. Ces femmes se font un monde de tout, un monde à elles. Quand elle jetait du grain aux poules, à la voir, on ne se doutait de rien.

JACQUES CHARDONNE.

Choix de lettres
de
Francis Jammes à François Mauriac

présenté par Jean Labbé.

Vos prières montent comme des fumées de bivouac et de chaumière. Ces jours-ci que je relis l'Évangile, je vous retrouve à chaque instant...

(Lettre de François Mauriac, écrite d'une ambulance de la Meuse, le Vendredi Saint 1916, pour remercier Francis Jammes de l'envoi de ses *Cinq prières pour le temps de la guerre*).

Si modeste soit-elle, si dénuée de valeur littéraire, une correspondance entre deux grands écrivains nous livre presque toujours de ceux-ci quelque nouveau trait de caractère qui vient compléter, et parfois modifier, l'image que nous nous étions formée d'eux jusqu'ici. Elle nous permet de surprendre des confidences, nous révèle des mouvements d'humeur qui n'étaient point destinés à être connus du public et, par là, nous renseigne sur ce que nous avaient laissé ignorer leurs œuvres. Mais ces échanges épistolaires ne mettent pas nécessairement en lumière la part la plus intime ni la plus originale de chacun. A toutes ces lettres qui se font mutuellement écho, le cadre où elles se trouvent enfermées impose un commun éclairage, confère une certaine unité de ton. Qu'il le veuille ou non, une sorte d'inconscient mimétisme oblige chaque correspondant, en s'adressant à l'autre, à lui emprunter sa manière de voir et son style : il croit épouser les sentiments de son interlocuteur, modeler sa pensée sur la sienne, et ne fait que le pasticher. Aussi suffirait-il souvent de n'entendre qu'un seul son de cloche, comme c'est ici le cas, pour juger de la qualité du dialogue et savoir à quelle hauteur il convient de le situer.

De cette réciproque sympathie, de cette osmose spirituelle qui permet de dégager parfois, à travers les lettres d'un écrivain, la personnalité de son correspondant, les lignes que nous publions aujourd'hui sous la seule signature de Francis Jammes n'offrent, il faut bien l'avouer, qu'un médiocre exemple. Quelque sincère qu'elle ait été dans ses rapports, et lointaine dans ses origines, l'amitié vouée par le poète catholique au romancier de la grâce n'était point de celles que l'on voit se nouer d'ordinaire entre jeunes gens du même âge partageant les mêmes goûts et les mêmes aspirations littéraires ; il ne s'agissait nullement de débutants

accordés par des affinités électives, impatients de prendre ensemble leur essor et trouvant chacun, dans les succès de l'autre, un encouragement à sa propre ambition. L'écart d'une génération les séparait presque. Jammes était de dix-sept ans l'aîné de Mauriac et, lorsqu'aux grandes vacances de 1911, ce dernier, en compagnie d'André Lafon, lui rendit pour la première fois visite à Orthez, la gloire avait depuis longtemps déjà révélé son nom au public. A l'auteur de *l'Angélus*, du *Deuil des primevères*, du *Roman du Lièvre*, de *Clairières dans le ciel*, alors en train de composer, telle une abeille dans sa ruche, le miel des *Géorgiques chrétiennes*, chaque saison amenait de nouveaux disciples. On ne comptait plus les admirateurs venus, de toutes les régions de France ou de l'étranger, saluer, dans sa lointaine retraite, le magicien qui avait fait jaillir, au pied des Pyrénées, une source pleine de fraîcheur où s'abreuvait le monde. Pour de nombreux pèlerins assoiffés de lyrisme, voici qu'une humble cité béarnaise devenait soudain un haut-lieu de la poésie, attirait mystérieusement la dévotion des foules.

La ferveur qui animait en 1911 le jeune poète des *Mains jointes*, lui-même l'évoquera, vingt-six ans plus tard, dans le grand théâtre des Champs-Élysées, en s'adressant à Jammes : « Cet été-là fut torride comme s'il eût brûlé dans vos poèmes. Nous allions vers vous en suivant le Gave et nous disions : « Il a peut-être là pêché « la truite... » Nous arrivâmes la nuit à Orthez. Chaque pavé de la petite ville était sacré pour nous et nous tournions avec un tremblant amour autour de votre maison endormie. Les constellations étaient comme arrêtées au-dessus de votre toit. »

Jamais François Mauriac ne devait oublier cette rencontre. A aucun moment d'une carrière prestigieuse, édifiée sur un double abandon (du vers pour la prose et de la province pour Paris), il n'en a renié le souvenir. D'autres courants poétiques ont pu imposer leur mode en littérature, d'autres écrivains, par un art en apparence plus savant, recueillir la faveur des lettrés, toujours il restera fidèle à celui qui avait été pour son adolescence la vivante image de la Poésie. Son admiration, sa reconnaissance envers ce dernier, il saura l'exprimer tout au long de son œuvre en des pages qui demeurent, avec la correspondance et certaine conférence de Claudel, le plus généreux et éloquent témoignage que nous possédions sur le génie de Jammes. Il n'est que de relire les trois premiers volumes du *Journal*, où d'aucuns s'accordent à situer le sommet de l'art mauriacien, pour se convaincre qu'il était difficile de porter plus haut qu'il n'a fait le sentiment de sa dette poétique : *Je ne veux pas*, écrira-t-il en 1926 à celui qui lui a ouvert les yeux sur la splendeur du monde, *je ne veux pas que vous parliez de gratitude envers moi qui vous dois tout spirituellement, et aussi littérairement : car votre poésie a beaucoup déteint sur ma prose! La chose a été remarquée l'année dernière par un critique anglais que je ne connais pas et qui ne pouvait être au courant de notre amitié.* Quels regrets n'éveillent point en nous de telles confidences ! S'il nous avait été permis de vaincre les scrupules d'ordre personnel qui ont fait renoncer François Mauriac à publier ici sa correspon-

dance avec Jammes, le public n'eût pas été frustré de quelques morceaux d'anthologie ; car les lettres ainsi sacrifiées constituent, en même temps qu'une critique hautement informée, pleine de formules heureuses frappées comme des médailles, un document d'histoire littéraire, écrit en cette langue dont la souveraine perfection demeurera l'honneur de ce siècle.

Déjà, dans ses premiers romans, Mauriac ne manquait pas de confier à ses personnages le soin d'indiquer vers quels maîtres allaient en poésie ses préférences. Par la bouche de Jean-Paul Johannet ou du héros de la *Robe prétexte*, il affirmait publiquement son culte jammiste. La trame de ses ouvrages était alors toute tissue de vers de l'*Angélus*, de strophes des *Élégies*. Plus tard, quand il remontera le cours de son passé pour y découvrir les éléments dont a été formé son propre talent, l'hommage se présentera d'une manière plus directe, plus personnelle. Le recueil intitulé *Écrits intimes* qui, sous des formes diverses, réunit quatre essais autobiographiques : *Commencement d'une vie, la Rencontre avec Barrès, Journal d'un homme de trente ans, Du côté de chez Proust*, témoigne de la place que le poète n'a cessé d'occuper dans son cœur. Il y règne sans partage, depuis l'époque où son inquiète adolescence à Bordeaux a cru retrouver l'ombre du lycéen tourmenté qu'avait été, vingt ans plus tôt, Francis Jammes, jusqu'au jour où celui-ci va lui servir d'intercesseur auprès du romancier parisien qu'il souhaitait le plus rencontrer. C'est en effet chez Mme Alphonse Daudet, le 3 février 1918, au cours d'une réception en l'honneur du poète d'Orthez, qu'il lui fut donné de voir pour la première fois Marcel Proust...

Si l'histoire a retenu certains événements qui, parce qu'ils ont frappé des écrivains illustres, ont marqué le destin des lettres : l'accident de Pascal au pont de Neuilly, la noyade à Villequier de Léopoldine Hugo, la mort de Mme Charles, elle ne s'est pas montrée moins attentive au souvenir de quelques consécrations littéraires. De celles-ci, la plus fameuse assurément fut ce 145e Entretien de Lamartine, qui annonçait aux lecteurs du *Cours familier de littérature* l'avènement d'un poète épique. Lancement mémorable ! Quel jeune écrivain depuis lors n'a rêvé de devoir un jour la célébrité, comme Mistral, à la plume du plus admiré des maîtres? Cette rare fortune, un romancier contemporain l'a connue à ses débuts en poésie. Lorsqu'à la première page de *l'Écho de Paris*, le 21 mars 1910, Barrès se livrait à un retentissant éloge de l'auteur des *Mains jointes*, il renouvelait tout simplement, en faveur de François Mauriac, le geste accompli, un demi-siècle auparavant, par son prédécesseur à la Chambre pour annoncer *Mireille*. Après Malherbe et Corneille, Baudelaire nous a révélé que l'un des privilèges du poète et le plus beau don qu'un grand artiste puisse faire à son semblable est de lui accorder, dans son œuvre, cette part d'éternité terrestre qui lui permettra de survivre pour quelque temps encore dans la mémoire des hommes. Un tel pouvoir, quand l'occasion va s'offrir à François Mauriac d'en user à son tour, il s'en servira pour tenter d'arracher à l'oubli son plus cher compagnon de jeunesse et léguer à la postérité l'humble et fervente

image d'André Lafon. Le livre qu'il a consacré à ce modeste porteur de lyre, il l'a placé sous l'invocation de Francis Jammes, comme si, en inscrivant en tête du volume ce nom prestigieux, il voulait lui confier le soin de faire aborder aux époques lointaines l'obscur destin de son ami.

Mais ce n'est pas seulement le souvenir d'un poète dont la gloire ne fit qu'effleurer le front que disputait au néant cet ouvrage. Il évoquait, autour d'André Lafon, d'autres êtres unis par les liens du cœur et de l'esprit, toute une ardente jeunesse ayant épousé la même espérance. A une époque où le sens des valeurs chrétiennes avait presque entièrement disparu de notre littérature, un mouvement naissait, en un petit village de Gascogne, d'une rare noblesse de sentiments, mais d'une humilité qui en dissimulait l'éclat. Pendant une dizaine d'années, des étoiles d'inégale grandeur apportèrent à cette constellation nouvelle leur rayonnement particulier. C'est ainsi qu'André Lafon, Eusèbe de Bremond d'Ars, Robert Vallery-Radot, François Mauriac ont formé, avec Paul Claudel et Francis Jammes, groupés autour de Georges Dumesnil, à Moncrabeau, dans sa gentilhommière de Lassagne, une pléiade d'écrivains catholiques, heureux de se retrouver aux grandes vacances en un climat de ferveur poétique et de haute spiritualité. Pour que s'exprimât librement ce faisceau d'ardeurs religieuses et lyriques, Dumesnil, qui était professeur de philosophie à l'université de Grenoble, avait lancé en 1906, sur les eaux troubles du symbolisme décadent, sa massive caravelle *l'Amitié de France*, à la remorque de laquelle devait bientôt naviguer, dirigée par Mauriac et ses jeunes compagnons, la revue moins imposante des *Cahiers* (1).

Par un jour lumineux d'octobre où « le soleil endormait alentour un beau pays délaissé », j'ai voulu faire, il y a quelques années, le pèlerinage de Lassagne. A une demi-lieue de la route de Condom à Nérac, sur la rive droite de la Baïse, un chemin creux ombragé d'épais châtaigniers conduit au bas d'une prairie en pente entourée de lisses. C'est là que se dresse, un peu à l'écart sur son tertre, la demeure campagnarde. Le sourire accueillant et la main largement tendue, le beau-fils de l'ancien maître de céans reçoit les visiteurs. Dans les pièces où il vous fait pénétrer à sa suite, l'écho ne retentit plus des brillantes réunions d'autrefois ; mais le décor pourtant n'a dû guère changer de ces lieux désormais rendus à leur solitude, et sans doute François Mauriac, s'il reprenait aujourd'hui le chemin de ce rustique asile, le retrouverait-il tout pareil à la description qu'il en fit en 1912. Voici « le fumoir oriental orné de légères turqueries où Georges Dumesnil construisit des systèmes spiritualistes ». Voici encore, dans le jardin, le cadran solaire à l'ombre duquel Francis Jammes mettait sa montre à l'heure... Il semble que tous ceux qui ont jadis animé ce domaine y imposent

(1) Il est remarquable que, lorsque Francis Jammes, à la fin du dernier volume de ses Mémoires, a tracé le vivant portrait de Mauriac, c'est précisément dans l'entourage de Georges Dumesnil, entre R. Vallery-Radot et André Lafon, qu'il s'est plu à en évoquer le souvenir.

encore leur présence : dans ce vallon désert, aussi abandonné que Port-Royal-des-Champs, on ne peut s'empêcher de songer que se sont un jour rejoints, loin du tumulte du monde, deux des plus grands écrivains de ce siècle.

Rencontres favorisées des muses et qui, par un détour imprévu, devaient ramener Francis Jammes et Mauriac à leurs lointains souvenirs de Bordeaux. L'un et l'autre, à vingt ans, avaient successivement séjourné dans l'opulente cité, assise, telle une déesse couronnée de pampres, au bord de son large fleuve que les couchants de Guyenne rendent couleur de ses vins généreux. Puis leurs destinées avaient pris des routes différentes, s'étaient accomplies en des directions opposées. Ses études à peine achevées, le premier retourne vers ses vallées natales, comme pour se rapprocher encore de cette terre dont son chant n'a jamais fini d'épuiser la splendeur. Le second, au contraire, s'éloigne de la ville qui l'a vu naître : au sein d'une humanité dont il s'efforce d'arracher les secrets, il lui faut nourrir des ambitions plus précises, et peut-être qu'en rompant ainsi avec son passé et qu'en prenant à distance la mesure de son amour pour Bordeaux, pour les vignes et les pins de son enfance, il s'est félicité de pouvoir donner un aliment à sa dévorante nostalgie.

Pour Francis Jammes — et c'est ce qui enlève toute amertume à ses Mémoires et transforme en un sentiment d'ineffable douceur ce qui, chez un Loti par exemple, est d'une tristesse déchirante — l'enfance n'est point le paradis perdu, le jardin merveilleux que le péché de l'homme a frappé de déchéance. Une joyeuse certitude illumine les diverses étapes de sa vie, qui reporte dans l'avenir, avec un éclat toujours renouvelé, ce que le temps paraissait avoir détruit derrière nous. L'horizon sur lequel se sont posés nos premiers regards, les maisons et les paysages qui nous ont vu grandir, le décor familier de notre plus jeune âge, tout cela nous sera restitué après la mort, dans la mesure où nous aurons su faire de notre propre cœur un tabernacle assez pur pour accueillir, dans la lumière de l'au-delà, les dons du Créateur. Jammes n'a jamais voulu revoir ici bas son village natal de Tournay, car il s'en était formé, disait-il, une image si radieuse et si haute qu'il craignait, en la confrontant avec la réalité, d'être obligé d'en redescendre.

Cette vision d'un univers transfiguré par la grâce d'une céleste espérance, nous en chercherions en vain l'expression dans l'œuvre de Mauriac. Pour lui, le conflit du bien et du mal, qui jusque dans notre chair nous déchire, oppose à notre salut de plus sévères exigences. Si nous voulons atteindre un jour au suprême bonheur, à la félicité éternelle, commençons par tuer en nous toute passion humaine. Un cœur, même sanctifié, ne saurait filtrer ce qu'il y a de trouble, d'irrémédiablement souillé dans nos mortelles amours. Ce n'est qu'en renonçant aux « flatteuses voluptés » de ce monde que nous pourrons obtenir la béatitude et contempler notre Dieu face à face. A l'exemple de ses landes qui, purifiées par la flamme, se dépouillent de toute broussaille et, « couvertes de cendre, attendent le temps de la résurrection », Mauriac ne veut

plus rien retenir de ses anciennes joies ni de ses affections terrestres : ne pouvant, tel que Jammes, les rendre transparentes à la splendeur divine, il préfère les soumettre à l'épreuve du feu.

Pourtant la vie qu'il a choisi de mener au plus épais d'un monde en proie au plaisir et à la tentation, ne risque-t-elle pas de le détourner du sacrifice à quoi de toute la ferveur de son cœur consumé il aspire? Supprimer le désir par la possession serait un procédé indigne d'un chrétien aussi scrupuleux ; ce n'est que lorsque le renoncement, comme chez le Faune converti de 1905, ne suit pas mais précède l'assouvissement des passions qu'il nous paraît estimable. Au reste, rien ne nous défend de croire que Mauriac n'ait pas aspiré lui aussi, loin de l'agitation et des vaines intrigues de la ville, à une existence moins factice dont il a ressenti parfois l'appel nostalgique. Comment mettre en doute sa sincérité lorsqu'il écrit à Jammes : *Vous avez raison... la sagesse serait de vivre et de travailler dans le silence et la solitude provinciale... mais où? Peut-être, après la guerre, vous demanderai-je si vous ne connaissez pas quelqu'une de ces vieilles maisons béarnaises à qui votre poésie prêta tant de beauté... Et les baguenaudiers dans le parc séculaire... Ainsi j'irais attendre la mort dans votre ombre...* Retenons ici l'expression d'un vœu qu'il paraît toutefois difficile de concilier avec les exigences du romancier, appelé à participer dans une certaine mesure de la vie de ses personnages, à éclairer jusqu'en leurs replis les plus obscurs et leurs plus ténébreux retranchements les tourments de l'âme humaine, et surtout désireux de maintenir en lui ce climat de fièvre intérieure qui est celui de ses propres chefs-d'œuvre.

Que reste-t-il alors de pitié, de charité même, dans le cœur de celui qui poursuit avec un zèle si impitoyable chez autrui le cheminement du mal, le développement du péché? En se penchant sur les souffrances ou les misères de son prochain, Mauriac pense cependant obéir au premier précepte de l'Évangile et c'est le poète, retiré dans sa tour d'ivoire, qui se donne l'apparence d'y manquer. A refuser de se mêler aux choses de son siècle, d'entrer dans la brûlante actualité, celui-ci risque de passer non seulement pour un égoïste qui a coupé ses racines avec le reste de l'humanité, mais encore pour un littérateur privé de jugement et sans caractère. La dernière qualité que la critique accorde en général à un pur artiste est l'intelligence. D'où cette réputation de naïveté sous laquelle on a essayé d'ensevelir le génie de Jammes. Ce ne sont point Gide ou Valéry qui eussent choisi de se rendre au paradis avec les ânes ! M. Teste lui-même n'avait-il pas déclaré : « La bêtise n'est pas mon fort »?

Le problème de l'écrivain « engagé » — et singulièrement de l'écrivain catholique — se trouve tout entier dans cette nécessité qu'il éprouve de faire triompher, avec l'autorité que lui confère son talent, la vérité qu'il détient en partage. Si François Mauriac est descendu dans l'arène politique, c'est qu'il lui eût répugné de rester muet en présence de certaines injustices, de ne point dénoncer à la face du monde le scandale. Mais il n'ignore pas que le poète est chargé de délivrer un message à ses frères et qu'il

lui suffit, pour porter à son tour témoignage, d'être ce pèlerin dont parle Francis Jammes, « ce pèlerin que Dieu envoie sur la terre pour qu'il y découvre les vestiges du Paradis perdu et du Ciel retrouvé. » La vocation de ce messager divin est d'accorder harmonieusement son chant aux simples beautés de la Création. Pour être entendu et compris, point ne lui est besoin d'emprunter un autre langage que celui de la poésie, — le seul qui permette en tout état de cause d'exprimer l'inexprimable. Mauriac lui en fera l'aveu dans une lettre : *Vous avez écrit un livre de proses adorables :* Feuilles dans le Vent, *où la présence de Dieu est partout, mais comme une eau souterraine ou comme le soleil à travers d'épaisses feuilles... Vous savez qu'il n'est rien de vous qui ne m'enchante, mais j'y préfère tout ce qui ne prétend pas à une apologie* directe *et qui est sans aucun doute plus efficace... L'essentiel est d'être Francis Jammes et d'avoir écrit des vers comme :*

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant...

Singulière consolation et qui ne coûte guère, pensera-t-on, à quelqu'un qu'on a vu épuiser, pour sa part, tous les avantages et les prestiges du succès, toutes les séductions de la renommée, toutes les satisfactions de l'amour-propre littéraire ; dont chaque ouvrage a toujours comblé chez ses lecteurs cette attente et cette espérance qui lui permettaient de connaître avec exactitude le rayonnement de sa pensée à travers le monde. Cette gloire immédiate et pour ainsi dire tangible, qui confirme un écrivain dans le sentiment qu'il possède de sa propre valeur, Jammes a pu se plaindre, avec raison hélas ! qu'elle ne lui ait pas été accordée. Son éloignement des lieux où se dispensent les honneurs l'aura privé de toute consécration officielle, ne lui aura jamais apporté cette rassurante certitude qu'il était en droit d'attendre d'un public, fervent quoique invisible, sur la place qu'il occupait parmi ses contemporains. Mauriac en a fait la juste remarque : « A Paris un poète a des hochets qui l'aident à oublier qu'il n'a pas d'autre témoin de son génie que lui-même. Francis Jammes, à Orthez et à Hasparren, avait chaque jour, à chaque instant, la sensation presque physique, d'être oublié, méconnu, inconnu. D'où ces irritations, ces paroles amères, ces sursauts d'orgueil. » Tout le drame de sa vie tient dans cette apparente solitude qui semble avec les années s'épaissir, se resserrer autour de lui, jusqu'à étouffer son chant dans sa gorge. Un poète, pour fixer le registre de sa voix, a besoin de sentir le frémissement des foules attentives lui en renvoyer l'écho ; sinon, il devient cet original, ce maniaque qui parle seul avec d'étranges gestes sur la place publique et dont les passants s'écartent en souriant. Que, côtoyant à tout moment, sans jamais y tomber, l'emphase et le ridicule, Jammes, en dépit d'un oppressant silence, ait poursuivi son œuvre avec la souveraine assurance de sa durée, voilà bien le meilleur témoignage que nous ayons de son génie. Mais l'inquiétude qui parfois l'étreint devant les dures réalités quotidiennes, la tristesse aussi qui l'accable à la pensée de se sentir incompris ont fini par nous léguer du patriarche cette image dont il semble qu'une critique, plus ou moins consciente de ses torts envers lui,

se soit plu à accentuer les traits. Image dramatique et hagarde où ceux qui l'ont jadis approché ne reconnaissent plus le radieux visage du poète. Pareil à quelque mendiant homérique, à quelque vagabond farouche emporté dans la bourrasque, la tempête, soulevé, dirait-on, par « l'orage qui s'échappe d'un cœur qu'ont balayé l'injustice et le vent », on nous montre le vieil aède cheminant seul à la fin de sa vie sur la route déserte, la face levée vers les cieux, sa lyre désaccordée au côté, blasphémant le destin cruel et prenant le siècle à témoin de son infortune.

Dans ses dernières missives à François Mauriac, où l'écriture elle-même perd son calme olympien, sa splendide sérénité de jadis, pour ressembler à quelque lac aux bords agités, battus par l'aquilon, l'écho se fait de plus en plus douloureux de ces plaintes, de ces défis altiers. A mesure qu'à l'horizon monte la gloire du futur « immortel », Jammes voit la sienne sombrer dans la désaffection, s'enfoncer dans l'indifférence quasi générale. Durcies par l'épreuve de la guerre, les nouvelles générations se détournent de lui, préférant à la vertueuse imagerie du *Rosaire au Soleil* la rigueur psychologique, le relief du *Baiser au Lépreux*. De cette préférence il n'éprouve nul dépit, ne prend jamais ombrage ; pas le moindre sentiment d'envie ne l'anime envers son jeune confrère devenu son rival heureux : un poète tel que Jammes ignore la jalousie. Ces honneurs, ces décorations, ces distinctions flatteuses et multiples, et jusqu'à ce bicorne qu'il a lui-même convoité, tous ces succès remportés d'une main qui ne moissonne que des lauriers, il les considère de loin avec la fierté d'un vieux professeur qui voit couronner son meilleur élève. Une seule chose le tourmente : la crainte un peu puérile que celui dont l'éclatante réussite a comblé toutes ses espérances en les justifiant, puisse un jour, par opportunisme, se laisser entraîner à quelque concession qui le détourne de sa vocation d'écrivain catholique. Là-dessus, point de composition ; il est intraitable. Soupçonne-t-il Mauriac de ne plus montrer *cette pudeur qui sert à protéger la vierge aux liserons blancs que les adolescents de son espèce ont dans l'âme*, aussitôt le Néarque d'Orthez (ainsi le nommait plaisamment André Gide) fait éclater son indignation. L'air retentit du grondement de sa voix courroucée. Éternel dialogue d'Alceste et de Philinte ! Affectant un suprême dédain des contingences sociales, le premier reproche violemment au second ce qu'il nomme ses compromissions. Cette sorte de complaisance mondaine à quoi se voit contraint de sacrifier tout homme qui respecte les usages et le code en honneur dans la société où il vit, Jammes n'est pas éloigné de la considérer comme une trahison. Il ira même jusqu'à porter un jour contre l'auteur de *Préséances* l'accusation de snobisme. Sans doute le trait ne fut-il pas insensible à Mauriac. Mais celui-ci, aux incartades du grand enfant terrible qu'est demeuré à ses yeux Francis Jammes, se contente d'opposer, avec un haussement d'épaules, la plus évangélique résignation. Dès qu'un orage menace du côté des Pyrénées, sa stratégie consiste, pour éviter tout incident, à couper les ponts, à se retrancher dans un prudent mutisme. *Vous aurez compris mon silence après votre dernière lettre : j'aurais craint de me laisser*

aller à des paroles que j'eusse regrettées ensuite. Car rien ne me consolerait de vous avoir blessé. Sur ce point, je vous accorde tous les droits et ne m'en reconnais aucun... ...Je voudrais répondre longuement à votre lettre, lui écrit-il encore, alors qu'il s'emploie à lui faire décerner quelque récompense académique, *mais on sent que chaque mot vous blesse... Je voudrais vous témoigner mon admiration fidèle et sans défaillance par des* actes. *Je le ferai de toutes mes forces... Je voudrais aussi mériter votre confiance entière et si, comme tant de personnes (tout près de moi et dans ma famille même), vous traversez une passe particulièrement dure, vous aider plus efficacement.* Vingt ans plus tard, lorsqu'il siègera lui-même sous la Coupole, on le verra s'efforcer de fléchir, avec la plus touchante délicatesse, les scrupules et l'amour-propre de son irascible correspondant : *En ce qui concerne l'Académie, je crois que vous vous méprenez : c'est sa* fonction *que d'aider les poètes et plusieurs de ses membres en bénéficièrent : l'abbé Bremond recevait une rente... Jamais les plus grands poètes n'ont, sauf exception, vécu de leur plume. Le roi les pensionnait. C'est justement parce que vous êtes un grand poète que vous recevriez, non une aumône, mais votre* dû...

A la faveur de l'exposition universelle de 1937, l'occasion va se présenter enfin de rendre au vieil ermite, invité à quitter une dernière fois sa retraite, un solennel hommage à quoi tout Paris sera convié. Au cœur de cette capitale dont il s'est tenu constamment éloigné mais où il compte d'innombrables admirateurs, un triomphe l'attend, semblable à celui que, sur les marches du Capitole, Rome décernait aux poètes antiques. Dans le grand théâtre des Champs-Élysées, entre Claudel et Mauriac qui préside la cérémonie, trois mille spectateurs enthousiastes acclament, un soir d'octobre, celui qui incarne à leurs yeux toute la poésie. Depuis la représentation d'*Irène* à laquelle, à la veille de sa mort, était venu assister à Paris le patriarche de Ferney, aucun poète en France n'avait connu, sur une scène de théâtre, pareille apothéose.

Le patriarche de Hasparren ne devait guère survivre, lui non plus, à cette tardive réparation. Mois après mois, grâce au journal qu'il tient alors dans la *N. R. F.*, chacun peut suivre, avec émotion, les progrès de son mal. Le sachant désormais perdu, ses anciens compagnons accourent à son chevet. Le 9 mai 1938, il note dans son Air du mois : « Il a suffi du touchant avis paru hier dans *la Petite Gironde :* « Le printemps que le poète aimait à vivre, le « bâton au poing, le long des haies d'aubépines, ne vient plus « jusqu'à lui que par la fenêtre de son jardin... » pour que, franchissant tous les obstacles, se trouve soudain devant mon lit ce chevreuil effarouché, vu par Greco, François Mauriac. Il est accompagné d'un séraphin qui le domine par sa longue grâce et qui semble jouer de la viole pour l'apaiser en écartant de lui les diablotins... » Suprême rencontre, dialogue ultime entre les deux amis, dont l'un n'appartient déjà plus tout à fait à ce monde ! Quelques semaines auparavant, Jammes, qui offre chaque jour sa douleur à Dieu, comme une prière, connaissait une dernière joie : penché sur son petit poste de radio, il écoute avec ravissement

la retransmission d'*Asmodée*. Mais ses forces déclinent rapidement. Le 9 juin, il reçoit l'extrême-onction, qu'il avait demandée. Et à 4 heures, le jour de la Toussaint, pendant les Vêpres des vivants, les cloches de Hasparren sonnent l'agonie, puis le glas de Francis Jammes qui vient d'entrer dans la vie éternelle !

A travers le monde entier, les ondes et la presse portèrent la nouvelle de sa mort. Conscients du vide soudain que laissait cette disparition, écrivains et critiques célébrèrent à l'envi les mérites d'une œuvre dont on eût dit que sa grandeur même avait masqué aux regards de ses contemporains l'importance. Mais il appartenait à François Mauriac, dans l'article nécrologique qu'il écrivit cette nuit-là pour *le Figaro*, de mettre l'accent sur ses vertus essentielles : « Vous avez accompli sous mes yeux, y proclamait-il, ce passage des satyres aux anges et du grand Pan au Christ dont je me sens incapable et indigne. *Votre œuvre réconcilie la Nature et la Grâce...* » Formule magnifique, où se trouve à jamais défini le lieu du miracle qu'a réalisé la poésie de Francis Jammes. Cette union de la terre et du ciel, de l'amour de Dieu et de l'amour du monde, dont il semble que l'auteur du *Sang d'Atys* n'ait pas toujours su, dans son panthéisme guérinien, résoudre le conflit, n'est-ce point le plus beau titre de gloire que puisse revendiquer désormais le poète des *Géorgiques chrétiennes?* Car elle n'a rien perdu de sa vérité, la louange que, dans une lettre inédite datée de Pâques 1911, lui adressait en ces mots son jeune correspondant : *Cher maître, vous réalisez ce vœu du moyen âge : vous êtes Virgile chrétien et Dante vous avait prédit!*

JEAN LABBÉ.

I

Orthez, 19 décembre 1909 (1).

Monsieur et cher poète,

Oui! Quand on a dans le cœur, à votre âge cette qualité *de foi et que l'on est capable de donner des poèmes aussi simplement beaux.* (Ne va plus t'attendrir... *est une merveille*), *on est appelé non seulement à charmer bien des âmes mais encore à leur faire beaucoup de bien.*

Merci.

FRANCIS JAMMES.

(1) Cette lettre, adressée à François Mauriac pour le remercier de son recueil *les Mains jointes*, est la première en date d'une correspondance qui, sous la signature de Francis Jammes, en comprend environ une centaine.

II

Orthéz, 23 juin 1911.

Mon cher Mauriac,

Votre nouveau livre n'est point sans cette grande mélancolie qui accompagne un tel « Adieu ». C'est le mouchoir agité entre les peupliers et des larmes au coin de la bouche.

Maintenant que récolterez-vous d'une telle moisson chantante? L'ingratitude de beaucoup. Vous allez grandir en souffrant, vous, V. Radot et ce cher Lafon. Construisez avec de la foi votre « cellule intérieure ». Nous autres, les anciens qui avons récolté peu de miel, nous vous suivrons de l'œil, cet œil des vieilles poules qui dépistent les éperviers.

Dites à Lafon, de ma part, de ne pas écouter ces voix qui s'élèvent vers lui pour essayer, par l'éloge, de le décourager dans sa foi. Il n'est grand que par elle et la critique de B... par exemple marque la complète méconnaissance de la croyance.

C'est la foi qui vous amènera des ennemis, mon cher Mauriac; c'est la foi qui les amènera aussi, qui amène les ennemis à Lafon et à V. Radot.

Et il n'est point de gloire sans ennemis. Et votre gloire a commencé vite.

Merci pour ces chants si beaux de grandes vacances torrides mais ombragées.

F. JAMMES.

III

Orthez, 20 juillet 1912.

Mon cher ami,

Que ton article dans l'Amitié de France *m'est doux!* (1) *Si l'on m'interrogeait au sujet de tels témoignages, je ne manquerais pas de répondre : c'est celui de Mauriac par quoi mon cœur est le plus*

(1) « *Les Cahiers de l'Amitié de France* ont publié le chant VI des *Géorgiques chrétiennes*. Pour le remercier de son geste, Mauriac écrivit à Jammes quelques jours avant Noël : « Dieu bénisse cette œuvre assez magnifique « pour ne pas redouter l'obscurité de notre revue. Elle y attirera les bergers « et les rois, comme l'enfant Jésus à la crèche de Bethléem. »

Quand les sept chants paraîtront, en trois plaquettes aux éditions du Mercure de France, Mauriac en fera longuement l'analyse dans le numéro de juillet 1912 des *Cahiers*, concluant ainsi son article : « ...Avec Jammes, « fils baptisé de Virgile, nous portons les doux fruits des bucoliques et des « géorgiques au nouveau-né de la crèche, à cet enfant dont la naissance doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier... »

Dans un des *Cahiers* suivants, F. J. publie une « Instruction religieuse pour les Tout-petits » (de la Messe, de l'Eucharistie et de l'Église), texte rectifié et rédigé par Dom Michel C. : quatre pages dédiées à Francis Lacoste, son filleul. Et dans le numéro de mai 1914 de *l'Amitié de France*, un poème

touché. Tu me comprends comme si nous étions du même âge. Est-ce donc que je suis si jeune ou que de hautes douleurs t'ont mûri? De toi, quand j'étais moins vieux, j'avais cette sorte de fierté espiègle, cette crânerie devant les hommes arrivés qui les déconcertait. Souvent j'étais mis à la retenue. Mais les heures de liberté m'étaient d'autant plus chères et le brumeux Bordeaux que tu évoques dans ces pages tremblait de tous ses mâts, de toutes ses vitres et de toutes ses devantures autour de l'écolier qui s'enfonçait dans le grand marché ou la rue de la Grosse Cloche. Il y avait, à la Saint Front, une foire aux fleurs aux allées Damour : des calcéolaires, des fougères, des mimulus qui nageaient au crépuscule dans l'eau tiède des arrosoirs qui noyait les fourmis. Le préparateur de chimie du Lycée, Délésigné, y fumait un cigare d'une main gantée de noir et je promenais déjà un cœur froissé comme un pétunia. Tout cela, vois-tu, mon ami Mauriac, exige que, puisqu'il réussit, le Cahier de l'Amitié de France *paraisse chaque mois. Tu pourrais demander à Dumesnil de supprimer* l'Amitié *pour ne laisser subsister que les* Cahiers. *Si j'avais été dans quelques jours à Lassagne, nous nous serions entendus, toi et moi, pour ce « postulat »... Je tenais beaucoup à me rencontrer avec vous autres chez Dumesnil (à qui j'ai envie de jouer des tours parce qu'il m'intimide). Mais ma pauvre femme doit faire une saison à Vichy où je l'accompagne. Et si vous aviez pu retarder un peu cette conférence, j'en aurais été fort heureux. Je compte que nous serons de retour à Orthez vers le 5 septembre. Peut-être pourrait-on concilier les choses. Je vais écrire à Critérius...*

Outre que j'admire beaucoup ton roman, et que tu ne le publies pas (1), *il me laisse rêveur. La fin marque chez toi une telle compréhension de vie chrétienne que je te voudrais voir marié assez vite avec une jeune fille du genre de celle que tu dépeins. Celle-là t'aimera profondément et, si tu n'es pas dupe de ce qu'est le mariage tel que beaucoup l'imaginent, tu la choisiras. Dis-toi bien que le véritable amour entre époux c'est celui-là — ou qu'il doit y aboutir. Je sais bien que Napoléon et Guy de Maupassant croient que le seul moyen d'entente est « un échange continuel de sueurs », mais c'est là une*

religieux de quarante strophes : « J'ai lu dans *l'Amitié* de Dumesnil, lui écrit alors F. M., un émouvant poème de vous. En dépit des méchants, vous ne cessez de chanter comme un grand arbre dans le vent de la Pentecôte... »

La sympathie que manifeste Jammes à la revue dirigée par Mauriac devient bientôt si active que celui-ci lui propose aux *Cahiers* une collaboration sous une forme qu'il a toujours souhaitée, mais qu'il ne réalisera qu'à la fin de sa vie : au Divan, d'abord, puis à la *N. R. F.* avec ses Airs du mois. « Pour l'an prochain, vous devriez faire chez nous ce qu'y faisait Gide dans les premières années de la *N. R. F.* ; un journal sans date de vous serait une œuvre charmante ! Une journée de Jammes notée chaque soir ! Cela ferait chaque mois un prodigieux poème à la fois comique et lyrique. Ce ne serait plus « un jour », mais « des jours »... Qu'en pensez-vous? »

(1) *L'Enfant chargé de chaînes* eut quelque difficulté à trouver un éditeur. Après avoir paru en revue dans le *Mercure de France*, (1er juin-15 juillet 1912), il fut successivement refusé par Vallette, directeur du Mercure, puis par Stock, l'éditeur de *l'Adieu à l'adolescence*, et ne sera publié qu'en 1913 chez Grasset.

opinion de commis-voyageurs gambettistes, qu'ils sont d'ailleurs un peu l'un et l'autre...

... Oui, il y a deux chers amis que je voudrais voir mariés, toi et Lafon. Si quelque jour passait par là ta *jeune fille, épouse-la. Je parle de celle de ton roman. Existe-t-elle? Réponds-moi franchement là-dessus. Parce que si Dieu faisait passer sur ma route celle qu'il te destine, je lui donnerais ton adresse.*

Encore une fois, merci pour ton article; il m'a ému plus que je ne saurais ici te le dire.

De cœur,

F. JAMMES.

IV

Orthez, 22 avril 1913.

Mon cher ami,

Jusqu'au sifflet du train j'ai circulé dans le couloir, comme la bulle d'un niveau d'eau, pour t'y découvrir. C'est bien simple, je suis parti à 7 heures et toi à 10 heures. On nomme cela un malentendu.

Tu as tort de n'obéir pas à ce premier mouvement qui t'avait fait retirer de la circulation l'Enfant chargé de chaînes. *Cela t'aurait porté bonheur, n'eût rien enlevé à ton beau talent. Cette publication va te procurer de gros ennuis, empoisonner les premiers temps de ton mariage* (1). *Crois-en le vieux lièvre qui t'affectionne.*

FRANCIS JAMMES.

V

Orthez, 29 mai 1914.

Mon cher ami,

J'allais t'écrire que ce roman te classe parmi les jeunes maîtres de la langue et de la pensée.

Puisque tu veux que je te le dise publiquement, je ne m'attarde point à faire ici de la critique.

(1) François Mauriac a épousé, le 3 juin 1913, à Bordeaux, Mlle Jeanne Lafon, fille d'un trésorier-payeur général de la Gironde, régent de la Banque de France. Jammes devait être son témoin. Retenu au dernier moment par la naissance à Orthez de son quatrième enfant, il n'assistera pas à la cérémonie. Mais il a composé, pour son ami, un épithalame en vers qui sera lu par Robert Vallery-Radot. Ce poème sur Bordeaux, qui a paru en juillet 1913 dans les *Cahiers de l'Amitié de France*, figure aujourd'hui, sous le numéro XVII, parmi les Élégies reprises au quatrième volume des Œuvres de Francis Jammes. *L'Auberge des Douleurs*, nouvelle, *(Feuilles dans le Vent)* et *le*

Demande à Laurec, de ma part, de me réserver dans la Semaine littéraire *l'analyse de* la Robe Prétexte — *et réponds-moi. Je n'écris pas moi-même à Laurec parce que* je n'ai pas le temps. *L'œuvre de prose à laquelle je travaille et que je désire terminer avant l'hiver me prend beaucoup...*

... Je connais cette admirable toile de Lacoste (1), *ces vignes qui grelottent dans une espèce de rosée en toile d'araignée — une odeur de groseille s'en dégage. Ah! quel homme!...*

... Quant à l'appendicite de Mme François Mauriac, elle n'existe pas! Tu dois te demander pourquoi je tranche avec cette facilité une pareille hypothèse : parce que, *comme disent les enfants* (2).

De tout cœur,

FRANCIS JAMMES.

Nous allons nous installer pour la convalescence de notre petite Marie à Mimizan du 15 juin au 15 septembre. Ne vas-tu point de ce côté parfois?

VI

Mimizan, Landes. Chalet Robert,
18 juin 1914.

Mon cher ami,

Je t'écris de ce petit trou, dans une chambre isolée du modeste appartement que nous avons loué pour rétablir la santé de Mimi.

Tu sauras un jour quelle joie grave et soucieuse il y a dans cette monotonie familiale de l'existence d'un homme qui est poète et qui a souffert jusqu'à son mariage ce que souffre un poète. Mais tu ne connaîtras peut-être pas certains soucis d'avenir pour les aimés.

Non, mon ami, Flers ne m'a pas répondu, tandis que Calmette me répondait volontiers par télégramme et faisait fêter au Figaro *chacun de mes livres, depuis longtemps. J'avais écrit à Flers m'autorisant d'un article de lui sur* la Brebis égarée — *et non pas à*

Rossignol, poème, *(Sources et Feux)* sont les deux autres pièces qu'il a dédiées à François Mauriac dans son œuvre. « Voici le troisième et le plus beau des œufs azurés que le Rossignol éternel qui habite en vous dépose dans mon cœur : d'abord cette nouvelle *l'Auberge des Douleurs* — puis l'épithalame pour mon mariage — enfin cette suprême merveille. » (F. M. à F. J., 30 juin 1935).

(1) « J'ai acheté deux tableaux à votre Lacoste, écrit Mauriac à Jammes le 28 mai 1914. L'un d'eux est magnifique et j'ai honte du prix que j'en ai donné... Vignes rougies par l'automne au premier plan — arbres vaporeux dans un ciel de septembre... »

(2) « Vous aviez raison, cher prophète de bonheur, répondra cinq jours plus tard F. Mauriac ; ma femme n'a point l'appendicite — et je ne vous demanderai pas : Pourquoi parce que? — Parce que le bon Dieu nous aime... »

Capus qui, chez Souday, m'avait évoqué un bâton de réglisse content de lui. J'aviserai pourtant après demain ce dernier du silence de son codirecteur. J'ai trop l'habitude de ce monde-là pour ne comprendre pas déjà que les personnes de mon espèce sont exclues du Figaro. *Et si je leur écris de nouveau, c'est à cause de toi. Ne pense point que j'aie une puissance ou plutôt une influence que je n'ai pas. Il n'y a aucun parallèle entre cette sympathie que m'accorde une foule qui lit mes livres, correspond avec moi, et cette presse qui s'obstine à m'abîmer dix ou douze fois par semaine, me déteste, me jalouse. Souvent il me semble qu'après vingt ans de luttes, elle cède; un Calmette m'en donne l'illusion — puis je retombe en face de la réalité : les B..., les C..., les F... sont là comme une digue réparée au moindre craquement. Tu ne sais pas avec quelle réticence un tel me demande ma collaboration, contraint qu'il y est par la question d'argent — car je fais vendre beaucoup. Mais combien ne cèdent même à cet intérêt personnel et matériel qu'en rageant.*

Quant à La Croix! *J'ai lu l'article de* la Semaine littéraire. *Et vraiment, je suis tellement sûr, même si je signale tes défauts d'esprit, d'être repris, morcelé, rogné, atténué, corrigé, qu'à l'âge que j'ai mieux vaut ne pas tenter l'aventure. Peut-on critiquer d'une manière aussi bourrue un jeune homme de ton âge! et ne vaut-il pas mieux lui parler avec douceur et faire ressortir ses hautes qualités pour mieux le reprendre dans ce qu'il a de défectueux.*

Ah! mon pauvre Mauriac! Et qu'en dehors même de ces bourrades de pions sécularisés, on a de haine pour toi. C'est que la franc-maçonnerie te redoute, et le matérialisme et les Actions plus ou moins françaises. Lorsque tu trouveras la pilule un peu dure à avaler, songe à moi. Toi tu seras de l'Académie, quoi qu'ils fassent.

Attendons encore un peu l'occasion de cet article. Elle se présentera — moins facilement pourtant que ne voudrait l'insinuer ton ami Vaudoyer. Je ne compte plus, pour le moment, sur le Figaro *où Calmette était mon vrai protecteur. Ce journal semble devenir par trop gouvernemental.* L'Écho de Paris *éreinte et Claudel et moi. Que faire? J'attends le vent et je ne t'oublie pas, tu le sais.*

FRANCIS JAMMES.

VII

Orthez, 28 mai 1918.

Mon cher Mauriac,

Ne crois pas à mon ingratitude, car l'on pense à ses amis à Orthez tout autant et plus qu'à Paris. Et ce coin de province que ta chère femme et toi entretenez comme un parterre dans la capitale est d'un

charme infini qui me repose lorsque je vous y rejoins (1). *Ne manquez pas l'un et l'autre d'aller faire provision de fleurs à Verdelais — et précisément je me souviens d'y avoir cueilli la vraie pensée sauvage, parfois préférable à l'autre.*

Les petites pages que tu publies aux Jeunes *sont parfaites. Tu feras « quelque chose », m'affirmait Crackanthorpe, quand j'étais tout jeune. La même prédiction, je la formule aujourd'hui pour toi...*

... Avec Lacoste pour illustrateur, je commence un Almanach — il paraîtra aux Annales, *chaque mois, à partir de Juillet* (2).

Ma vie « continue » et, n'étaient la guerre et une certaine fatigue de Ginette qui a commencé son septième, ou sa septième comme on disait au Lycée, je serais tout à fait heureux.

Nous sommes de cœur avec vous.

FRANCIS JAMMES.

VIII

Hasparren, 4 juin 1923.

Mauriac, Toi seul a su me parler comme je veux, de telle sorte que mon cœur est ému jusqu'aux larmes. Parmi tant et tant d'articles, le tien est comme une fleur parmi les ronces (3).

Et s'ils étaient assez grands, je donnerais à mes enfants cette fleur, au lendemain de la Fête-Dieu, pour qu'ils la mettent dans la chambre d'honneur et la tiennent fraîche toute leur vie. Ainsi comprendraient-ils la noblesse de ton amitié.

Je t'embrasse et nous sommes tous avec vous tous.

FRANCIS JAMMES.

Je t'écrirai pour le Fleuve de feu, *mais non pas à la légère. C'est un livre qui me divise.*

(1) Jammes a eu plusieurs fois, pendant la guerre, l'occasion de rencontrer Mauriac à Paris, soit qu'il y vienne donner une conférence, soit que quelque démarche académique l'y retienne. « Je pense à cette bouffée de lilas qui va entrer avec vous au palais Mazarin... » lui écrit F. M. en apprenant que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* publiera ses sonnets à la Vierge : « Puisque Doumic vous porte lui-même la clef de la vieille forteresse, il n'y a qu'à laisser souffler le vent... »

(2) Du 21 juillet 1918 au 22 juin 1919, la revue des Annales va publier, encadré (sauf en décembre) de dessins de Charles Lacoste, un *Almanach poétique*, qui deviendra *l'Almanach du poète Rustique*.

(3) F. M. a consacré, dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er juin 1923, une étude de deux pages au *Premier Livre des Quatrains* de F. J. Il y montre à quelle transparence atteint ce pur lyrisme et conclut : « Jammes nous avertit que quatre vers peuvent contenir le drame et la méditation de toute une vie et il nous tend, sans espoir, ces campanules presque invisibles à force de lumière. Même si nous demeurons quelque temps encore aveugles, nous devons croire sur parole celui qui, m'écrivait un jour Marcel Proust, « a le sens le plus profond de la poésie à notre époque ».

IX

Hasparren, 9 octobre 1923.

Mon cher ami,

Je me demande dans quel étrange état d'esprit tu es enfoncé pour ajouter la moindre foi aux racontars d'individus que toi-même qualifies de chacals. Je sais que tu vas encore sourire de ceci : mais je déplore profondément que tu vives si volontiers avec des êtres qui me traitent comme ils font. Si ce sont des juifs auxquels tu as fait allusion — et ils fourmillent autour de toi — qui ont forcé ma porte, sache que je n'ai prié devant eux ni en public ni en secret. La vérité c'est qu'il n'y a plus de respect ni pour l'âge, ni pour la dignité de vie, ni pour le génie. Tu deviendras comme tant d'autres. Je t'ai pourtant donné bien des preuves de mon affection. Et il faut qu'elle soit grande pour que je te réponde au sujet d'individus qui n'appellent qu'un silence qu'ils voudraient à tout prix me voir rompre. Non.

Apprends, toi et pas eux, car ils portent le néant et ne sauraient comprendre (ils ne savent que mépriser et flatter), que s'il ne s'agissait pas du pain *de mes enfants,* je continuerais d'écrire, *mais je ne publierais plus rien de mon vivant. Tous ces potins, ces engouements passagers pour des crétins ou des invertis n'ont rien à voir avec mon art. J'aurai beaucoup d'amis fidèles quelques années après ma mort. Mais on peut maintenant me laisser seul.*

Je communique ta lettre au Dr Sabatier. Mais je doute, hélas! parce que je connais les procédés que les revues emploient, que l'on publie ce livre chez Le Grix. Bordeu et ses enfants ne mangent peut-être pas toujours à leur faim, ni sa femme. C'est pourquoi nous aurions voulu agir vite *auprès de Bédier.*

Je t'embrasse et vous demeure fidèle,

FRANCIS JAMMES.

X

Hasparren, 25 mars 1924.

Mon cher ami,

C'est le plus grand honneur que j'ai reçu en trente ans, la dédicace de ce livre — non seulement parce qu'il contient des pages d'une géniale psychologie que l'Examen de Conscience *couronne, mais des pages dont l'ensemble se traduit de moi à toi, par le sentiment le plus profond d'estime. Peut-être es-tu bien jeune encore pour savoir ce que* vaut *ce mot dans la bouche d'un poète dont, mieux que personne, tu as soupçonné les longs combats, et cette paix qui ne s'ob-*

tient que par l'acceptation, à l'avance, de l'injustice, de la jalousie et de l'ingratitude... Que tu as exprimé cela magnifiquement, et avec quelles vues profondes aux pages 161 et 162! Quelle « leçon » donne ce bréviaire par son implacable franchise aux « jeunes » avec qui tu ne saurais être, mais à qui bientôt tu te seras imposé!

J'admire avec quelle délicatesse de cœur tu as glissé sur les fiançailles avec J. B... Il fallait plus que du silence *pour ne pas la blesser. Et puis... comme tu t'es effacé.*

Laisse-moi t'embrasser de tout mon cœur. Je suis si fier de toi, mon petit! Là je juge ta vie intérieure : dans cet acte de charité spirituelle où, dans l'ombre, tu reprends pour les chanter les plus doux poèmes de ce rossignol au regard d'aigle.

Nous sommes très tendrement avec vous.

FRANCIS JAMMES.

XI

Hasparren, 9 février 1926.

Mon cher ami,

L'enthousiasme qui accueille Ma France poétique *me semble, en effet, donner raison non seulement à ta réconfortante lettre d'aujourd'hui, mais à tes prévisions d'il y a un an. Peut-être, encore que je sois résigné à souffrir toute injustice, va-t-on enfin me reconnaître. Les Maurras, les Lasserre, les Doumic, les Gide, et j'en passe, se sont ligués contre moi durant des années, ont tout mis en exploitation contre mon œuvre, eux-mêmes et leur valetaille. La dureté, la pionnerie, l'incompréhension, la mauvaise foi, la jalousie, le snobisme se sont donné la main. Il est possible que j'entre aujourd'hui dans une de ces phases de justice qui parfois favorisent, après le déchaînement des éléments adverses, les vieux poètes jusqu'à leur mort. Qui vivra verra; peut-être auras-tu été bon prophète : en tout cas, l'un de ces fidèles dont le dévouement envers moi ne s'est jamais démenti. Reçois ici ma reconnaissance. Aucun n'est plus avant que toi dans mon affection et dans mon esprit, quant à la gloire que je te souhaite et à l'admiration que je te porte. Sache qu'un reproche, même lorsque je te l'adresse, est encore un éloge : ce désir presque paternel de te voir triompher comme je n'ai pas fait et comme je voudrais que tu fisses.*

De ta Légion d'honneur, mon petit, je te félicite et je l'eusse acceptée à ton âge. Mais il n'était plus temps de me l'offrir il y a trois ans, pas plus qu'il ne serait digne aujourd'hui que j'allasse me soumettre à de nouvelles juridictions de l'Académie, malgré les désirs de tels et tels. Car, en dépit de tout ce que je viens de te dire d'une longue injustice, je sais quelle place est la mienne en France et à l'étranger (de poète, j'entends) : la première. Et lors même que je serais ravalé au dernier rang, je ne douterais jamais de cela.

Ma force contre l'amertume et le découragement, c'est en moi un

implacable dédain de la mode et du snobisme et l'amour de mon art en dehors de toute considération glorieuse. Ainsi, ce que je pensais de Valéry il y a trente ans, je le pense encore, ni plus ni moins : une pensée très fragile dont la forme répond à l'illusion et dont il s'éblouit. Mais, s'il retourne à l'ombre, je le verrai toujours, malgré ceux qui l'auront lâché, briller comme un rameau plein de givre dans le laurier de Mallarmé.

Pas davantage mon amitié pour Claudel ne m'a empêché de déplorer l'influence qu'eurent sur son génie les clowns américains de la N. R. F., Dada et M... Et j'ai souvent regretté la Connaissance de l'Est. *Il ne faut point regarder d'où le vent souffle. Il pouvait continuer d'accueillir Shakespeare et Pascal. Il n'avait pas le droit de se laisser impressionner par le cubisme.*

Tu es l'un des seuls à garder, comme moi, une indéracinable tradition française. Et je t'en affectionne d'autant. Tu as donné tout récemment une preuve de courage qui a été au plus profond de mon cœur : c'est, quand à la veille de ta promotion, tu as proclamé d'un grand cri ta foi catholique au Figaro. *Je connais, hélas! tel dignitaire d'Église qui se fût peut-être récusé en un pareil moment.*

Tout est bien ici, sauf la vie chère et tous, ma mère aussi, vous embrassons de tout notre cœur.

Francis Jammes.

Je n'ai pas reçu ton dernier livre.

XII

Hasparren, 13 juillet 1929.

Mon cher ami,

C'est par ma belle-sœur que j'ai appris tardivement que ta mère est morte. Je n'avais su découvrir cette pénible nouvelle dans les journaux que je lis fort mal.

Je ne crois pas me tromper en pensant que tu as dû être le plus tendre et le plus aimé des fils. Ton talent même est fait de plus de racine que de feuilles et de fleurs, et la racine c'est la mère. Que je regrette aujourd'hui de n'avoir jamais approché cette chrétienne dont Claudel me fit tant l'éloge. Il suffisait d'ailleurs de te connaître pour l'aimer.

Nous tous avec vous,

Francis Jammes.

XIII

Dimanche du Sacré-Cœur, 1931.

Mon cher Mauriac,

Tu as enfin ton livre de génie, ce Pascal (1). *La Postérité le retiendra. Nul Greco n'est monté plus haut dans le portrait d'un mystique. L'Amour que tu déploies dans ces pages me montre le fond de ton cœur. Je le crois intact. Jésus-Christ t'a fait cette grâce d'ôter cette peau gâtée qui recouvrait la chair de plusieurs de tes derniers livres et c'est avec sa propre peau qu'il a relié ton sublime ouvrage.*

Te voilà donc arrivé non seulement à la gloire des hommes mais à celle de Dieu. Moi qui n'aurai pas connu la première, abandonné, incompris, escamoté, j'espère posséder l'autre à l'heure de ma mort : le salut.

Je te renouvelle ici d'une façon formelle, car tu fus parfois pour moi un fils spirituel par l'affection et la justice, que je m'oppose absolument à aucun hommage posthume sur ma tombe.

C'est avec une joie profonde que je vous embrasse, toi, ta femme et tes enfants.

FRANCIS JAMMES.

XIV

Hasparren, 17 août 1932.

Mon cher ami,

En lisant dans l'Écho (2) *tes deux pages si belles, si dignes dans l'épreuve, je me sentais fier d'être ton vieil ami. Je compte sur la Providence, que tu sers parfois si bien, pour te remettre tout à fait d'aplomb, te secourir dans des traverses que nous connaissons tous, moi le premier.*

« Ce qu'un autre ne put obtenir, je le puis » est un grand vers de Claudel.

Les jours prochains me seront un sujet de joie et d'amertume, car je me rends à Saint-Wandrille pour y laisser mon beau Michel qui a la vocation bénédictine. Là nous prierons pour toi et les tiens entre le 27 et le 31.

J'ai reçu parfois la visite de l'abbé Mugnier et de l'excellente

(1) Mauriac, qui a déjà fait paraître en 1926, aux Cahiers libres, *la Rencontre avec Pascal*, vient de publier, chez Hachette, *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline.*

(2) François Mauriac, qui doit subir une grave opération à la gorge, vient de faire paraître, dans l'*Écho de Paris* des 30 juillet et 13 août 1932, deux articles respectivement intitulés : « Le Bonheur et le Plaisir » et « La Terre ingrate ».

Mme de Castries, tout heureuse de tenir de toi un volume de souvenirs que l'on dit admirable. J'aurais voulu en juger par moi-même, comme des deux livres que tu m'avais annoncés, mais qui ne me sont jamais parvenus, Jeudi Saint *et* Souffrances du Chrétien... *Il me semble que l'abandon est maintenant mon lot, que la postérité seule me sourira peut-être.*

De ton côté priez pour moi, pour Michel et toute cette nichée sur qui j'étends ma vieille aile qui a beaucoup volé.

Je vous embrasse.

FRANCIS JAMMES.

XV

Hasparren, 22 août 1932.

Mon cher ami,

Je donne ta lettre à lire à Michel, car nul mieux que toi ne sait parler de paix bénédictine.

Mon âme inquiète n'est-elle l'abeille trop altérée de miel pour s'être fixée à la cellule que cependant elle convoitait? Mais tu nous offres des rayons du seul nectar que j'aime, roux comme la Lande en automne, avec des grumeaux extraits par le feu qui fume.

On ne peut plus gentiment qu'à la fin de ta lettre me dire que je suis un bâton m... Accorde-moi plutôt la glu dont Ronsard enduisait ses pipeaux pour les merles.

Je vous embrasse de tout cœur, plein de confiance en ton destin à l'heure où le mien s'embrouillarde. Crois bien qu'à Saint-Wandrille tu seras inscrit dans le cœur de Michel comme tu l'es dans le mien.

FRANCIS JAMMES.

XVI

Hasparren, 19 novembre 1933.

Ah! mon cher ami, quelle souffrance tu as épousée à ton berceau et que tu nous la fais ressentir! (1)

(1) Mauriac a été reçu à l'Académie française par André Chaumeix, le 16 novembre 1933, au fauteuil d'E. Brieux. La lettre ci-dessus que lui adresse alors F. J. donne lieu à un malentendu, puisque F. M. lui répond le 29 novembre : «...Ma femme et moi nous sommes creusé la tête pour trouver la raison de cette extraordinaire lettre que vous m'avez adressée à l'occasion de la cérémonie du 16 novembre... Moi, me raidir contre le pécheur? Je ne crois pas que cela soit dans mon caractère... Et mon discours, justement, montre la prééminence de la charité sur tout le reste... Peut-être faut-il penser que la forte éloquence de Chaumeix et son irrésis-

De certains l'on dit qu'ils ne sont si indulgents pour les autres que parce qu'ils sont pour eux-mêmes d'autant plus sévères. Certes je sais que tu portes un cilice spirituel — et que tu ne manques pas du désir d'embrasser les pécheurs. Mais tu te roidis, de crainte de te laisser aller à la même indulgence vis-à-vis de toi-même.

Tel est ton point faible. Ah! redis souvent, et trouves-y la paix que j'y trouve, le verset du Te Deum :

Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in Te.

Je vous embrasse, toi et les tiens — et ta mère morte.

FRANCIS JAMMES.

XVII

Hasparren, 10 novembre 1934.

Mon cher ami,

J'ai placé hier, presque instinctivement, ta chère lettre sur la modeste commode de la chambre qu'occupait ma mère et où elle est morte. Ma mère! Je vais prier là dans une grande solitude devant sa Vierge, son Sacré-Cœur, quelques fleurs que j'entretiens : l'ensemble est de l'un de ces mois de Marie de notre enfance.

Oui, merci encore pour ce que tu me dis de Paul. Puisse-t-il bien passer son oral de droit à Toulouse où il sera lundi prochain. Tu peux lui faire beaucoup de bien. Quand je le reverrai — je ne sais trop à quelle date — il me donnera avec force détails intéressants ses impressions de néophyte reçu par un jeune maître qu'il admire de tout son cœur. Une de nos amies que je vois parfois ici me dit que déjà l'un de tes fils s'annonce avec des dons extraordinaires. Que lui souhaiter? Dieu.

S'il confesse tes idées chrétiennes — ce qui n'est pas nécessairement héréditaire hélas! — lui aussi, en se montrant amical avec Paul, pourra l'influencer. Quand je songe qu'une mondaine me faisait interroger au sujet de ta foi! A l'instar de Huysmans, ces questions me font bouillir. J'ai répondu que tu es l'un des très rares dont je ne sache pas que la foi ait vacillé une seconde au milieu des mille tornades spirituelles que tu as pu essuyer et que jamais Jésus Crucifié que tu portes gravé au feu profondément dans ton cœur n'a cessé d'être ta raison profonde et amère de vivre...

... Nous vous embrassons de tout cœur.

FRANCIS JAMMES.

tible accent chrétien vous ont convaincu... mais si je suis un pauvre homme, entre tous les pauvres hommes, je ne retrouve pas au fond de moi ce sombre personnage suant sous le cilice que l'on a proposé, tous ces temps-ci, à l'admiration et à l'horreur des foules. C'est beaucoup plus simple, beaucoup plus ordinaire... je suis ce que vous êtes, mon cher Jammes, voilà ce dont personne ne se doute et il ne faut pas le répéter. Mais vous et moi, en dépit de tout, (et il n'y a que Dieu qui le sait) nous sommes deux enfants... »

XVIII

Hasparren, 6 octobre 1937.

Si tu savais combien ta réponse me touche — aux larmes! Ton vieil ami a tant souffert (1). *Le souci constant de chacun des siens avec toutes les misères que cela comporte. La gêne! quel mot!*

Et l'acceptation de donner cette conférence — pressé par les miens eux-mêmes... Et alors, ici?

Ton, votre qui vous embrasse avec joie

FRANCIS JAMMES.

(1) Quatre ans avant qu'il l'eût décidé à se rendre pour une dernière conférence à Paris, F. M. écrit de Malagar, à F. J. : « Je suis désolé de ce que je sens de tristesse dans votre lettre. Comment pouvez-vous parler de « réussite » en ce qui me concerne? Si vous souleviez la pierre de ma vie vous verriez grouiller bien des misères... Et sans doute, romancier, je puis faire plus aisément de « l'argent » qu'un poète... mais si je disparaissais (et combien je suis maintenant fragile !) que resterait-il? Malagar est un *gouffre*. Les landes ne valent plus rien. Ah ! vous vous rappelez ce vers « ...du temps « que les propriétés rapportaient... » — Cher grand Jammes, si vous voyiez, dans notre Bordeaux, les meilleures familles réduites à la faim — (et tout près de moi)... La bourgeoisie est finie, voilà le vrai — et Dieu nous imposera à tous cette Pauvreté que nous avons méconnue, méprisée, haïe — pas vous, bien sûr — mais vous payez pour les autres. »

Le ciel du faubourg (II) (1)

Lorsque Dassigne tomba du haut de la terrasse dans cette ruelle pas encore modernisée et se tua net, il n'y eut aucune affaire. On savait que Fortan se trouvait avec lui sur la terrasse et qu'il avait prononcé des paroles assez vives. Mais Fortan se tenait à distance. Madame Dassigne assistait à la scène derrière une fenêtre du premier étage. Ce pavillon blanc qu'occupaient les Dassigne sur une butte du faubourg et où Dassigne avait son bureau, dominait une terrasse cimentée d'où jaillissaient des massifs de fleurs. Sur un côté de la terrasse il n'y avait qu'une mince barre d'acier chromé à hauteur des genoux, de telle façon que les hôtes gardent absolument pure la vue du panorama, qui par delà les banlieues révélait quelques champs et des bois vers l'horizon. M. Dassigne, basculant par dessus la barre d'acier, était tombé en arrière comme si un coup invisible l'avait frappé. Le médecin, appelé en hâte, avait pu attribuer cette chute à une crise cardiaque. Dassigne travaillait sans répit malgré une maladie de cœur assez grave, et un hasard pouvait tout d'un coup le mettre à mal.

Il ne devait jamais être question d'élever le moindre soupçon à propos d'un événement qui était survenu au grand jour par une après-midi brûlante de l'été. Les raisons véritables de l'événement, aucune enquête n'aurait pu les établir.

La bande à Angèle avait aussi assisté au drame. Pour une fois qu'ils ne cherchaient rien, la fatalité leur en envoya beaucoup plus qu'ils n'auraient jamais voulu.

Angèle, Barosse et Turluquet s'étaient avisés de cueillir un zinnia de la terrasse. Des zinnias étaient plantés le long d'une sorte de rainure emplie de terre et creusée dans le ciment. Ils formaient une bordure sous la barre d'acier chromé. L'une des fleurs pendait en dehors. Turluquet avait déclaré qu'il fallait se débrouiller pour l'accrocher.

Il y avait encore un monceau de gravats au fond de la ruelle. On venait d'achever certains travaux d'embellissement dans la maison de Dassigne, et on n'avait pas pris le temps de purger cette ruelle qui devait d'ailleurs être bientôt cimentée, de façon qu'il n'y eût pas la moindre souillure dans le quartier. « En montant sur un seau », avait dit Turluquet. On trouva le seau. Turluquet s'y jucha, tenant Barosse sur ses épaules, et la fille grimpa à son

(1) Cf. *Table Ronde* nº 97 Janvier 1956.

tour au sommet de la pyramide. Angèle palpait les saillies minimes du mur de pierre meulière où elle agrippait ses doigts fins. Barosse louchait pour regarder ces doigts qui détenaient le secret de tout l'équilibre. Lorsqu'Angèle se fut accoudée sur le bord de la terrasse, elle ne songea pas à cueillir le zinnia.

« Qu'est-ce que tu fous? » Barosse et Turluquet supposaient qu'Angèle faisait une sorte de prière. Chaque fois qu'on montait une petite affaire comme celle du zinnia, Angèle cherchait à mettre de son côté les influences célestes. Barosse et Turluquet l'approuvaient, mais cette fois ils ne tenaient pas à lanterner à cause de l'équilibre. « Démerde, ou on te balance », redit Barosse. « J'peux pas », souffla Angèle : ils sont là. — « Qui ça? »

Angèle avait vu Dassigne s'avancer vers l'extrémité de la terrasse et faire face à Fortan qui parlait d'une voix étouffée. Que disait Fortan? Ni la fille ni les garçons ne parvinrent à bien comprendre. Il s'agissait de Victorine Fortan : « A peu près ruinée, ma belle-sœur... Trop dur M. Dassigne... » Dassigne ripostait en parlant de piraterie. C'était absolument embrouillé. Les deux hommes semblaient en proie à la colère, surtout Fortan. Angèle vit bientôt Fortan s'avancer vers Dassigne. Fortan n'avait pas un air de menace. Presque aussitôt Dassigne tomba en arrière, par dessus la barre d'acier.

Les gosses dégringolèrent au même instant. Ils ne surent jamais de quelle façon. Angèle avait dû, dans son effroi, prendre une pose dramatique, et la pyramide avait flanché. Le seau roula avec un bruit formidable jusqu'au bas de la ruelle, tandis que les gosses en se relevant gardaient les yeux fixés sur le corps de Dassigne, tout à fait immobilisé dans la poussière quinze mètres plus haut. Le seau n'avait pas fini de rouler qu'ils détalaient. « J'ai quand même la fleur », dit Angèle en courant. Ils prirent à droite dans une voie resserrée.

Ce coin de banlieue était plus distingué que les parages de la rue des Freux. Tout change d'année en année. Dassigne, avec l'aide du conseil municipal, nivelait et polissait le quartier. Des murs blancs, des immeubles comme des précipices, les ruelles transformées en couloirs aussi nets que ceux du métro. Angèle et ses copains longèrent les murs blancs. Trois mois plus tôt on trouvait encore un hangar immense de ce côté, avec des greniers à planches d'où l'on pouvait défier une armée de parents. A la place du hangar, dix garages particuliers étaient alignés. L'un d'eux avait son rideau levé. Dedans une voiture à bras avec une échelle et des pots de peinture. Les gosses s'engouffrèrent dans le petit garage.

Ils n'espéraient pas s'y cacher, mais il fallait laisser passer une sorte de vent de mort qui cavalcadait derrière eux dans l'éclatante après-midi de juillet. Ils se blottirent derrière la charrette qu'on avait mise à cul. Angèle marmonna ses prières. Quand ils songèrent à lever les yeux pour regarder dans le haut de la porte si le ciel bleu était toujours à la même place, ils aperçurent un homme debout de l'autre côté de la charrette.

L'homme portait un grand chapeau gondolé qui assombrissait

ses regards. Une petite moustache soulignait des lèvres horriblement longues. Sur ses épaules une veste imperméable avec un rabat flottant et qui lui donnait l'air d'être sorti d'une image représentant quelque pirate.

Mais l'homme était bien réel et bien vivant. Il regardait les gosses. Toutefois il ne jugea pas utile de leur parler. Sans doute il était entré dans le garage derrière eux, et il les avait suivis tout à l'heure tandis qu'ils couraient. Maintenant il s'occupait à fixer sur ses poignets des gants verts à crispins. Par cette chaleur cela semblait une occupation insensée. Il ajustait soigneusement ses gants sans cesser d'examiner les gosses dont les visages étaient blancs comme les murs. Cela dura un temps immense. Enfin il saisit le guidon d'un vieux vélomoteur que les enfants n'avaient pas remarqué en entrant et qui était contre une roue de la charrette. Ils virent l'homme sortir tranquillement, monter sur sa machine et filer le long de la rue dans le plus grand silence. Il n'avait pas mis le moteur en marche.

Barosse s'élança le premier et sur la porte il se mit à crier : « A l'assassin ! » Les autres le suivirent et répétèrent : « A l'assassin ! » Il n'y avait aucune raison de crier cela. L'homme ne pouvait avoir tué Dassigne, personne ne pouvait l'avoir tué, ils en étaient sûrs et pourtant il leur fallait crier cela. Aussitôt Angèle affirma qu'on devait rattraper ce personnage, et ils coururent avec la plus grande conviction derrière leur assassin imaginaire.

En vérité les démarches de l'homme se révélèrent assez bizarres. Ils réussirent à le voir qui traversait l'avenue. Au lieu de s'éloigner le long de l'avenue sur son vélomoteur, l'homme avait mis pied à terre et conduisant sa machine à la main, il parvint au trottoir opposé juste devant l'arrêt de l'autobus 207 bis. « Ça tu pourras le jurer ! » dit Barosse à Turluquet. « C'est précis comme indication ». — « Voilà qu'il va entrer dans l'usine », dit Angèle. C'était une petite fabrique d'ampoules à pharmacie. — « Non il est pas dans l'usine » souffla Barosse.

L'homme avait obliqué le long du grillage et rejoint un espace exigu ménagé entre le grillage et un immeuble. Ce fut là qu'il mit son moteur en marche et qu'il démarra dans l'étranglement. « Mais où donc il va? » gémissait Angèle.

Ils ne voulaient abandonner leur poursuite à aucun prix. A l'extrémité du petit sentier à peu près inutilisé par les habitants qui avaient d'autres voies plus commodes, les gosses débouchèrent sur une rue très resserrée entre une longue bande de haricots protégés par une palissade et un cimetière d'autos et de machines parmi lesquelles il y avait même une petite locomotive. On se souviendrait de cette locomotive. Mais personne dans la rue. Le bruit du vélomoteur semblait s'éloigner vers la droite à travers des pruniers nains qui encadraient une terre vague où s'empilaient des poutres de fer. Ils se précipitèrent dans cette direction, parvinrent à une autre rue bordée de villas semblables avec leurs imbrications d'émail bleu au-dessus des portes.

— On n'entend plus rien, dit Barosse. Pourtant il a forcément passé par ici.

— On le verrait d'un côté ou de l'autre de la rue.

C'était une très longue rue rectiligne, et pas même un chat n'aurait pu s'y dissimuler.

— J'ai trouvé, dit Turluquet.

Entre deux villas, un nouveau sentier. Sur deux mètres il montait presque à pic par-dessus un ancien mur couvert de terre et il redescendait. Il y avait des marguerites sur les bords du sentier, malgré la sécheresse de la saison. Ils coururent dans le sentier.

— Ça nous ramène vers l'Avenue, criait Angèle tout essoufflée.

Le sentier obliquait à angle droit au milieu d'un ensemble d'immeubles récents, de baraques en sapin, et d'anciennes tonnelles occupées par des caisses et des boîtes de conserves. Il aboutissait à une sorte de piste surélevée qui semblait avoir été jadis un ballast de chemin de fer départemental. Cette piste était coupée dans les deux sens par des murs qui abritaient on ne sait quoi.

Ils traversèrent la piste. Il y avait une ruelle qui montait à pic vers la côte de la Pie. Ils redescendirent du côté du chemin de fer, et complètement désorientés ils revinrent vers l'avenue, prirent le pont qui franchissait la voie ferrée et se retrouvèrent, bâillant comme des imbéciles, devant une épicerie.

— Dans la vitrine, dit Angèle.

Dans le vitrine on voyait le reflet d'une rue oblique prenant sur l'avenue et qui semblait pimpante avec ses lilas vieillots. Ils crurent apercevoir un vélomoteur qui s'y engageait.

— Allons nous promener par là, dit Barosse.

Ils filèrent sous les lilas. Ils parvinrent à des jardins potagers, traversèrent des carrés de légumes et tombèrent sur une sorte de fossé peu profond, au bord duquel il y avait un brin d'osier tous les dix mètres.

— On dirait un ancien ruisseau, dit Turluquet. C'est bon de retrouver la campagne.

Une longue fumée d'usine se rabattait sur les rayons de pommes de terre. Des murs avec des affiches géantes grimpaient au-delà des pommes de terre.

— On a changé de commune, disait Angèle.

Ils retrouvèrent une allée surélevée semblable à un ballast. Sur un côté de ce ballast il y avait deux rangées de tomates.

— J'ai soif, dit Angèle en cueillant une tomate.

Pas plus tôt elle avait dit cela, qu'on entendait une pétarade de vélomoteur tout à fait saisissante dans ce désert. Les trois gosses dégringolèrent le talus et roulèrent au milieu des tomates où ils s'aplatirent, tandis que l'homme passait à toute vitesse sur sa machine. Ils ne le reconnurent pas nettement, mais ils aperçurent tous les trois ses gants verts à crispins.

Ah ! mes amis ! Ils entendirent longtemps le bruit du vélomoteur et bien plus longtemps qu'il n'était possible. Il leur semblait que la machine leur avait passé sur le corps. Un nuage de poussière flottait encore vaguement sur les tomates quand ils se relevèrent. Rien à l'horizon. A cinquante pas de là une affiche verte. L'avenue de l'autre côté. L'homme venait de filer vers l'avenue. Pourquoi avait-il fait tant de détours? Les gosses re-

gagnèrent l'avenue à pas lents. Ils furent satisfaits de se retrouver dans la circulation, mais ils n'arrivaient pas à sortir une parole. Leurs voix tremblottaient. Barosse avoua qu'il avait pissé dans sa culotte.

Ils ramassèrent des mégots et fumèrent un peu pour se remettre, puis ils prirent une rue qui menait à la passerelle du chemin de fer. Quand ils l'eurent traversée, un train passa soudain comme un éclair dans leur dos. Ils en sautèrent en l'air puis ils s'accroupirent.

— C'est idiot, dit Turluquet.

— On devient nerveux, dit Barosse.

— C'est pas normal, dit Angèle.

Ils savaient parfaitement qu'ils s'étaient monté la tête, mais ils devaient bien constater que malgré tous les raisonnements qu'ils faisaient à ce sujet, la peur les attendait désormais à chaque pas et à chaque tournant dans cette fichue banlieue. Un peu plus loin un homme auquel ils se heurtèrent à l'angle d'une ruelle les jeta dans les transes. Quand ils arrivèrent à la fondrière, Barosse buta sur une casserole. Angèle poussa un cri et se mit à chialer :

— Ta gueule, dit Turluquet.

— Mais pourquoi qu'il avait des gants par cette chaleur? gémissait Angèle. Pourquoi qu'il avait des gants verts?

— On va dans les saules, proposa Barosse.

C'était toujours leur suprême refuge. A l'angle de l'ancien dépôt d'ordures recouvert de gazon et de plantes inattendues s'élevait une sorte de taillis constitué par des bouquets de petits saules, auxquels s'étaient mêlés quelques épines et des rejets de troënes. Ici les enfants se donnaient l'illusion d'une forêt. En tout cas c'était une forêt à eux. An centre du bosquet, en s'accroupissant, ils parvenaient à ne plus voir aucune maison, ni même l'usine à gaz. S'ils s'avançaient sur la lisière du sud, c'était un petit précipice de terre immonde au-delà duquel on apercevait le talus de la voie ferrée en enfilade, pareil à une steppe. Ce jour-là ils vinrent s'accroupir au centre du bosquet.

— On dira rien, proposa tout de suite Angèle à mi-voix.

— Ça, je le jure, dit Barosse.

Turluquet assura que toute cette affaire n'avait aucune signification, et qu'il était indigne d'avoir marché dans une histoire d'assassin, puisqu'on était sûr que l'homme n'avait seulement même pas vu Dassigne. On ne dirait rien parce qu'il n'y avait rien à dire, et voilà tout.

— Pourquoi, murmurait Angèle, on a senti quelque chose?

— Le type il n'était pas comme tout le monde, reprit Barosse.

— Je suis sûr que c'est quand même un..., dit Turluquet.

— Parle pas si haut, supplia Angèle. Alors tu crois quand même que c'est un...

— Que c'est quoi?

On ne pouvait plus prononcer le mot assassin.

— Ces choses là, reprit Turluquet.

— Alors? demanda Barosse.

— Ces choses là faut jamais les dire, acheva l'autre.
— Mais ça existe, assurait Angèle.
— En tout cas on a juré, redit Barosse.

A ce moment ils entendirent des pas en contrebas du talus et ils fichèrent le camp sans même avoir pris la peine de regarder et sans se tourner une seule fois jusqu'à ce qu'ils fussent devant l'école primaire partagée en deux frontons. Ils s'engouffrèrent dans leurs salles d'études respectives, enchantés de se faire enguirlander pour arriver à l'étude avec vingt minutes de retard. Angèle était entrée chez les filles, Barosse et Turluquet dans la section des garçons. Barosse et Turluquet se mirent à piocher des leçons avec une ardeur inaccoutumée. Leurs voisins leur lancèrent des quolibets d'une voix sourde. Certainement les deux tordus voulaient gagner le ciel. Personne ne sut jamais à quel point c'était vrai pour eux ce soir-là. Angèle, à l'étude des filles, fit la langoureuse. Elle se sentit comme damnée, jusqu'à ce qu'une voisine lui enfonçât une règle dans les fesses, ce qui la fit revenir à une magnifique insouciance.

Pendant ce temps, Fortan s'empêtrait dans les cirsonstances difficiles de cette après-midi. Son premier mouvement, lorsque Dassigne était tombé, fut de sauter au bas du mur afin de le secourir. Il ne put rien que constater l'immobilité absolue de Dassigne. Il fit le tour de la terrasse pour remonter l'escalier de la maison, et il rencontra Mme Dassigne dans l'entrée. Elle venait de descendre du premier d'où elle avait vu toute la scène. Elle s'était déjà occupé de téléphoner au médecin, persuadée que son mari courait un grand danger, si même il y avait quelque espoir de la sauver.

Fortan s'employa, pendant les heures qui suivirent, à faciliter toutes les démarches et il fut si occupé qu'il n'eut pas le temps de réfléchir. Il écouta à peine les observations du médecin. Ce fut machinalement qu'il lui déclara avoir eu une vive discussion avec M. Dassigne. Le médecin haussa les épaules et Mme Dassigne avoua elle-même que Marc Fortan ne devait se considérer en aucune manière comme responsable. Ces paroles furent échangées très rapidement. Marc Fortan alla chercher Paul Dassigne au Lycée et s'acquitta, comme il. le put, de lui apprendre que son père avait eu un accident. Il ajouta qu'en toutes circonstances il restait prêt à aider Paul, et que celui-ci pourrait lui demander ce qu'il voulait.

Les jours suivants Mme Dassigne pria Fortan d'expédier les affaires qui ne pouvaient souffrir de retard et il fut occupé du matin au soir. Quand il était revenu le premier soir à la maison, à une heure assez tardive, Mme Fortan se trouvait déjà informée, et il n'eut pas grand chose à lui apprendre. La rigueur des événements paraît supprimer toute histoire. Marc déclara sans embarras qu'il voulait justement parler à M. Dassigne du frère de Mme Fortan, mais qu'il n'avait exposé que des considérations générales sur le sort de sa belle-sœur, lorsque l'accident s'était produit. Victorine fit quelques réflexions inutiles. Solange garda le silence. Il est admirable que les enfants et les jeunes gens sachent

garder une réserve qu'on croit égoïste et qui est simplement le signe de leur alliance avec une beauté étrangère à nos événements tragiques ou mesquins. Après le tohu-bohu qu'il venait de traverser, Fortan éprouva un grand réconfort à retrouver la compagnie indifférente de Solange. Il n'eut le temps de voir Timard que le lendemain. Timard répéta avec lui que Dassigne était gravement malade depuis longtemps, puis ils parlèrent de la maison que l'on pourrait bâtir sur ce terrain de la mère Timard. Ce fut trois jours après que Fortan eut une entrevue avec Mme Dassigne.

Elle l'avait devancé dans le grand bureau, Elle lui dit qu'elle n'abandonnerait pas ce que son mari avait entrepris. Elle l'avait souvent secondé. Elle ne demandait qu'à être mise au courant des récentes affaires. Elle voulait que personne dans la maison ni au dehors ne s'aperçût d'un changement.

Marc Fortan lui fit part de tout ce qu'il connaissait. Il lui restait encore un certain nombre de dossiers à étudier, mais cela pourrait se faire assez vite. Mme Dassigne, vers le milieu de la matinée, interrompit le travail, pour interroger Fortan sur ce qu'il avait dit à Dassigne avant l'accident.

— Vous lui parliez de quelqu'un. De qui lui parliez-vous?

— Je lui parlais du frère de...

Fortan s'interrompit. Il était difficile d'expliquer à Mme Dassigne les prétentions de sa belle-sœur. Il hésita à la nommer, songeant soudain qu'il aurait été plus adroit de faire allusion à un ancien associé, ce qui lui aurait permis peut-être d'obtenir quelques renseignements et d'éluder les questions les plus gênantes.

Il y eut donc quelques instants de silence. Mme Dassigne paraissait tellement saisie qu'elle ne pouvait prononcer une parole. Enfin :

— De qui donc? reprit-elle.

— Il s'agissait d'un ancien associé que je ne connais pas d'ailleurs, dit Fortan.

Mme Dassigne, malgré sa fermeté, avait beaucoup de mal à dissimuler une émotion violente :

— Vous parliez d'un frère. S'agit-il du frère de cet associé?

— Le frère de Mme Fortan, ma belle-sœur, déclara Marc.

Mme Dassigne parut rassurée. Elle respira profondément et sourit :

— Vous allez m'expliquer cela. Si je puis faire quelque chose pour votre famille.

Marc Fortan se résigna à rapporter l'histoire de Victorine. Il le fit sur un ton d'excuse. Il ne savait si les prétentions de sa belle-sœur étaient fondées. Il se pouvait qu'elle eût été trompée par son frère. Mais à mesure qu'il exposait l'affaire, à son avis romanesque, Mme Dassigne était de plus en plus intéressée. Elle posa même des questions précises.

— Quel serait le nom de ce frère? demanda-t-elle enfin.

— Marcier, dit Fortan.

— Jamais je n'ai entendu prononcer ici le nom de Marcier mais la consonance me rappelle un autre nom, dit Mme Dassigne.

— Le nom d'un ancien associé?
— Précisément.
Marc Fortan n'était pas curieux. Ce fut par acquit de conscience qu'il demanda quel était le nom de cet ancien associé :
— Je pourrais donner à tout hasard le renseignement à ma belle-sœur...
— Il ne s'agit pas du frère de Madame Fortan, coupa Mme Dassigne.
Fortan avait le plus grand désir de mette fin à cette conversation. Maintenant il croyait que les histoires de Victorine à propos d'un frère pouvaient masquer une intrigue. Il en venait à soupçonner que la dame aurait eu vent de quelque affaire obscure chez les Dassigne, de quelque scandale dont elle voulait sans doute profiter. Pendant la guerre il s'était passé tant de choses.
— Certes non, reprenait Mme Dassigne, il ne s'agit pas d'un frère de Mme Fortan. L'homme auquel je pensais était un homme remarquable. Votre père l'a bien connu. Mais revenons à nos affaires.
Fortan ne demandait qu'à ignorer toute histoire. A un moment Mme Dassigne interrompit de nouveau le travail pour aller vers la fenêtre qui donnait sur la terrasse. Elle regarda longuement la terrasse et l'horizon lointain. Puis elle revint vers Fortan et le considéra comme si elle se préparait à lui faire quelque aveu. Mais elle garda le silence.
— Mon vieux Timard, tu comprends, disait Marc quand il eut rejoint son ami sous la marquise après le déjeûner, tu comprends, Mme Dassigne a des quantités d'idées en tête. Ma belle-sœur est de la même farine. Elles inventeraient n'importe quoi pour se donner un air intéressant.
— Je ne pense pas comme toi, disait Timard.
On était maintenant au début de juillet. Timard ne cessait de considérer le ciel par-dessus le mur de l'entrepôt. C'était la pleine saison des sauterelles et des oiseaux, du moins ailleurs qu'ici, mais ici on les attendait avec beaucoup d'espoir.
La nouvelle de l'accident survenu à M. Dassigne avait paru dans les grands journaux. Un simple entrefilet, dont le titre était prometteur : *Pendant une discussion avec son comptable, un industriel est frappé comme par une main invisible.* Fortan avait lu et haussé les épaules. Les gens du quartier ne dédaignèrent pas ce fait divers. Il y eut même d'abord, à l'égard de Fortan, une certaine méfiance, particulièrement de la part de Pelledoux, le voisin de Timard, qui était représentant en machines à calculer. Son métier créait peut-être quelque rivalité entre lui et un artisan comptable comme Fortan. Pelledoux avait dit à l'épicerie que bien sûr Fortan ne pouvait avoir assassiné Dassigne. Mais, selon lui, les circonstances suscitaient par elles-mêmes un doute, comme si Fortan jouait son rôle dans un drame qu'on n'arrivait nullement à situer. Pelledoux avait une barbiche grisonnante, il était célibataire et jouait de la flûte. Son opinion impressionna Mefleur qui menait une petite entreprise de maçonnerie avec un seul ouvrier. Mefleur fut d'avis que la raison devait triompher en ces

sortes d'affaires et qu'il n'y a pas de fumée sans feu ni d'effet sans cause. Si Dassigne avait été victime d'une mort naturelle, on ne devait pas néanmoins écarter l'hypothèse de certaines influences que l'on ignorait, mais qui pouvaient être découvertes pour peu qu'on eût de la réflexion.

— Allez-y donc avec votre réflexion, disait la mère Legrain. Le résultat de votre réflexion?

— Je n'ai pas l'habitude de parler à tort et à travers comme votre perroquet, ripostait Mefleur.

— Mon perroquet il vous emmerde, triomphait la mère Legrain.

Cet entretien se déroulait au milieu de la rue des Freux, devant la petite épicerie, le jeudi ou le vendredi vers cinq heures. Pelledoux intervint pour décider que le cœur humain (il s'agissait de celui de Fortan sans doute) reste insondable. Mme Terpoint, propriétaire et porteuse de bannière aux processions, certifia que Marc Fortan était un jeune homme distingué.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, disait Terpoint, que sa femme faisait encore travailler à la journée et qui taillait les treilles et les poiriers à une lieue à la ronde.

— Ai-je tort? insistait Mme Terpoint.

— Je reconnais que c'est un garçon intelligent, disait Terpoint. Foléon tourna le coin avec sa moto. Il survint si brusquement que chacun sursauta.

— Quelque chose de changé, dit la vieille Sarame en hochant la tête.

Elle avait une voix d'une douceur céleste.

— De quoi est-ce qu'on parle? demanda Foléon qui s'arrêta pile.

— Vous le savez bien, dit la mère Legrain.

Foléon leva la tête et puis la baissa, comme s'il réfléchissait profondément. Il ne prononça pas un mot. Il travaillait à l'usine de bicyclettes. Son opinion aurait intéressé tout le monde. Mais son absence d'opinion fit un effet suffisamment remarquable. Il règna un silence profond que personne n'osait rompre. Pelledoux ouvrit la bouche, et s'arrêta net. La mère Legrain regardait cette bouche ouverte et les autres regardaient autour d'eux vaguement. comme si toute vie se trouvait tout d'un coup suspendue, ou que la vie fût retenue par un fil invisible fixé tout en haut du ciel. Enfin Foléon parla :

— Sûrement, la pluie c'est pas encore pour demain, dit-il.

Il avait planté des haricots qui étaient presque aussi nombreux que sa famille, mais qui végétaient. Fortan arriva sur ces entrefaites. On le vit s'avancer depuis le mur du Lycée.

— Libre de bonne heure aujourd'hui, M. Fortan, lui cria l'épicier. Les affaires commencent à se tasser.

— On va boire le coup, lui cria Foléon machinalement.

Marc considérait avec ennui le groupe qui s'était formé pour discuter de l'affaire Dassigne, il n'en doutait pas. Tout de suite chacun lui serra la main avec cordialité, même Pelledoux et Mefleur.

— Ce n'est pas une façon d'inviter les gens, dit Mme Terpoint

à Foléon. Ce n'est pas à vous de... M. Fortan, il y a bien des jours que M. Terpoint me répète que vous devriez venir à la maison pour goûter notre cidre. Ne me dites pas que vous n'avez pas le temps ce soir.

Jamais Fortan n'avait beaucoup parlé à l'un ou à l'autre. A peine s'il était entré trois fois chez Foléon et une fois chez la mère Legrain. Mais il se trouvait que toutes choses avaient changé probablement. Il regarda du côté de la baraque à Timard. Pour une fois Timard s'était mis sérieusement au travail et ne montrait pas son nez. Fortan ne savait comment répondre à Mme Terpoint.

— Allons, vous venez, dit celle-ci.

— Toujours les mêmes, s'exclama jalousement la mère Legrain. Il n'y a que leur cidre qui vaut quelque chose.

Fortan voyait Foléon aussi en peine que la mère Legrain. Tout le monde voulait l'inviter ce soir. Jusqu'à Pelledoux qui se préparait à lui dire que... Mme Terpoint sut garder en main la situation.

— Allons, la mère Legrain, vous venez aussi avec nous bien entendu. Et vous Foléon.

Fortan se laissa entraîner dans la salle à manger de Mme Terpoint. Quand on eut mis sur la table le cidre et les bicuits, Mme Terpoint y alla de son petit discours.

— Des moments bien pénibles, dit-elle, mais il faut songer plutôt aux bons moments de la vie. Quand je suis triste, M. Terpoint me dit : « Henriette, songe à nos acacias ». Nous avons un bois d'acacias dans la Thiérache. Dieu sait ce que nous en ferons de ce bois d'acacias, mais nous allons en vacances de ce côté une fois par an, et nous regardons nos acacias. Cela ne s'explique pas, est-ce vrai, monsieur?

— Moi qui vous parle, dit la mère Legrain, je possède une vraie mare à canards. C'est un champ avec des joncs qui me vient de ma tante et il y a au milieu une vraie mare. Mais moi je ne ne l'ai vue qu'une fois en ma vie.

— S'il fallait énumérer ce que tous les gens du quartier possèdent sous le soleil, on n'en finirait pas, dit M. Terpoint. Pierre a un demi hectare livré aux épines au-dessus d'un ravin, et Mlle Bacouleurs une vraie chapelle en ruines juste au-dessus de sa terre qui est tellement en pente qu'un chat ne peut pas y grimper, mais d'en haut on voit la moitié de la basse Lorraine.

Pierre, c'était l'ouvrier fumiste. Mlle Bacouleurs passait sa vie à broder des draps pour les personnes des immeubles. Manière de parler tout cela. Et vous, M. Fortan? Lui il avait eu une petite ferme, du moins son père ... Maintenant, plus rien.

— Vous reverrez votre ferme, assurait Mme Terpoint.

— Je ne songe pas à ma ferme, dit Marc.

— Il y a des gens qui possèdent des domaines et des domaines, dit Foléon enfin.

— Qui c'est ces gens là? demandait la mère Legrain.

Foléon regardait Fortan.

— Vous voulez dire que le frère à Mme Fortan... commença Terpoint.

— Je veux rien dire, coupa Foléon. Mon arrière grand-tante elle ne connaissait même pas tous ses bois. Mais le frère à Mme Fortan, elle m'a dit qu'il ne pouvait pas en faire le tour à pied en un jour.

— Ça n'est pas bien, dit la mère Legrain. J'aime mieux pouvoir faire le tour de mes propriétés en trente secondes. Au moins on sait ce qu'on possède.

— Est-ce vrai M. Fortan, ce que dit Foléon? demanda Mme Terpoint.

— Je crois que c'est exagéré, dit Fortan.

Était-ce à l'histoire de Victorine qu'on voulait en venir? Quelle relation pouvait-on voir avec...? Mais on remuait des idées, n'importe quelles idées. Fortan déclara enfin que sa belle-sœur regrettait de n'avoir aucune nouvelle de son frère.

Un vent sauvage soufflait doucement sur la rue des Freux. Le bouquet de persil et parfois l'unique pied de pommes de terre du jardin, le pêcher qui venait d'un noyau jeté un jour de fête, c'était pour eux tous la vraie image du monde. Ces royaumes restreints évoquaient dans leur solitude des domaines immenses. Ils retentissaient du moindre fait divers. La mort d'un industriel, un crime, les paroles d'un étranger comme Fortan prenaient un air de fête, et semblaient mettre en branle tout l'au-delà des villes.

— A votre santé. On est tous frères pas vrai, conclut Mme Terpoint en levant son verre de cidre.

Un peu de ciel dans le haut de la fenêtre de la salle à manger répondait finalement à toutes les questions. Si la mort de Dassigne avait un sens, ce ciel y répondrait un jour, et à force de parler de terres lointaines, on comprendrait des choses extraordinaires, pourvu qu'on soit des frères ici entre nous. Peut-être fallait-il ainsi traduire les paroles de Mme Terpoint. Fortan vida son verre.

— M. Timard, votre ami, c'est un homme qui voit loin, intervint Foléon.

— Il vous devine les insectes et les oiseaux qui vont venir, dit la mère Legrain, et il en découvre là où personne n'en verrait. Il a donné l'année dernière un hanneton à ma petite fille, et il peut vous montrer sur les fils des oiseaux qu'on ne savait pas qu'ils existaient.

— Écoutez, dit Foléon.

Cela devait venir. On entendit effectivement quelque chose de curieux, sur quoi Foléon, possesseur d'une moto, attirait l'attention des asistants. C'était une pétarade assez lointaine, curieusement irrégulière. Cela filait un long bruit et puis : paf-paf-paf, des ratés de moteur en déroute, après quoi la machine reprenait encore sa respiration contre toute attente.

— Je me demande ce que c'est que cette sacrée machine.

Foléon reconnaissait rien qu'à l'ouïe n'importe quelle moto. Ce fut à cet instant qu'il se produisit un tohu-bohu immense, comme si la faible pétarade avait déclenché tout à côté une sorte d'explosion qui se termina par un roulement de tonnerre. Tout le monde demeura figé. Enfin Mme Terpoint s'écria : « Ma lessi-

veuse ! » Elle s'élança d'un bond dans son jardin. Tout le monde la suivit.

— Je t'avais dit de replacer cette tôle, cria Mme Terpoint à son mari.

Un morceau de tôle était en équilibre sur le toit de l'appentis. On avait mis l'échelle juste contre la tôle. Un chat avait passé sur la tôle (un oiseau aurait suffi, prétendait Mme Terpoint) et l'échelle, en basculant, était allée s'effondrer sur un tas de caisses qui à leur tour avaient fait rouler la lessiveuse jusqu'à la rue.

— Avec ces murs qui répercutent tous les bruits, murmura Foléon en regardant la montée des immeubles juste derrière le jardin.

— Vous croyez que c'est un signe? demanda la mère Legrain à Mme Terpoint.

— Un signe de quoi?

— Quand les choses se mettent à tomber comme ça.

— C'est ma foi Dieu possible, dit Mme Terpoint avec le plus grand sérieux.

Le vélomoteur passa juste à ce moment à toute vitesse, et quand M. Terpoint se précipita il avait déjà tourné la ruelle du Lycée. Un arrêt. Paf-paf-paf. Et puis il fila de nouveau dans la direction de l'Avenue.

— Personne par ici ne possède un vélomoteur dans ce genre assura Foléon avec tant d'énergie qu'on se mit à rire.

On alla vider une nouvelle bouteille de cidre. Fortan rentra à la maison plus tard que d'habitude. Mme Fortan était occupée à laver à grande eau la pierre derrière la grille.

— C'est pas assez de voir la camionnette de l'épicier, et la moto de Foléon, dit-elle à Fortan. Il y a un particulier qui est venu réparer sa moto juste contre ma porte. Quand je l'ai interpellé il a filé comme un diable. Si j'avais seulement vu sa figure, je vous garantis que j'aurais su le retrouver. Il a ébranlé tout le quartier avec son engin et il m'a inondé d'huile tout mon trottoir.

Fortan ne put s'empêcher de dire :

— J'ai parlé de votre frère à Mme Dassigne. Est-ce qu'il existe seulement?

Fortan fut aussitôt démonté par la réplique de Victorine qui lui dit sur un ton dégagé :

— Après tout, cela n'a pas tellement d'importance.

— Ah ! Je croyais... dit Fortan.

— Que vous a-t-elle répondu?

— Il y a d'abord eu une confusion, reprit Fortan. Elle a cru qu'il s'agissait du frère d'un ancien associé.

— Que me contez-vous? dit Mme Fortan. Quel associé? Quel frère?

— Je n'en sais absolument rien.

— Vous avez l'art de vous informer, on ne peut pas prétendre le contraire, observa Victorine.

— Elle m'a parlé de cet ancien associé qui n'a rien de commun avec votre frère, dit Fortan. Il avait un nom qui ressemblait à celui de Marcier, mais c'était un homme remarquable.

— Quel nom? demanda Victorine non sans âpreté.
— Je ne sais pas, dit Marc.
— En somme vous ne savez rien, conclut Mme Fortan avec un accent de triomphe.

Solange sortit de sa chambre juste au moment du repas. Elle conta qu'elle n'avait pas vu Émilie au cours. Les autres pension-sionnaires prétendaient qu'Émilie se prélassait dans le dortoir simplement. « Émilie Harset elle a la migraine » répétaient les filles en singeant les allures indifférentes de leur camarade. Rarement Solange prononçait le nom de famille d'Émilie. Encore un nom bizarre. Il suffit de bien songer à un nom, se disait Marc, pour s'apercevoir qu'il est étrange, et les noms propres cela ne signifie rien.

Il osa observer que *Harset* lui semblait un drôle de nom. Mme Fortan lui lança un regard acéré, et Solange haussa les épaules.

— Mon pauvre Marc, dit la dame, vous resterez toute votre vie inconséquent et inoffensif.

Elle aimait prononcer des adjectifs compliqués.

— Le nom de Harset ressemble à celui de Marcier, déclara-t-il avec brusquerie.

Mme Fortan éclata d'un rire faux, et aussitôt elle reprit sa gravité.

— Vous avez tout à fait raison, observa-t-elle. Vous devriez suggérer ce nom à Mme Dassigne, cela lui rappellerait peut-être des souvenirs.
— Qu'ai-je encore dit de mal? demanda Fortan.
— De quoi s'agit-il? demanda Solange.
— Ton oncle fait une enquête pour connaître un ancien associé de Dassigne, expliqua Victorine.
— Quel rapport avec Émilie?
— Ton oncle doit le savoir.
— Expliquez-vous, dit Solange.
— Des histoires, murmurait Marc.

Il ne voulait pas mettre Solange au courant des prétentions ou des mensonges de sa mère, quoique celle-ci semblât le défier. Une fois de plus on le trouverait stupide. Cela faisait partie de l'ordre du monde. Solange haussa de nouveau les épaules. On parla des dégâts que le chat du voisin avait fait dans le haricot d'Espagne de la tonnelle.

Après le repas, Fortan rejoignit Timard. Solange était allée s'asseoir dans le jardin. Elle s'était mise à chanter. Elle chantait une de ces chansons qui ont cours dans la rue des Freux et que l'on entend trois fois par jour à la radio. Mais l'air semblait tout nouveau à Marc.

— Qui est-ce qui chante? demanda Timard.
— C'est ma nièce, dit Marc.
— Ta nièce.
— Je me demande, dit Marc, pourquoi je songe, ces temps-ci, à la ferme de la Forêt qui n'a aucune importance pour moi. Ce n'est pas un domaine que je regrette, Grands Dieu, non.

Dans la rue des Freux, par ces soirées lourdes, tous les gens restaient sur le pas de leurs portes. Certains même se tenaient le long du trottoir, adossés aux grilles. Les voix portaient étonnament sous le ciel bas. A peine Fortan et Timard eurent-ils échangé leurs premières paroles, que les voisins murmurèrent : « qu'est-ce qu'ils disent? » Fortan et Timard distinguèrent très bien cette question indiscrète et ils imaginèrent, non sans raison, qu'elle allait de voisin en voisin jusqu'au bout de la rue. Les voisins immédiats, c'étaient Pelledoux et Mefleur, et Mefleur répondit effectivement à Pelledoux que Fortan parlait de la ferme de la Forêt, mais pas rien que de la ferme, d'autre chose encore. Cette réponse voyagea de porte en porte, un peu déformée à mesure qu'elle se transmettait, tant et si bien qu'au bout de la rue des gens prétendirent que Fortan parlait d'un domaine bien plus grand que celui de la ferme de la Forêt. Après quoi la conversation passa dans l'autre sens, et il fut uniquement question d'un domaine. Fortan et Timard, qui avaient pressenti ce va-et-vient, se tenaient aux aguets.

— Des gens parlent d'un domaine extraordinaire, disait Pelledoux à Mefleur. Ce n'est pas la première fois que j'en entends parler. De quel domaine il s'agit, on serait bien en peine de le dire. Mais tout de même je me demande d'où l'idée a bien pu venir et si cela n'a pas un rapport avec l'accident survenu à Dassigne.

Les immeubles dressés derrière les maisonnettes disparaissaient dans l'ombre. Le mur de l'entrepôt se confondait avec le ciel noir, comme s'il n'y avait désormais qu'un grand ciel noir. Le lampadaire de la rue, et quelques lumières éparses à droite et à gauche rendaient les ténèbres plus profondes. C'était l'heure où la rue des Freux semble située sur les bords d'une étendue immense comme la mer, et où l'on oubliait qu'elle était parfaitement encaissée et bornée. Les voix se faisaient graves et résonnaient doucement.

— Sûrement, il y a quelque chose comme un domaine dans toutes ces histoires, disait Timard.

— Ma belle-sœur... commença Fortan.

Il n'acheva pas sa phrase. On entendit quelqu'un qui se glissait sous le mur d'en face. Rien d'extraordinaire certainement. Il y eut des pas légers, presque insensibles. Du côté des palissades où se projetait la vague lumière de la dernière maisonnette, Fortan crut voir des ombres qui pouvaient être celles d'Angèle et de ses amis.

Le lendemain, qui était un samedi, Solange annonça qu'Émilie était partie dans sa famille sans prévenir personne. Seule la directrice était au courant, à ce qu'il paraît.

— Au moment des examens, expliquait Solange. Il y a beaucoup de pensionnaires qui retournent chez elles quelques jours avant les épreuves, mais Émilie a quitté le collège jeudi soir.

— Hier tu ne l'as pas vue aux cours? demanda Victorine.

— Je ne l'ai pas vue hier ni aujourd'hui, répondit Solange. Ses camarades m'avaient déjà dit qu'Émilie était partie. Je

n'avais pas voulu les croire. Ce soir, la concierge m'assure qu'elle a filé en taxi jeudi soir.

— Quelqu'un est venu la chercher? demanda Victorine.

— Personne n'est venu la chercher.

Solange paraissait furieuse et dépitée. Elle ne comprenait pas pourquoi Émilie ne l'avait pas prévenue, d'autant plus qu'on ne savait si Émilie reviendrait à la pension pendant les examens, comme elle l'avait fait l'année précédente. Fortan se garda bien de donner son avis. Solange crut bon néanmoins de s'en prendre à lui.

— Vous êtes enfoncé dans votre bureaucratie, lui dit-elle, et vous ne savez pas ce que c'est que des vacances et des examens. On est toutes à cran, et, vous comprenez, on se passionne pour les vacances. Émilie m'avait promis que j'irais passer les vacances chez elle.

— Elle l'avait promis? s'écria Mme Fortan, comme si cette nouvelle la bouleversait.

Solange ne prêta aucune attention à l'exclamation de sa mère. Elle semblait éprouver la seule nécessité de se détendre les nerfs aux dépens de Fortan.

— Évidemment la vie pour vous, continuait Solange, c'est empiler des chiffres. Votre patron meurt sous vos yeux, vous trouvez ça tout naturel, et vous trouvez naturel que je perde une amie, et que les vacances soient gâchées.

— Tu reverras ton amie, dit Fortan.

Solange répéta : « tu reverras ton amie », en singeant son oncle. Ni elle ni lui ne s'aperçut que Mme Fortan ne s'était pas servi d'omelette et ne mangeait pas.

— Je le crois vraiment, reprit Marc, et je voudrais que tu n'aies pas d'inquiétude à ce sujet.

De la rue ne parvenait aucune voix ni aucun bruit. Décidément ce quartier était aussi perdu qu'un village de montagne. Solange regardait Fortan. Elle se mit à sourire, comme si la tranquille humeur de son oncle lui inspirait maintenant une nouvelle confiance. Ainsi elle se montrait tour à tour agressive ou charmante.

Ce soir là, Fortan travailla dans son atelier au lieu de rejoindre Timard. Il trafiqua jusqu'à minuit dans le moteur de sa bagnole. Il espérait maintenant parvenir à un résultat, à force d'avoir changé des pièces, et réglé l'agencement de la vieille mécanique. Il restait à vaincre un suprême inconvénient. L'eau bouillait dans le radiateur. Quand on mettait le moteur en marche, un jet d'eau filait par un trou du bouchon et montait dans l'air. La pompe évidemment.

Le lendemain, à la messe, Fortan remarqua un fait qui lui parut beaucoup plus extraordinaire que la mort de Dassigne, les caprices d'Émilie ou les visions de Mme Fortan. Il se trouvait placé sur le bas-côté, non loin des enfants. Les deux gosses de la dernière rangée près de Fortan c'étaient Barosse et Turluquet. Au lieu de chercher prétexte à des bavardages ou à des distractions qui consistaient à singer les vieilles dames ou les notables, Barosse et Turluquet se trouvaient plongés dans des prières passionnées.

Immobiles et le nez dans leur missel, ils étaient devenus angéliques.

Fortan sortit de l'église en rêvant à cette aventure impalpable. Pour redescendre vers la rue des Freux il prit une ruelle (la ruelle aux Roses) que l'on suit rarement, et il s'arrêta le long d'un mur afin d'allumer une cigarette. Un bon vent s'était élevé, et le vent secouait une petite touffe d'orties qui poussait contre un grillage de l'autre côté de la ruelle. Fortan considéra la touffe d'orties, un phénomène assez rare dans la banlieue. Il s'adossa au mur et se mit à rêver.

Pour lui le rêve consistait à récapituler ce qu'il avait fait, soit en une semaine, soit en plusieurs années, selon l'inspiration. Les orties à la ferme de la Forêt, se montraient vraiment d'une exubérance excessive, mais depuis ces orties de la Forêt, jusqu'à celles du faubourg, que de changements inutiles ! La comptabilité, les combats, le travail dans les camps, et de nouveau la comptabilité. Simple soldat pour l'éternité. A moins que son père revînt un jour. Fortan vit Paul Dassigne qui montait la ruelle.

— Je vous cherchais, dit Paul.

— Elle est partie brusquement, dit Marc sans attendre de question.

— Partie? Qu'est-ce que vous voulez dire? D'abord vous ne m'avez toujours pas donné sa réponse. Est-ce que vous lui avez parlé?

— Nous avons parlé, dit Fortan.

— Alors?

Alors, Émilie était comme bien des jeunes filles, prétendit Fortan. Elle aimait son indépendance et agir selon ses caprices, et elle se déclarerait consentante le jour où cela lui plairait. Paul ne cacha pas son mécontentement :

— Je veux que vous me rapportiez exactement ce qu'elle a dit. Je n'ai pas besoin de considérations générales sur les jeunes filles.

— C'est Solange, ma nièce Solange qui a tout brouillé. Ces sacrées gosses nous ont entendu l'autre jour, et ils ont rapporté notre conversation à Solange.

Fortan expliqua que Solange avait provoqué Émilie, si bien qu'on ne pouvait pas savoir finalement ce qu'Émilie pensait. Emilie paraissait très préoccupée par l'idée de retourner dans son pays, et d'abandonner ses études.

— Elle est partie jeudi soir sans prévenir même Solange, conclut Fortan. Ce qui fait supposer qu'elle a sûrement des ennuis du côté de sa famille.

— Je la retrouverai, dit Paul. Vous pouvez au moins me dire où habite sa famille, si vous n'êtes pas capable d'autre chose.

Fortan ne s'émut pas d'une telle sortie. Cela lui rappelait les vivacités de Solange. Quoi qu'il en soit, il dut avouer que ni lui ni personne ne connaissait la résidence du père d'Émilie.

— C'est invraisemblable, protesta Paul Dassigne. Jamais je ne croirai cela. Je ne vois pas quel intérêt vous avez à me cacher... Je vous en supplie.

Il dit : « Je vous en supplie » sur un ton brusque. Solange et sa

mère arrivaient juste à ce moment. Elles avaient sans doute fait un détour jusqu'aux magasins de l'avenue, et elles avaient pris cette ruelle par un hasard. Mme Fortan portait un petit sac de gâteaux. Paul Dassigne les salua. Aussitôt il leur dit :

— Je désire savoir s'il est vrai qu'Émilie a quitté son collège et où elle est allée.

Mme Fortan prit le parti de répondre, sur un ton à la fois gracieux et amer, que personne n'en savait rien.

— Il faut que je parle à Émilie, insista Paul.

— Puisque je vous répète..., reprit Mme Fortan.

— Vraiment nous ne sommes pas au courant, dit Solange. Son père a une propriété dans le Centre. Émilie m'a parlé de Joigny, de Dijon, de Bourges, et je n'ai jamais eu la curiosité de lui demander des précisions.

Les paroles de Solange parurent convaincre Paul Dassigne. Il dit cependant :

— C'est invraisemblable.

Des gens marchent dans les rues. Il semble aujourd'hui que rien ne les guide qui n'appartienne aux nécessités de leurs emplois ou de leur alimentation. C'est bien mal considérer l'humanité, et en particulier celle des banlieues que de se fier à un tel principe. Il arrive au contraire que les uns et les autres s'aventurent dans telle ou telle rue, comme s'ils étaient guidés par un fil invisible qui n'a aucun rapport avec l'utilité ni même avec la vie. Cela ne saurait avoir de répercussion directe bien entendu sur le plan national ou européen, mais c'est proprement notre grand mobile que cette curiosité et cette confiance qui mènent nos pas dans des rues où nous ne trouverons rien de plus qu'ailleurs, mais où nous avons voulu suivre l'inoubliable fil invisible. Ce fut ce qui advint à Angèle accompagnée de Barosse et de Turluquet, lorsqu'ils prirent eux même la ruelle aux Roses. Ils n'avaient pas d'ailleurs le moindre désir d'une aventure. Parfaitement endimanchés, soucieux de leur tenue, il ne leur restait qu'à gagner le logement de leur famille dans la rue des Freux. Dès que la petite bande reconnut Paul Dassigne qui discutait avec Solange, Mme Fortan et Fortan lui-même, ils s'arrêtèrent, ne sachant à quel parti se résoudre : écouter ou déguerpir. « Filons », souffla Angèle. « On aura encore des histoires ». Depuis qu'ils avaient rencontré l'homme aux gants verts, ils redoutaient le moindre incident et craignaient qu'on ne leur posât des questions. Ils savaient que l'homme aux gants verts c'était la personnification de la peur, aussi bien que telle fille ou tel garçon personnifiait à leurs yeux la beauté, et que leur mère représentait la tranquillité à perpétuité (malgré les bagarres). Jamais ils n'avaient, même entre eux, osé faire une allusion à l'homme depuis le fameux jour où ils l'avaient poursuivi partout et où finalement il leur était tombé dessus pour ainsi dire. Aujourd'hui encore, rien qu'un seul mot leur aurait fait claquer des dents. Du moins Angèle l'avait affirmé à Barosse. lorsque celui-ci avait parlé d'assassin par un simple hasard : « Si tu dis un mot de plus, avait prétendu Angèle, je m'évanouis. » La vue du fils Dassigne et de Fortan qui avaient,

comme eux, assisté au drame, leur donna des frissons. Ils menaient depuis le début de la semaine, une vie exemplaire et aujourd'hui, particulièrement, ils se glorifiaient d'être bien habillés et d'avoir le cœur pur, ce qui ne leur était pas arrivé depuis trois ans, selon l'estimation de leur famille.

— Fichons le camp, répétait Angèle.

Mais ils restèrent immobiles, soudain saisis par les paroles qu'ils entendaient. Paul Dassigne ne voulait pas croire qu'Émilie était partie.

— Elle serait avec nous si elle était restée, disait Solange.

— Mais il n'est pas possible que vous, son amie, vous ignoriez ses intentions ou que vous ne les ayez pas devinées?

— Puisqu'on vous répète... redisait Mme Fortan.

— Vraiment, vous n'avez aucune idée? s'obstinait Paul sur un ton ironique et désespéré.

— Il n'y a sûrement pas de quoi se tourmenter, disait Fortan.

— Toujours des échappatoires, dit Paul Dassigne. Toujours parler dans le vague. Si elle est partie brusquement il y a une raison.

A cet instant, Victorine aperçut les gosses plantés à trois mètres de là et qui buvaient toutes les paroles.

— Encore ceux-là, dit Victorine. On peut être sûr que lorsqu'on tient une conversation sérieuse, ils seront dans votre dos. Voulez-vous bien ficher le camp.

Les gosses ne bougèrent pas. Ils arrondissaient les yeux. Sans doute la nouvelle du départ d'Émilie les avait étonnés profondément. Depuis quelque temps, ils sentaient une relation terrifiante entre tous les événements et la mort de Dassigne. Si on les avait interrogés avec précision, peut-être on aurait pu leur extorquer un renseignement essentiel. Ils avaient l'air si bizarre que Mme Fortan murmura : « Mais qu'est-ce qu'ils ont? » Fortan lui répondit : « Ils ont peur. Vous leur avez fait peur ». Et le fils Dassigne déclara : « Sûrement, eux, ils savent quelque chose ».

Un silence. Les gosses demeuraient comme paralysés.

— Eh bien! dites-le ce que vous savez, leur lança Paul Dassigne.

— Non M'sieur, gémit Angèle qui éclata brusquement en sanglots.

— Ne t'en fais pas, lui dirent les deux autres sans conviction, on va rentrer chez nous.

— Pas avant d'avoir tout raconté, dit Paul.

— Allons, leur dit Fortan, dépêchez-vous. Si vous avez une histoire sur le cœur, sortez-là tout de suite. Cela n'a sûrement aucune importance.

— Vous ne nous croirez pas. Personne nous croira, dit Barosse.

— Le fait est, dit Mme Fortan.

— Laissons-les, dit Solange.

— Vous êtes de sacrés menteurs probablement, dit Paul.

— Nous, des menteurs? protesta Turluquet. Allez, je leur dis...

— Vas-y, dit Barosse.

Angèle leva la tête et fit signe à Turluquet qu'il pouvait y aller.

— On a rencontré l'assassin, dit Turluquet.

Cette parole qui n'avait de sens pour aucune des personnes présentes produisit néanmoins une vive impression. Fortan et Paul songèrent tout de suite à la mort de Dassigne. Ils se regardèrent et Fortan demanda à Turluquet de s'expliquer.

C'est ainsi que l'on apprit la présence d'un homme aux gants verts dans les parages de la maison Dassigne, à l'heure précise de l'accident. Il n'y avait aucune possibilité de croire que cet homme fût responsable de la mort de Dassigne, et les gosses ne parlèrent nullement de cela, mais de la frousse intense qu'ils avaient éprouvée lorsque l'homme était passé sur son vélomoteur dans un endroit où ils ne l'attendaient pas.

— Des gants verts, murmurait Victorine.

— On va sûrement encore le rencontrer, dit Angèle.

— Enfin quel genre d'homme est-ce? demanda Fortan.

Ils donnèrent un signalement assez baroque qui engagea Fortan à briser là.

— Il n'y a rien à tirer de tout cela, déclara Fortan. Ne pensez plus à votre histoire, les enfants.

Ils détalèrent soudain. La colère et l'indignation les soulevaient. Angèle, au préalable, avait craché dans la direction de Fortan. Celui-ci regarda sa belle-sœur, et remarqua qu'elle paraissait assez embarrassée.

— Avec tout cela, je n'ai rien appris sur Émilie, dit Paul Dassigne.

Il demanda à Solange la permission d'aller lui parler l'après-midi même, dans l'espoir qu'il saurait comprendre la situation d'après ce qu'elle voudrait bien lui confier à propos d'Émilie. Mme Fortan s'empressa d'engager sa fille à accepter cette entrevue. On se quitta, un peu gênés.

Fortan redescendit la rue des Freux avec sa belle sœur et sa nièce qui semblaient pour leur part en proie à des sentiments indécis.

— Je crois que ces gosses n'auraient jamais dû aller au cinéma, dit-il à un moment.

— Ils voient simplement des documentaires au patronage, dit Solange.

Une fois de plus Fortan avait parlé à côté de la question, et il se mit à considérer le ciel qui ce jour-là était empli de nuages vastes et agréables.

Quand ils arrivèrent dans la rue des Freux, ils aperçurent Mme Terpoint et Mefleur devant la maison de Timard et qui semblaient écouter avec attention Timard assis sur le seuil, selon son habitude. Ils furent curieux de connaître le sujet de la conversation et s'arrêtèrent. Mme Fortan n'accorda à sa dignité que de rester quelques pas en arrière, c'est-à dire au milieu de la rue. Timard disait :

— Oui, un étranger est mêlé à ces événements. L'homme au vélomoteur pourrait bien être cet étranger. Mais ce qui me frappe surtout c'est qu'on parle d'un grand domaine situé loin d'ici.

— On n'a jamais parlé d'un domaine, s'écria Fortan. C'est

de l'invention pure et cet homme avec son vélomoteur n'a jamais été qu'un passant ordinaire.

— Ah ! laissez-le parler, dit Mme Terpoint. Je suis sûre que M. Timard a des renseignements précis sur ce domaine.

— Ce cordonnier n'a pas le sens commun, disait Mme Fortan.

— Je peux vous assurer, dit Timard, qu'il s'agit d'une campagne sauvage, que l'homme dont il est question vient de cette campagne et qu'il n'a pas fini de nous étonner.

— Quel homme donc? demandait Foléon.

Pelledoux était venu se joindre au groupe. Il écouta Timard bouche bée comme les autres. Mais, c'était l'heure de déjeuner et on se sépara bientôt. L'après-midi Fortan vint retrouver Timard et lui fit des reproches indignés.

— Mon vieux Marc, dit Timard, il faut bien meubler la vie. Ils veulent tous que je leur raconte des blagues. Alors je ne peux pas leur refuser.

— Contente-toi de collectionner des insectes, dit Marc.

— Mes insectes aussi ont une histoire, observa Timard. Sais-tu d'où ils viennent exactement et comment ils sont sur la terre?

— Mais il y a histoire et histoire, protestait Marc. Ce que tu leur racontes aux gens, sais-tu que ça pourrait bien être la vérité? A force de parler du loup...

— La vérité? dit Timard se levant soudain malgré son rhumatisme. Cette fois, c'est toi qui exagères. Tu n'as qu'à regarder l'usine à gaz et même le ciel : on n'est pas au théâtre.

— Ce n'est pas dit, observa Fortan. On a peut-être déjà eu la preuve du contraire.

— Je te mets bien au défi de me prouver quoi que ce soit, dit Timard.

Fortan ne répondit pas directement.

— Tu comprends, dit-il, par exemple on va à la messe, mais après tout on ne se figure pas que c'est vrai. On croit un peu ou beaucoup que c'est vrai. Mais un jour ça pourra être vrai carrément et tu verras quelle sacrée frousse.

— Ça n'a pas de rapport, dit Timard.

— Ça n'a pas de rapport, convint Fortan.

Ce fut quelques jours plus tard que Mme Dassigne fut en proie à une soudaine maladie.

ANDRÉ DHÔTEL

(A suivre).



I

Les Clés de “ l’Index ”

MÊME pour les catholiques, les voies du Saint-Office sont souvent impénétrables. Beaucoup d’entre eux n’ont pas manqué d’être surpris, par exemple, que les *Clés de saint Pierre* n’ait pas encore été inscrit à l’Index, alors que la *Sainte Jeanne de Chantal* du vénérable abbé Brémond y figure. La raison en est qu’ils ignorent presque tous le fonctionnement de ce tribunal, le mode d’élaboration de ses décrets et la nature des fautes auxquels s’expose le fidèle qui y contrevient.

L’Église a toujours, depuis ses origines, usé du droit de condamner les ouvrages qu’elle jugeait dangereux pour les âmes. Saint Paul fut le premier et, avec sa combativité naturelle, le plus zélé des censeurs. A sa suite, les pontifes romains déployèrent une infatigable vigilance. Anastase Ier interdit les écrits hérétiques d’Origène, Innocent Ier ceux de Pélage, et Léon le Grand ceux des Manichéens. Au XVe siècle, après l’invention de l’imprimerie, les papes durent prendre de plus sévères mesures pour empêcher non seulement la propagation mais la publication de toute œuvre pernicieuse. En 1501, Alexandre VI obligea certains imprimeurs à soumettre à la censure préalable de l’autorité ecclésiastique les manuscrits qu’ils se proposaient de publier et ordonna aux archevêques dont ils dépendaient, au cas où ils passeraient outre, de saisir les mauvais livres, de les brûler et d’en interdire la lecture sous des peines graves. En 1515, le Ve Concile de Latran étendit cette loi à toute l’Église. En 1524, Clément VII promulgua une bulle — la bulle *Coenæ* — pour excommunier les lecteurs de Luther et des autres théoriciens du protestantisme, mais il n’empêcha pas pour autant la diffusion de leurs écrits. Le pape songea alors à dresser pour les fidèles une liste des volumes qui leur étaient interdits. Le Saint-Office, organisé en Congrégation par Paul III en 1542, prépara sur l’ordre de Paul IV un Index *librorum prohibitorum* qui parut en 1557 et qui, complété à plusieurs reprises, notamment par Pie IV et par Benoît XIV, fut utilisé jusqu’en 1900. Cette année-là, Léon XIII lui substitua un nouveau catalogue qui est continuellement tenu à jour.

Jusqu’en 1571, c’était le Saint-Office seul qui décidait de la mise d’un livre à l’Index. A cette date, Pie V institua une Congrégation spécialement chargée de l’examen et de la censure des ouvrages, qui prit le nom de Congrégation de l’Index. Mais Benoît XV, en 1917,

la rattacha au Saint-Office auquel il attribua de nouveau une compétence exclusive en ces matières.

La procédure se déroule encore selon les règles établies par Benoît XIV. Le livre suspect est confié à l'un des qualificateurs ou consulteurs désignés par le Saint-Office qui, après l'avoir lu, le censure par écrit en indiquant les pages condamnables. Ces observations sont transmises aux consulteurs qui donnent ensuite leur avis dans une de leurs réunions hebdomadaires tenues au Palais du Saint-Office. L'ouvrage, la censure et les suffrages des consulteurs sont alors soumis aux cardinaux qui prononcent la sentence le mercredi suivant. Enfin, l'assesseur du Saint-Office rapporte tous ces actes au Souverain Pontife, dont le jugement clôt la procédure.

En principe, la défense de lire un livre condamné oblige *ex genero suo sub gravi* : le catholique ne peut en lire *une partie notable* sans pécher gravement. Il faut considérer comme matière grave celle qui constitue par elle-même, c'est-à-dire pour la plupart des lecteurs, un péril prochain de péché mortel, compte tenu du fait qu'à l'époque actuelle il n'est presque personne qui n'ait lu ou entendu quelque attaque contre la religion et les bonnes mœurs. Ce péril prochain peut venir soit de la quantité soit de la qualité des pages lues. Les théologiens s'accordent pour fixer à cinq le nombre de pages dont la lecture doit être considérée comme matière grave dans un ouvrage où abondent les passages obscènes ou antireligieux (encore que parfois quelques lignes suffisent) mais ils se montrent plus larges lorsque le livre n'a été condamné qu'à cause de son esprit ou de ses tendances. Vermeersch, par exemple, estime qu'il n'y a pas faute grave, dans ce cas, à lire la douzième ou même la dixième partie du volume et, quand il s'agit d'un in-folio, une dizaine de pages environ.

Si un ouvrage a été mis à l'Index pour des raisons d'opportunité (comme ceux d'Alexandre Dumas qui a été condamné pour ses attaques contre les congrégations à une époque d'anticléricalisme), il arrive que, sans en être effectivement rayé, il bénéficie, au bout d'un certain temps, d'une mesure de tolérance : sa lecture cesse d'être interdite aux fidèles.

Mais ce qui trompe beaucoup d'entre eux, c'est que tous les ouvrages prohibés ne sont pas inscrits nommément à l'Index; il suffit qu'un livre en viole les règles générales pour qu'il doive être considéré comme tel. Ces règles générales, au nombre de dix, furent publiées pour la première fois sous le pontificat de Pie IV, en tête du catalogue qu'il approuva en 1564, et demeurèrent en vigueur jusqu'en janvier 1897. A cette date, Léon XIII les modifia pour les insérer dans la Constitution *Officiorum ac munerum*, aux termes de laquelle sont prohibés de plein droit, *ipso jure*, sans qu'aucune déclaration d'une autorité ecclésiastique quelconque soit nécessaire, les ouvrages appartenant à l'une des douze catégories suivantes :

1) Les éditions du texte original de la Sainte Écriture publié par des écrivains non catholiques;

2) Les livres qui propagent l'hérésie ou le schisme ou s'efforcent d'ébranler les fondements de la religion;

3) Les livres qui attaquent la religion et les bonnes mœurs;

4) Les livres d'écrivains non catholiques traitant ex professo de la religion, à moins qu'ils ne contiennent rien contre la foi;

5) Les livres qui, sans avoir obtenu l'imprimatur, traitent de nouvelles apparitions ou suggèrent de nouvelles dévotions;

6) Les livres qui attaquent ou tournent en dérision l'un quelconque des dogmes catholiques ou outragent intentionnellement la hiérarchie ecclésiastique;

7) Les livres qui enseignent des superstitions quelconques, des sortilèges ou des divinations;

8) Les livres qui proclament que le duel, le suicide ou le divorce sont licites, et utiles les sectes maçonniques;

9) Les livres qui traitent ex professo de sujets lascifs ou obscènes;

10) Les éditions de livres liturgiques dont certains passages ont été altérés;

11) Les livres qui divulguent des indulgences proscrites ou révoquées par le Saint-Siège;

12) Les images de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints qui s'écartent du sens de l'Église.

Ce sont, d'ordinaire, les ouvrages jugés les plus pernicieux ou ceux dont l'auteur a refusé de modifier le texte qui figurent nommément à l'Index. Cette sanction peut être épargnée à un écrivain en raison des services antérieurs qu'il a rendus à l'Église, comme ce fut le cas pour Papini, par exemple, quand il publia son *Diable* à odeur de soufre.

Il est d'usage, d'ailleurs, a rappelé Benoît XV, que le livre d'un écrivain catholique ne soit pas interdit sur la censure d'un seul, mais soit soumis à deux et même à trois rapporteurs; que le Saint-Office laisse l'auteur présenter lui-même sa défense; que, si rien de grave ne s'y oppose, l'ouvrage ne soit prohibé qu'avec la clause *donec corrigatur* et que, dans ce cas, le décret ne soit pas publié avant que les corrections nécessaires aient été proposées à l'auteur.

C'est pourquoi la condamnation qui, en janvier de l'année dernière, frappa l'important ouvrage de l'abbé Marc Oraison, paru en avril 1952 sous le titre *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, ne manqua pas de déconcerter — non seulement par son fait même, mais par les conditions dans lesquelles elle fut rendue publique. La mise du livre à l'Index, décidée à la réunion plénière du 18 mars 1953 et approuvée par le Souverain Pontife le 3 avril, avait été, jusqu'alors, tenue secrète. L'ordre avait été seulement donné à l'éditeur du livre d'en retirer du commerce tous les exemplaires et à l'auteur d'en rédiger une nouvelle version où certaines de ses affirmations seraient, au moins dans la forme, atténuées. Celui-ci, ayant achevé ce travail, venait d'envoyer son manuscrit à Rome lorsqu'il apprit, par une dépêche de l'A. F. P., le décret du Saint-Office.

L'*Osservatore Romano*, qui le publia dans son édition du 7 janvier, ajouta à son texte un bref commentaire pour expliquer, en termes d'ailleurs assez vagues, que l'abbé Oraison avait trop insisté sur *la distinction entre l'aspect objectif et l'aspect subjectif de l'obligation de la loi morale* et que ses *dangereuses assertions* avaient provoqué dans maintes consciences *un véritable trouble.*

Certes, il n'était pour les catholiques (comme pour l'auteur)

d'autre attitude concevable qu'une entière obéissance aux décisions du Saint-Office. Mais il est constant que la condamnation de l'ouvrage a troublé nombre d'entre eux beaucoup plus encore que n'avait pu le faire sa lecture. D'abord, parce que l'orthodoxie du livre, qui parut dans la collection des *Cahiers Laënnec* publiée sous le patronage du *Mouvement international des intellectuels catholiques*, semblait garantie par l'autorité de deux des plus éminents théologiens français, le Dominicain qui accorda *le Nihil obstat* et le Jésuite qui signa l'introduction, dans laquelle il jugeait ainsi l'ouvrage de l'abbé Oraison : *Aucune trace d'hédonisme ni de laxisme...; tout y est ordonné à promouvoir une plus grande maîtrise de soi, en même temps qu'une prise de conscience des plus profondes exigences spirituelles... Il ouvre une route nouvelle et nous force à sortir de l'ornière pour remettre en chantier des problèmes que nous pensions trop bien connaître.* Ensuite, et surtout, parce qu'il marquait — ou paraissait du moins annoncer — un changement décisif dans la position de l'Église qui avait jusque-là non pas même condamné ou refuté, mais prétendu ignorer, les principales découvertes de cette science récente qu'est la psychologie des profondeurs, position, il faut le dire, qui ne laissait pas de désemparer un assez grand nombre de fidèles. Le propos de l'auteur qui, sans être lui-même psychanalyste, fut docteur en médecine avant de devenir docteur en théologie, était en effet d'examiner les divers problèmes que pose pour un chrétien l'existence de la sexualité (plus particulièrement d'une sexualité anormale), en prenant *pour point de départ de ses réflexions l'essentiel des notions de l'école psychanalytique.* Il semblait pourtant que dans un tel propos, si nouveau qu'il fût, il n'y eût rien de révolutionnaire. En effet, un an exactement après la publication du livre, Pie XII, recevant les membres du Ve Congrès catholique international de psychothérapie et de psychologie clinique, devait déclarer entre autres : *Qui étudie la constitution de l'homme réel doit... prendre comme objet l'homme « existentiel » tel qu'il est, tel que l'ont fait ses dispositions naturelles, les influences du milieu, l'éducation, son évolution personnelle, ses expériences intimes et les événements du dehors. Seul existe cet homme concret.*

Déjà, en juillet 1950, l'un des plus intelligents parmi les jeunes théologiens, le P. Beirnaert, avait publié dans « Les Études », sous le titre *la Sanctification dépend-elle du psychisme?* un article qui eut un grand retentissement et qui amorçait l'une des thèses que l'abbé Oraison devait développer. Il s'y appliquait à montrer quelle étroite relation causale existe entre la constitution psychique d'un individu et son aptitude à la sainteté, au sens paulinien de ce terme : *Dans l'ordre biologique*, écrivait-il, *une certaine intégrité du système nerveux est nécessaire à l'éclosion de la conscience; ainsi dans l'ordre du salut, une certaine intégrité du psychisme est nécessaire à l'éclosion de la présence du double mystère du péché et de l'Amour sauveur...*

Sur cette question, capitale pour le chrétien, du conditionnement psychique de ses capacités spirituelles et de l'atténuation de sa responsabilité morale qui en est la conséquence, Mgr de Hornstein devait, au Symposion des psychiatres, psychologues et théologiens réuni à Solbad Hall, en Autriche, du 5 au 11 septembre 54, exposer des vues analogues. Dans sa communication sur le thème *Troubles*

psychiques et responsabilité, il déclare notamment : *Une personne très morale, très religieuse dans sa vie ordinaire, se sent prise, à certains moments, d'une véritable ivresse sexuelle, portée par exemple de façon irrésistible à la masturbation. L'acte s'accomplit en pleine lucidité. La conscience psychologique susbsiste mais la conscience morale subit une éclipse... Il peut y avoir, en dehors des cas typiquement pathologiques... des moments de distraction, de confusion ou d'excitation violente, pendant lesquels la liberté peut être considérée comme totalement supprimée. Et il faut aussi tenir compte de certaines modifications passagères de l'équilibre chimique du milieu interne, comme dans le cas classique de l'ivresse, par exemple.* Et il ajoutait : *L'expérience psychologique nous montre bien des cas tragiques de la limitation de la liberté.*

En rappelant que l'« intégrité du psychisme », nécessaire, selon le P. Beirnaert, à la pratique des vertus chrétiennes, est très rare chez l'*homme concret* tel que le Souverain Pontife l'a défini et que celui-ci est le plus souvent soumis à cette *limitation de la liberté* dont parle Mgr de Hornstein, ce n'est donc pas une opinion personnelle que l'abbé Oraison a exprimée : il représente, au contraire, tout un courant de l'Église qui cherche à concilier les exigences de l'éthique chrétienne avec les révélations de la psychologie scientifique entre lesquelles, pour le déchirement des âmes pieuses, il semblait qu'une opposition irréductible dût subsister.

Il est difficile de résumer en quelques paragraphes un ouvrage aussi riche que celui de l'abbé Oraison. Il est seulement possible d'exposer d'une manière schématique les trois points essentiels d'une doctrine qui, si elle ne peut plus être tenue pour orthodoxe, n'en demeure pas moins profondément humaine.

Premier point : la loi morale a été établie pour ce personnage idéal et mythique, cet archétype qui s'appelle l'homme normal et qui serait une créature chez laquelle le libre exercice de la volonté ne serait entravé ni par une névrose ni par la survivance d'un complexe infantile ni par l'une de ces inclinations morbides propres à entretenir en elle un état de déséquilibre et de désordre où il est fatal qu'au moindre conflit ses *forces de police* morales soient débordées. *Or, rappelle l'abbé Oraison, l'homme pleinement normal et donc apte à réaliser* hic et nunc *la plénitude des exigences morales n'existe pas, sinon sous la forme d'une notion abstraite... L'erreur de l'enseignement moral traditionnel en matière de sexualité est de considérer de manière sous-entendue que le pathologique, au sens large, n'existe pas. Or, en fait, dans le monde concret où nous vivons, il n'existe que du pathologique.* Tous les sexologues étaient déjà d'accord sur cette vérité d'expérience. *La chasteté*, déclare Hesnard dans son *Traité de sexologie, n'est guère possible que chez des individus entièrement normaux.* Et Mgr de Hornstien, de son côté : *Il est conforme aux données de la psychologie d'affirmer que la pratique de la morale suppose normalement un organisme psychique sain... Il est clair qu'aux yeux de Dieu personne n'est responsable d'une désobéissance à la loi quand l'obéissance est impossible.*

Cette reconnaissance de l'influence qu'exercent la condition psychique et la condition physiologique de l'être humain, c'est-à-dire le degré de liquidation de ses complexes comme l'état de ses systèmes nerveux et hormonal, sur sa capacité de résistance à la tentation et

même sur son pouvoir de réceptivité à la grâce divine entraîne des conséquences considérables dans le domaine, encore si obscur, de la culpabilité du pécheur. Puisque la santé psychique est nécessaire à l'éclosion de la vie spirituelle, l'homme dont l'âme est malade ne saurait être considérée comme responsable de ses manquements à l'appel de la grâce et, partant, à la loi morale; il n'est coupable, s'il l'est, que de n'avoir pas recouru au psychanalyste peut-être capable de le guérir. Ainsi, sans qu'une seule fois le mot de *fatalité du péché* soit prononcée, c'est tout le déterminisme psycho-somatique de la chute qui est analysé dans un chapitre d'ailleurs magistral. Déterminisme que la grâce — et elle seule — pourrait vaincre s'il ne tenait également sous sa dépendance l'aptitude à la recevoir, en sorte que Dieu doit intervenir non seulement en envoyant sa grâce mais en disposant la créature à l'accueillir, et que, comme les Jansénistes l'avaient entrevu, le pécheur est celui à qui cette grâce — d'être accessible à la grâce — a manqué.

C'est la psychanalyse qui a permis d'éclairer un mécanisme dont le fonctionnement échappait à la psychologie classique parce qu'il est le plus souvent dissimulé sous les apparences d'une liberté presque intégrale. *Elle a dévoilé*, comme l'explique l'abbé Oraison, *tout un soubassement jusqu'alors inexploré de beaucoup de faits psychologiques conscients et qui paraissaient plus ou moins volontaires par le fait que leur conditionnement avait totalement disparu dans les couches de l'inconscient... Les habitudes psychologiques créent des réflexes psychologiques qui peuvent être très clairement conscients dans leurs manifestations sans cesser pour autant d'être en grande partie automatiques.*

Deuxième point, qui est le corollaire du premier : l'Église a établi une distinction fondamentale, mais un peu oubliée dans la pratique par les confesseurs d'aujourd'hui, entre le péché grave matériel et le péché grave formel. Saint-Thomas d'Aquin, sur l'autorité duquel l'auteur s'appuie d'un bout à l'autre de son livre, a posé en principe que l'homme peut accomplir un acte matériellement grave en soi sans pécher formellement de manière mortelle, parce que *ex parte agentis contingit quod aliquod peccatum quod ex suo genere est mortale fit veniale : propter hoc scilicet quod actus est imperfectus.* (Somme théologique Ia IIae Q. 88, art. 2.) L'abbé Oraison, approfondissant avec le secours de la psychologie scientifique cette notion capitale de « choix libre en pleine connaissance de cause » que la faute doit comporter pour être formellement grave, n'hésite pas à conclure que *le péché mortel formel concrètement commis par un individu concret est un événement rare* et que le pécheur peut être considéré *comme étant davantage victime que coupable de ces fautes matérielles.* Il va jusqu'à *admettre clairement qu'un être humain soit embarrassé dans un réseau de fautes matérielles graves sans pour autant être en état de rupture vitale avec la grâce.*

On voit quel réconfort offre au pécheur une doctrine qui lui présente la morale *non comme un énoncé de sanctions mais comme une éducation progressive à partir d'un stade peut-être profondément enlisé dans la faute matérielle* — quelle porte elle ouvre à l'espoir. L'abbé Oraison y ajoute cette remarque, qui n'est pas moins consolante : *On peut presque déduire, avant toute expérience clinique et avant toute exploration, que c'est dans le domaine de la sexualité que l'on trouvera peut-être le plus*

de fautes matérielles graves, mais que c'est peut-être aussi dans ce domaine que l'on trouvera le moins de fautes graves formelles, car, du fait du désordre accidentel provoqué par la chute, c'est le territoire du comportement humain qui est le plus difficile à pénétrer par la liberté de l'esprit.

Le troisième point, qui est sans doute le plus propre à choquer les conformistes, concerne le rang que doit occuper la chasteté dans la hiérarchie des valeurs spirituelles et l'importance qu'il convient d'accorder au péché de la chair, devenu progressivement une sorte de crime à la fois inavouable et inexpiable. Après avoir dénoncé avec une courageuse véhémence *le climat actuel de conspiration du silence qui règne encore, pour longtemps sans doute, dans la civilisation occidentale autour de la sexualité*, l'auteur, en se référant toujours à saint Thomas d'Aquin, entreprend de remettre la chasteté à sa place. *A relire certains ouvrages du XVIIe et du XIXe siècles, on est frappé*, écrit-il, *par la préoccupation constante de [la] placer comme la vertu principale capitale, « chef de file » si l'on peut dire de la vie religieuse... Toute une ligne de spiritualité [la] place traditionnellement au premier plan, la considérant comme la vertu par excellence, la « sainte vertu »... Cette affirmation et toute la façon de concevoir la vie chrétienne qu'elle traduit nous paraissent être tout simplement une erreur. Il y a au monde quelque chose de beaucoup plus précieux que la chasteté, si l'on en croit le Christ lui-même, et c'est la charité fraternelle... Le meilleur moyen de rendre possible cette vertu, c'est bien de la motiver d'abord, et ensuite de la remettre à sa place normale qui est un chapitre de la tempérance, conséquence d'une optique chrétienne des choses de la vie.* (Somme théologique IIa IIae Q. 151, art. 2.) *L'insistance formelle [de saint Thomas] à refuser de faire de la chasteté une vertu générale est à elle seule un démenti à cette conception apparentée au « tabou » bien plus qu'à une morale rationnelle.* Et il conclut : *Il est indéniable que le monde moderne, surtout depuis les XVIe et XVIIe siècles, vit particulièrement sous l'emprise du « tabou » sexuel. On se demande parfois, devant les aberrations où cela mène, s'il n'y a pas réellement une action de grande envergure de l'Esprit d'Erreur qui s'attaque à toute une civilisation, la pousse à se laisser prendre à la hantise irréfléchie de la déchéance et la détourne ainsi de l'essentiel qui est la Foi dans le Christ et la révélation de la Charité, pour la braquer sur l'impasse, malgré tout secondaire, des problèmes sexuels.*

Un psychanalyste, lisant ce passage, ne manquerait pas d'attribuer la condamnation du livre à un mécanisme de défense du surmoi des censeurs contre le téméraire qui a osé toucher au tabou. Mais, pour un catholique, elle est d'une autre importance, car c'est au plus intime de son moi qu'elle l'atteint. Elle le prive, en effet, du soutien et de la paix que l'ouvrage de l'abbé Oraison était venu apporter aux consciences écartelées entre des vérités expérimentales confirmées par la science et les règles d'une certaine morale religieuse incompatibles avec elles. Comme le proclamait dans la préface l'éminent psychanalyste Charles Baudouin, *son action [était] une bonne action. Elle [tendait] à recoudre la tunique divisée.* On ne peut se défendre de déplorer la nouvelle déchirure qu'a représentée la sanction dont l'auteur, et avec lui tous ses lecteurs, ont été victimes.

JACQUES DE RICAUMONT.

II

Paul Guth ou la dernière aventure de don Quichotte

L'INTERVIEW littéraire avec ses questions et ses réponses prévues, sa mise en scène bien réglée, prenait place entre le discours académique et le dialogue aux Champs-Élysées. Une voix respectueuse posait à un auteur déjà désincarné ces questions vagues que les sibylles posent aux esprits et les voyantes aux tables tournantes; l'écrivain célèbre contenait dans de justes bornes cette curiosité. Il rendait justice aux morts et il évitait de parler des vivants. Il apparaissait aux lecteurs du journal comme une silhouette sans épaisseur; seules sa taille et la couleur de ses yeux étaient mentionnées, dans un signalement succinct.

Paul Guth mit fin à ces conversations de salon. Un nouveau genre littéraire apparut, provoquant la même excitation intellectuelle que la découverte du café ou du thé. Par son effet de surprise, sa préparation sournoise, son exécution foudroyante, l'interview devenait une effraction et une mise à mort. Paul Guth ne laissait à l'adversaire ni le choix du terrain ni celui des armes. Mais il serait injuste de l'accuser de brutalité ou de perfidie.

Sa méthode ressemblait à celle du jardinier Le Nôtre arrivant au Vatican et sautant sur les genoux du pape, puis l'embrassant sur les deux joues : « Saint-Père, je suis si content de vous voir. » Les célébrités un peu gourmées, les jeunes écrivains qui n'ont pas encore réussi à composer leur personnage, furent également déconcertés par cette irruption, ce sans-gêne, ce naturel et cette gentillesse où l'on retrouve la bonne humeur policée des habitants du Sud-Ouest. Paul Guth passait son modèle aux rayons X, découvrait son ossature et captait pourtant la moindre grimace, le moindre frisson de son épiderme; pour déjouer le silence et triompher des dérobades, Paul Guth possédait la science de ces insectes qui paralysent les centres nerveux de leurs adversaires. En face de ces colosses aux pieds d'argile, avec une admirable agilité intellectuelle, il jouait au lutin. Il parlait de leur enfance à ceux qui voulaient seulement étaler leur avenir. En face des témoins de l'angoisse moderne, il affichait délibérément la frivolité, mais il désarmait les romanciers désinvoltes par un rien de malice et de gravité doctorale. Parfois sa victime se fâchait. Paul Guth s'étonnait : comment ne pas se réjouir de se voir plus vrai que nature? Les modèles royaux de Goya ont-ils jamais

protesté contre leurs effigies? Mélancolique, Paul Guth soupirait : « Dans ce métier on se fait tant d'ennemis! »

Plus que de simples portraits, ses reportages étaient des enregistrements captant l'intonation d'une voix, la moue d'un sourire. Paul Guth oubliait comme un peintre peut le faire en face de son modèle, toutes les versions que l'on avait proposées de cet homme. Il essayait ainsi l'arme qu'il allait perfectionner, cette fameuse naïveté, ou cette innocence faite d'une ignorance tranquille de toutes les conventions. Une merveilleuse fraîcheur d'âme, une incroyable limpidité de regard, permirent à Paul Guth de brosser en pleine pâte, en quelques années, ces séries de portraits qu'il alignait parfois sur ses cimaises en se reculant un peu. « 40 contre 1 », disait-il avec la modeste assurance de David qui vient d'abattre Goliath avec sa fronde.

Mais à ce jeu qui consiste à démasquer des âmes habituées à feindre, Paul Guth triomphait trop aisément. Il réussissait trop bien à faire parler ses « prévenus ». Ces candidats à l'immortalité le fatiguaient tout autant que les vrais Immortels dont il avait, jeune professeur, essayé d'expliquer les œuvres à des écoliers distraits. De cette corrida monotone le torero sortait toujours vainqueur. Paul Guth s'efforça alors de prendre pour modèles, non plus des hommes, mais des laboratoires, des usines, des universités. Il savait rendre émouvant comme une aventure sentimentale, un congrès de spécialistes, et sur telle commémoration d'Andersen il écrivait un autre conte où tous les personnages d'Andersen se mêlaient aux passants. Ces prouesses n'allaient pas sans une vaine prodigalité. A quoi bon faire jaillir en ces articles de circonstance, autour de l'événement le plus éphémère, de la rencontre la plus banale, ces feux d'artifice où la poésie et l'humour, la lucidité et le lyrisme mêlaient leurs aigrettes? Sur les bords du grand canal de Venise, Paul Guth constatait tristement : « Je n'aurai été que le Boldini de l'époque. » Mais ce mot imprudent n'était pas un bilan car Boldini a repris sa place au premier rang de la peinture et chez lui la virtuosité se confond avec le style... C'est alors sans doute que Paul Guth se souvint de son enfance, de cette terre des Pyrénées qui collait encore à ses semelles de Parisien. *Fugues*, *le Pouvoir de Germaine Calban*, *les Sept Trompettes*, sont les étapes d'une reconquête. Devenu le plus brillant des Parisiens, le petit-fils de paysans et de bergers se souvenait avec délice des sources, des arbres, des prés et des granges de son enfance. Cet univers il le reconstruisait autour d'une même figure : une femme ou un homme entamait l'éternel combat contre le monstre, la laideur et la bêtise, armé seulement d'une arme magique, la naïveté. Cette naïveté faisait croire Germaine Calban à sa mission de guérisseuse, comme elle faisait d'Orpiet un fondateur de religion appuyé sur sa baguette de chef d'orchestre. Sans doute Paris triomphait de la sorcière de village. Germaine Calban, après avoir fait des miracles, revenait au foyer ravauder les « bleus » de son mari. La folie sanglante des hommes, la guerre, le triomphe du jazz et les haines provinciales, marquaient le *Crépuscule des dieux* pour le chef d'orchestre ingénu qui croyait délivrer les hommes par la musique... Ce sourire un peu meurtri allait passer dans d'autres récits, mais pourquoi don Quichotte devrait-il s'inventer des prête-

nom? C'est à sa propre expérience, brave et désenchantée, que Paul Guth désormais eut recours. Il avait fait du reportage un genre insolite. Il inventa de la même manière, un nouveau ton de mémorialiste, une nouvelle mise en pages des déceptions et des déboires qui font un destin. En s'interviewant lui-même, il se malmenait aujourd'hui comme jadis il bousculait les auteurs, leurs panoplies de citations, leurs références toutes prêtes. Devenu son propre bourreau, Paul Guth cédait à la tentation de la caricature. Cette forme raffinée de la complaisance menaçait son œuvre.

Mais avant de parler de soi, il faut évoquer les visages attentifs, les regards confiants, les mains laborieuses, les silences et les rires qui entourent un enfant. Dans la peinture de ces êtres taciturnes, de ces gestes nuancés, de ces affections pudiques, Paul Guth allait atteindre à l'humanité de Dickens et de Tchékov. Il n'avait plus à surprendre, à attaquer, à éblouir par ce style aux mille facettes, aux associations imprévues, au savoureux mélange de grandeur et de familiarité. Qu'il s'agisse de décrire un chemin « déplumé brusquement de ses arbres à un endroit, comme le cou pelé d'un poulet », ou d'évoquer l'odeur d'une grange, de retrouver la conversation malicieuse de deux vieux, les premières joies et les premières frayeurs, Paul Guth révélait un aspect complètement nouveau de son talent, abandonnait les concetti et les astragales, les mots à effet. Au contraire il découvrait à travers ses années d'apprentissage, une vérité et une émotion que la rencontre avec d'autres hommes, d'autres épreuves, d'autres dangers, ne pouvait qu'approfondir. Le naïf allait affronter tour à tour le lycée, l'hypokhagne, le concours. Il se mesurerait avec les dimanches solitaires et les capitales hostiles aux provinciaux désorientés. « Je me sentais dans une solitude et un malheur infinis. » Il est vrai qu'il s'éprenait alors de la Sanseverina avant de se lier avec des héroïnes plus contemporaines.

Ces débuts de Paul Guth font songer à Jules Renard et à Alphonse Daudet, mais le trait est moins acide que celui de *Poil de Carotte*, la sensibilité moins molle et moins lacrymale que celle du *Petit Chose*. Paul Guth a trouvé pour parler des existences dévorées par le labeur, étranglées par des principes surannés, pour évoquer le stoïcisme discret de ceux « qui ne demandent rien », un ton absolument nouveau dans lequel la pitié et l'humour, la tendresse et la cruauté, se mêlent curieusement. Mais pour peindre ses ambitions, ses démêlés avec la société, ses initiatives sentimentales ou guerrières, la voix de Paul Guth allait se hausser jusqu'à une sorte de bouffonnerie épique. C'est toujours David en face de Goliath, mais le géant renaît à chaque combat malgré la fronde infaillible du jeune berger.

Paul Guth, après avoir triomphé du monstre de l'École normale et de l'agrégation, devait se mesurer avec le service militaire, avec la guerre, avec l'administration, avec tous les mythes de la société, avec toutes les formes du dépaysement et tous les visages de la solitude. Peut-être son ironie d'homme duSud-Ouest s'est-elle refusée pour décrire ce combat avec l'hydre, l'emphase et le faux tragique, le décor du cauchemar et de l'obsession qui auraient pu faire de ce héros toujours vaincu, un personnage de Kafka, l'arpenteur qui essaye vainement de s'introduire dans le château, l'émigré qui vou-

drait enfin se glisser dans un autre continent. Tout en cernant d'un trait impitoyable les exploits du Naïf, Paul Guth s'est refusé à en faire un bouc émissaire de l'absurde. Il a voulu écrire avec une gouaille imperceptible, avec un sourire attendri, la nouvelle Chanson de Geste du chevalier solitaire. Il a peint ce don Quichotte sans armure et sans monture, en proie aux enfants. *Le Naïf aux 40 enfants* (1) est le dernier épisode de cette chronique ou de ces Mémoires. A nouveau, don Quichotte affronte cette province vigilante et oisive qui contrôle ses écarts, mesure ses distractions, pèse, comme un tribunal, ses moindres joies et ses faiblesses. Comme au jour où il découvrait Paris, le naïf hésite entre les explications de textes, les aveux des princesses de Racine et les déclarations plus éloquentes de la mère d'un de ses élèves. Il confond la pédagogie et sa propre éducation sentimentale. A son tour il succombe sous cette conspiration des êtres et des choses, sous la malignité universelle, comme avaient succombé la guérisseuse et le chef d'orchestre. La cérémonie de distribution des prix qui marque l'apothéose et, on le craint, la fin de sa carrière, prend la valeur d'un sacrifice rituel. Sous les regards railleurs des parents, le jeune professeur coupable de trop d'enthousiasme pour les auteurs, de trop d'amitié pour ses élèves, de trop d'attachement à leurs parents, se sent, dit-il, « l'idole et la victime complète ». Pourtant, il lui reste sans doute d'autres combats à livrer, d'autres monstres à braver, d'autres forêts vierges à défricher. Il y aura sans doute un naïf au pays des lettres et c'est le dernier tournoi, la dernière défaite ou la dernière victoire réservée à don Quichotte. Mais quel que soit le terme de ces années d'apprentissage que le naïf fait au milieu des hommes, Paul Guth aura créé un type nouveau et très ancien, un ingénu égaré parmi les civilisations, et nous n'oublierons pas le regard humble et navré, le sourire courageux et tremblant, de cet éternel suspect, de ce vagabond amoureux des « lumières de la ville ».

CHRISTIAN MURCIAUX.

(1) Édit. Albin Michel.

III
Le Festival de Donaueschingen

Posée sur son riant plateau de la Forêt-Noire, la petite ville badoise de Donaueschingen où le Danube prend sa source est traditionnellement, depuis le lendemain de l'autre guerre, l'un des sanctuaires où, chaque année à l'automne, le monde musical vient faire le point des acquisitions les plus récentes. Grâce à la famille princière de Fürstenberg qui règne sur le lieu, et qui accueillit toujours les musiciens, Donaueschingen sourit depuis de longues années déjà à la musique contemporaine. Le jeune Richard Strauss y venait composer sous les chênes du parc princier, et c'est avec Hindemith qu'en 1921 s'établit la tradition annuelle d'un festival de musique nouvelle. Entré en sommeil pendant la période du régime hitlérien qui n'aimait la musique nouvelle qu'à condition qu'elle ressemble à l'ancienne, il s'est réveillé en 1951 sous l'impulsion du critique et musicographe allemand Heinrich Strobel, qui l'a mis au premier rang et à la pointe la plus avancée de ce genre de manifestations, tout en lui conférant un caractère international affirmé qu'il n'avait jamais eu auparavant à ce point. Comme dans beaucoup de festivals de ce genre, le système consiste à présenter une série importante de nouveautés en les encadrant d'œuvres de compositeurs déjà entrés dans l'histoire et dont les jeunes se réclament comme de classiques de notre époque. C'est à ce titre que l'on a pu entendre cette fois quelques partitions assez rarement jouées de Paul Hindemith, d'Alban Berg, et d'Anton von Webern, alors que d'autres années ces parrains étaient Darius Milhaud, Gian Francesco Malipiero, Arnold Schönberg, Arthur Honegger, ou Igor Stravinsky.

De Hindemith on a pu entendre la robuste *Konzertmusik* pour cordes et cuivres; de Berg, la prodigieuse mosaïque instrumentale que constituent les *Trois pièces pour orchestre* où passent des mahlérismes et des debussysmes si étonnants, et qui constituent une des œuvres les plus prophétiques à la fois de la musique sérielle et des toutes dernières tendances actuelles; de Webern, les *Six bagatelles* opus 9 pour quatuor à cordes qui justifient parfaitement l'épigraphe qu'y a épinglée l'auteur, *Non multa sed multum*, et qui restent l'un des plus prodigieux exemples de pièces brèves où la musique se raréfie à l'extrême tout en étant d'une si grande richesse d'invention, œuvre qui annonce la *Klangfarbenmelodie* et qui fait ainsi pendant (1913) aux découvertes que Debussy faisait alors en France dans le domaine du timbre.

Les nouveautés proprement dites étaient au nombre de dix, l'ensemble étant dominé très nettement par deux ouvrages : le *Livre pour quatuor* du compositeur français Pierre Boulez, et la cantate *An Mathilde* du musicien italien Luigi Dallapiccola.

Le *Livre pour quatuor* (il s'agit de quatuor à cordes) est constitué par une suite de pièces ne formant pas un tout, et pouvant se jouer séparément. Elles sont d'une extrême difficulté d'exécution, mais témoignent cependant, chez Boulez, d'un souci très louable qu'il

n'a pas toujours eu à ce point, celui de tenir compte des possibilités physiques et techniques des instruments et des instrumentistes. Ces pièces sont essentiellement des architectures de rythmes et de timbres; à cet égard elles sont marquées d'une invention et d'un raffinement dont la subtilité est extrême, de même qu'on pouvait l'observer dans l'œuvre précédente de Boulez, *le Marteau sans maître* sur des poèmes de René Char, donnée en première audition au Festival d'Aix-en-Provence. Le jeune compositeur y montre comment il est possible de faire valoir fructueusement à la fois l'héritage de Debussy et celui de Webern dans les domaines du timbre que l'on évoquait plus haut, et cela sans faire œuvre d'épigone, en restant profondément original.

Par ailleurs, le *Livre pour quatuor* — du moins les quelques extraits qui en ont été donnés — permet d'apercevoir un peu dans quel sens se fait l'évolution de Boulez, évolution qui jusqu'alors ne se distinguait pas très nettement parmi les œuvres de ce que l'on pourrait appeler une « période fauve » où il y a plus d'expériences que de résultats définitifs. Déjà dans *le Marteau sans maître* on commençait à voir une ligne, une attitude. Caractère arachnéen de la matière sonore, et, tout en même temps, extrême richesse de celle-ci; trame dense et serrée, et extraordinaire économie de moyens; impression de clarté, de lumière, de transparence en dépit de l'extrême complexité de la rédaction; culte de la rareté dont le silence habité de la musique de Webern lui donnait sans doute l'exemple. Une telle sobriété dans la richesse faisait irrésistiblement penser à ce classicisme permanent qui caractérise l'art français, classicisme qui n'a jamais voulu se laisser aller aux tentantes séductions du baroque. D'autre part, de cette œuvre pure comme le diamant et dure comme silex, de cette œuvre à la musculature à la fois impalpable et forte où Boulez prolongeait déjà l'héritage de Webern sur le plan de la solitude et de la rareté, et celui de Debussy dont il exploitait l'instinct des objets sonores, de cette œuvre objective émanait un lyrisme subtil. Le *Livre pour quatuor* semble s'inscrire très logiquement à la suite de la partition précédente. Le caractère de classicisme typiquement français s'accentue. Pas plus que l'ouvrage précédent, celui-ci n'est concis; mais le souci d'une grande économie de moyens demeure, en dépit, toujours, de la complexité de la mise en œuvre. Un lyrisme plus fort se dégage, avec une tendance subjective à une douceur, à des moelleux expressifs tout à fait nouveaux chez ce musicien qui, involontairement sans doute (car il a horreur des nationalismes musicaux), situe de plus en plus son œuvre dans le climat d'un pays qui a donné Couperin et Debussy, ainsi d'ailleurs que Massenet.

Ce ne sont là que des impressions premières, après une seule audition. Celle-ci demande à être renouvelée, avec examen de la partition. Mais, d'ores et déjà, on peut affirmer que voilà une œuvre qui est belle autant par sa matière musicale et instrumentale que par la souplesse et l'équilibre de ses conceptions architectoniques. Voici une évolution qui promet d'être intéressante.

L'exécution de cet ouvrage était donnée d'une manière excellente et très soignée par le Quatuor Marschner de Cologne auquel on peut cependant peut-être reprocher d'avoir eu tendance à amenuiser, à enjoliver les effets sonores et le modelé du phraser.

L'œuvre nouvelle de Luigi Dallapiccola, *An Mathilde*, cantate pour une voix de femme et orchestre sur des poèmes de Henri Heine, marque, elle aussi, une évolution assez curieuse dans la production de ce compositeur. Ici, l'attitude de ce dernier fait éclater la subjectivité latente qui se manifestait avec réserve dans nombre de ses partitions précédentes. C'est soudain une œuvre de caractère nettement néo-romantique, qui semble d'ailleurs pouvoir se situer dans la descendance de Mahler et du jeune Schönberg; c'est une partition qui semble se placer sous le signe d'une sorte d'expressionnisme parfois convulsif et désespéré, inquiet et sanglotant, musique dont les lointains ancêtres sont passés du côté de *Tristan*. Sans doute pourrait-on discuter du degré d'appropriation atteint par Dallapiccola en traduisant ainsi les intentions du poète, car ces textes ont quelque chose de sarcastique, d'amèrement humoristique que l'on ne retrouve pas dans cette partition éminemment lyrique. Mais cela nous entraînerait un peu loin. Notons seulement que la rencontre très concertée de Dallapiccola avec Heine donne lieu à une œuvre très belle, profondément émouvante, une œuvre humaine que l'on sent jaillie du cœur de celui qui se confirme une fois de plus comme l'une des personnalités musicales les plus considérables de notre époque. L'écriture orchestrale est magnifique, l'écriture vocale est gonflée d'un lyrisme très ample, très fort, très chaleureux auquel Magda Laszlo, admirable et ardente interprète, a donné la plus intense traduction.

A côté de ces deux ouvrages qui ont véritablement constitué les deux événements du festival, on a entendu huit autres partitions, d'inégale valeur — car une manifestation de ce genre n'est pas une exposition de chefs-d'œuvre, mais se propose seulement de réunir des pièces reflétant les principales tendances nouvelles. On citera d'abord une sonate pour alto solo du compositeur allemand Bernd Alois Zimmermann, œuvre d'un caractère assez volontaire et formel, mais possédant une réelle beauté plastique et physique, et qui se recommande par la façon dont le compositeur a su exploiter, comme en un admirable exercice de virtuosité, les ressources techniques et sonores de l'alto. Zimmermann se confirme chaque jour comme l'un des musiciens les plus doués de son pays, de même que son compatriote Giselher Klebe dont on entendait deux *Moments musicaux*, remarquables exercices d'orchestre procédant également d'un certain souci formel. Du compositeur suisse Constantin Regamey, des *Études* pour voix de femme et piano assez curieusement représentatives de l'art de ce musicien autodidacte qui est hanté par l'exotisme oriental et extrême-oriental, qui semble subir assez fortement l'influence du Messiaen d'*Harawi*, mais qui est animé d'un lyrisme réel encore que facile en ses effets. Un tout jeune musicien italien, Vittorio Fellegara, présentait un *Octuor* à vent, joli divertissement sans prétention, témoignant de solides qualités dignes d'être plus substantiellement utilisées, et où se reflète l'influence évidente du Hindemith contrapunctico-sarcastique de la jeunesse. C'était ensuite une très curieuse pièce pour orchestre, les *Métastassis*, du compositeur grec Yannis Xénakis, œuvre très inégale où l'on sent l'empirisme et l'inexpérience, mais comportant des effets

sonores qui, s'ils ne sont pas très nouveaux, témoignent cependant d'une tournure d'esprit très intéressante rejoignant parfois celle des musiciens électroniques; effets un peu faciles qui semblent conçus en vue de la musique d'un film sur les planètes et autres corps célestes, mais qui semblent prédisposer ce compositeur à la recherche de l'inouï, après maturation toutefois. Du musicien belge Henry Pousseur, on connaissait déjà des œuvres remarquables et révélatrices d'un métier solide et sûr; le quintette qu'il nous a offert en cette occasion est un peu décevant par sa volonté tendue vers un terrible académisme, par une extrême sécheresse d'invention, par un esprit de variation traité d'une façon bien formelle, ainsi que par la manière dont il semble faire fi de la tradition de concision dont Webern lui donne cependant l'exemple...

Pour être complet, on ne fera que citer deux œuvres assez faibles : un concerto pour piano et orchestre du compositeur américain Mordechai Sheinkman fait de quelques audaces faciles, démodées, et gratuites, fait également de beaucoup de prétention, ainsi que d'un sous-stravinskysme et d'un sous-hindemithisme exténués; et une cantate du compositeur allemand Wilhelm Killmayer, *Romanzen*, pour voix de femme, piano, et batterie sur des poèmes de Garcia Lorca, divertissement puéril d'amateur d'ibérisme à bon marché.

L'ensemble de ces exécutions était assuré par l'orchestre et les solistes de la radio de Baden-Baden qui, une fois de plus, se sont remarquablement distingués par la façon dont ces œuvres, pour la plupart extrêmement difficiles, ont été mises au point et interprétées sous la direction de celui qui est l'animateur musical du festival, le chef d'orchestre Hans Rosbaud.

Où allons-nous? pourra-t-on demander après cela. Bien malin qui saurait le prophétiser. Mais il est cependant une constatation que l'on peut faire. Contrairement à ce que certains disent, le Festival de Donaueschingen n'est pas une chapelle dodécaphonique. Toutes les tendances, y sont représentées largement. Cependant, on est forcé de reconnaître que c'est presque toujours chez les jeunes musiciens qui ont assimilé le dodécaphonisme appliqué en la méthode sérielle que les résultats sont les plus convaincants, les plus vivants, les plus prometteurs et les plus originaux. Bien sûr, il y a ceux qui sont faits pour devenir des académiques, et l'académisme dodécaphonique existe déjà. Mais il serait vain de nier combien sont souvent riches de promesses les résultats obtenus par ceux qui ont su, tout en préservant totalement leur personnalité, utiliser et exploiter les suggestions à l'origine desquelles se trouve l'école viennoise. Et, en ce qui concerne les pays latins en particulier — lesquels n'y sont pratiquement venus que tout récemment — il est passionnant de voir combien cette assimilation se fait aisément, naturellement, en dépit de ce que l'on pouvait croire. Il ne s'agit pas de s'enchaîner à des doctrines étrangères, ainsi qu'on le prétend sottement, mais au contraire de s'exalter soi-même en multipliant ses propres moyens d'expression, et en restant soi-même. Les faits sont là, dans de telles manifestations internationales, qui le prouvent.

CLAUDE ROSTAND.

L'Agenda de la Table Ronde

JEUDI 1er DÉCEMBRE

Jean Lambert vient de faire un séjour en Angleterre. Il nous signale les quelques livres importants — traduits en français, ou qui mériteraient de l'être — et qui manifestent l'existence en Angleterre d'une critique définitivement libérée des entraves morales où naguère elle s'était elle-même enchaînée.

Les livres sont traduits si vite, qu'à peine publiés dans leur pays d'origine, on les offre déjà aux lecteurs étrangers. Ainsi, je me suis laissé distancer par l'édition française de *Fils d'Oscar Wilde*, qui vient de paraître (1). Mais c'est une bonne occasion de signaler ce livre du souvenir à ceux que Wilde intéresse. L'angle sous lequel il apparaît est évidemment assez particulier; il est aussi assez étroit. On voit beaucoup le fils : on aimerait voir le père un peu plus. La grande honnêteté de M. Vivian Holland est de ne dire que ce qu'il a vu ou lentement appris.

De ce fils, et de son frère, nous suivons les années d'enfance brillantes et bousculées. Mais c'est bien le destin du père qui, brusquement, incline celui des deux enfants. Après le procès, un voyage en Suisse qui ressemble à une fuite, le renvoi de l'hôtel quand on apprend leur nom, l'abandon de ce nom, des séjours dans des collèges aux disciplines les plus diverses, d'Heidelberg, à Monaco, la libération de Wilde, qu'on fait passer pour mort auprès de ses fils, si tout cela nous intéresse et nous touche, comme nous attendions trop d'un témoin trop proche, nous restons sur notre faim. L'espèce de réhabilitation officielle dont Wilde a fait l'objet en Angleterre ces temps-ci ne peut qu'être favorisée par ce témoignage respectueux et convenable.

Aux amateurs d'enfances anglaises plus traditionnelles, je signale le livre de sir Lawrence Jones : *A Victorian Boyhood* (2); plus traditionnelle, mais à peine moins bousculée, la traîtrise d'une vieille tante ayant bouleversé l'équilibre du domaine familial et lancé parents et enfants sur le continent, pour le plus grand dégoût du jeune gentilhomme. Vus de si près, les parents perdent un peu du prestige que leur assuraient les vastes espaces du Norfolk. De l'avantage d'éloigner les enfants.

L'amitié, plus libre que l'attachement filial, nous vaut le livre délicieux de souvenirs que Miss Nancy Cunard a consacré à Norman Douglas. Il ne tient ni à elle, ni à moi, que ce dernier ne soit connu en France mieux que par cette *Cuisine de Vénus*, le seul livre de lui qu'on ait publié à ce jour (3), et qui ne donne de lui qu'une idée

(1) Chez Flammarion. L'édition anglaise a paru chez Hart-Davis.
(2) MacMillan.
(3) Avec *Alone, Seul*, publié par « le Sagittaire » en 1947 dans une traduction d'Étienne Deforges.

vraiment trop limitée. En attendant qu'un éditeur se décide à publier *Fountains in the Sand*, *Siren Land* ou *Old Calabria*, ou — pour introduire à la connaissance de Douglas par son œuvre la plus fameuse, sinon la meilleure, *South Wind* — essayons de dire en quelques lignes qui est ce personnage dont le souvenir est demeuré si vif au cœur de ses amis.

Il a publié son premier vrai livre *(Siren Land)* vers quarante ans. Sa vie jusqu'alors avait été consacrée aux études, en Allemagne et en Angleterre, et à une carrière diplomatique qu'il abandonna pour écrire, pour voyager, et pour vivre. La seconde moitié de sa vie s'est passée pour la plus grande part en Italie, soit à Florence, soit à Capri, où il est mort en 1952. Il connaissait l'Italie comme peut le faire un homme qui l'a parcourue à pied de village en village, qui était sensible à toutes les nuances des dialectes, à toutes les formes encore sauvages de la beauté, et qui buvait allégrement. Les récits de ces randonnées sont tels que seuls les Anglais savent les faire, le voyageur toujours présent, sans qu'on soit lassé de le voir. La part de l'autobiographie est considérable dans cette œuvre, où figure un seul roman, *South Wind*, de forme impersonnelle, quoique tout irrigué par l'humour de l'auteur. Il faut donc que le personnage intéresse. Or, il nous apparaît, à travers ses livres et les pages de Miss Cunard, si amoureux de la vie, si gai, si bon compagnon malgré un certain despotisme, si cultivé, si érudit, si curieux de toutes les productions de la nature et de l'homme (1), qu'on envie ceux qui l'ont approché sans être choqués par un rire et des appétits qui faisaient de lui une force à peu près irrésistible.

Le titre même qu'a choisi Miss Cunard : *Grand Man* (2) contient tout cela. C'est autre chose que « Great Man », et peut-être quelque chose de plus. C'est plus près du « Grand bonhomme » que du « Grand homme »; mais à tous deux, Miss Cunard rend justice. Au premier, dans la partie intitulée « Essai sur Douglas » (son personnage, sa façon d'être, ses rapports avec l'Italie, son œuvre et son style); au second, dans une « Lettre à Norman », où revivent les souvenirs d'une amitié de trente ans. On y trouve le récit d'un voyage en Italie que Douglas et Nancy Cunard firent de compagnie, aussi amusés l'un que l'autre par cette équipée, puis de leurs rencontres, pendant la guerre, dans un Londres où le whisky était rare; toutes les pensées de Douglas se tournaient alors vers l'Italie, où il aura le bonheur de vivre encore et de mourir. Parmi les témoignages qui complètent le livre de Nancy Cunard, les pages qui le montrent à Capri vers la fin de sa vie, sont un petit chef-d'œuvre de drôlerie émue. C'est aussi bien le ton de tous ses amis, qui parlent de lui non comme d'un grand mort : comme d'un grand, d'un inoubliable vivant.

(1) Sa curiosité allait des oiseaux du duché de Bade, auxquels est consacré un de ses travaux de jeunesse, et de l'industrie de la pierre ponce, aux jeux des enfants dans les rues de Londres et aux jurons des cochers florentins dont il avait dressé une nomenclature, en passant par d'innombrables travaux sur les îles de la mer Tyrrhénienne et des recettes de cuisine aux effets érotiques plus ou moins sûrs.

(2) Secker and Warburg.

Beaucoup trop vivant pour plaire à tous. Il eut une querelle fameuse avec D.-H. Lawrence, qu'il connut à Florence et qui a tracé de lui un portrait amusant dans la *Verge d'Aaron*. On trouvera l'écho de cette rupture dans un ouvrage au curieux titre : *Pinorman* (1) que Richard Aldington a consacré à Douglas.

« Pinorman », c'est le couple assez pittoresque formé par Norman Douglas et son ami le libraire florentin Pino Orioli, premier éditeur de l'*Amant de lady Chatterley*, et auteur d'un récit de voyage en Calabre, *Mooving Along*, précieux pour les curieux de Norman Douglas. Quant au livre de R. Aldington, bien que celui-ci assure avoir été l'ami de Douglas, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a pas été dicté par l'amitié. Trop souvent, en le lisant, on pense à cette phrase de *Si le Grain ne meurt* : *Il y a certaine façon de portraiturer les grands hommes, par quoi le peintre semble soucieux de ressaisir quelque avantage sur son modèle*. On sera moins surpris de cette attitude, quand on saura qu'elle s'insère dans une plus vaste entreprise de démolition. R. Aldington est en effet l'auteur de deux autres « mises au point ». On a pu lire l'une, récemment traduite, qui tend à démontrer que T.-E. Lawrence fut un imposteur. Le titre de l'autre, consacrée à D.-H. Lawrence : *Portrait of a Genius, but...*, montre assez que M. Aldington se méfie énormément de ce qui le dépasse. Je dois préciser que, dans tout ce qu'il dit des rapports de Douglas et de Lawrence, c'est toujours à Douglas qu'il donne le rôle déplaisant.

A propos de D.-H. Lawrence, M. Eliot Fay a consacré une étude très attentive à ses pérégrinations en Italie, en Australie, au Mexique et au Nouveau Mexique : *Lorenzo in Search of the Sun*. On y retrouvera, dans le détail, la querelle avec Douglas (à propos des *Memoirs of the Foreign Legion* de Maurice Magnus, un curieux personnage, qui fait souvent penser à Sachs); mais surtout la figure de Lawrence telle qu'elle se compose ici à partir de ses lettres et des témoignages de ses compagnes, apparaît assez vraisemblable : son puritanisme — il fuit un hôtel qu'il trouve peu décent, il juge *Ulysse* le livre le plus répugnant qu'il ait jamais lu; son équilibre difficilement préservé entre sa femme et les femmes qui lui veulent trop de bien; son entente instinctive avec les êtres les plus simples; ses colères, sa gaieté; son ardeur et sa constance au travail, en dépit de la vie la plus errante : l'itinéraire de ses dernières années ressemble à une fuite désespérée autour de la Méditerranée, non pas tant, dirait-on, à la recherche du soleil, que fuyant l'ombre qui le gagne peu à peu.

JEAN LAMBERT.

(1) Heinemann.

A Cheltenham vient de se dérouler le septième Festival de littérature contemporaine. Voici un compte rendu de cette manifestation par Clément Borgal.

Si la renommée de cette manifestation de Cheltenham franchit aussi tardivement le Channel, c'est sans doute que l'absence d'une capitale artistique et littéraire outre-Manche disperse l'attention sur la vie intellectuelle du pays. Devant une monotone et constitutive uniformité, la curiosité spirituelle s'égare et se lasse, comme l'œil à la longue se détourne ou s'endort devant le fouillis sans relief des avenues et des colonnes de journaux. Cependant il s'en faut de peu que la petite ville du Gloucestershire n'ait pris la responsabilité d'un phénomène aussi *monstrueux* par ses dimensions que par son caractère étrange, invraisemblable.

Je n'invente, ni n'exagère. Quand on demanda l'avis de John Moore, actuel conseiller littéraire du Festival, sur la possibilité de telles manifestations, il jugea ce projet impensable en dehors de la France ou de l'Italie ; à plus forte raison en Grande-Bretagne, nation à l'effervescence esthétique traditionnellement congelée de brume. Pourtant, moins d'une année après ces doutes, en octobre 1949, la première expérience était tentée. Chacun fut étonné qu'elle ne se traduisît par aucun déficit monétaire, et l'on décida que le congrès deviendrait un événement annuel.

On y traitait alors, et l'on y traite encore aujourd'hui de tout : de la fiction, de l'histoire, de la poésie, de l'humour, du cinéma, de la télévision, de Shakespeare et de l'écrivain engagé. Le souci hautement déclaré de *prendre* élargit avec un rare bonheur l'éventail des intérêts. Et selon les méthodes les plus orthodoxes de l'école nouvelle, les conférences *ex cathedra* sont suivies de débats publics, de jeux interminables de questions et réponses, où les étoiles de la critique, du roman, de la scène, de la danse même (pourquoi pas?) se trouvent brusquement métamorphosés en improvisateurs d'un spectacle, qui serait à la Commedia dell'Arte ce qu'est à peu près un oratorio à l'opéra classique.

Le Festival, en effet, comme toute revue française qui se lance, a d'abord éclaté comme un feu d'artifices de *noms*. Charles Morgan, Joyce Carry, Robert Henriques ; voici pour le roman. Cecil Day Lewis, Dylan Thomas, Stephen Spender ; voilà pour la poésie. Ivor Brown parla de Shakespeare ; Christopher Fry, du théâtre en vers. Alan Herbert, le célèbre caricaturiste de *Punch*, parut dans son répertoire. On fit venir l'ancien ambassadeur de Londres à Paris, sir Duff Cooper, qui affirma sans rire que le meilleur de la littérature anglaise pouvait se résumer dans la tradition Disraeli-Churchill (-Duff Cooper, sous-entendu) ; André Maurois, qui l'an dernier choisit pour thème de sa réflexion : la philosophie de la lecture. Il n'est pas enfin jusqu'à Moïra Shearer qui accompagna son mari, Ludovic Kennedy, pour la plus grande joie des fidèles de Terpsichore.

Ensuite, ces appâts spectaculaires ayant garanti le succès, les organisateurs manifestèrent leurs véritables buts : favoriser le contact entre écrivains et public, solliciter les confidences de ce dernier ; d'autre part, faire connaître les jeunes auteurs. Les « Brains Trusts » des premières années jugés insuffisants furent bientôt multipliés de séances publiques, prévues comme de vastes discussions sans préséances, où étudiants et anonymes de l'auditoire puissent prendre successivement la parole comme les orateurs dominicaux de Marble Arch. Ainsi vit-on cette année le nombre des conférences académiques réduit à trois (contre six en 1949) alors que six débats publics étaient organisés, dont un particulièrement réservé aux élèves des universités, et un autre conçu un peu à la façon d'une « tribune de Paris » littéraire, où six jeunes écrivains parlant de leur art se répondaient sans le moindre souci de conformisme ni de protocole. (Hâtons-nous d'ajouter, entre parenthèses, que cette dernière initiative eut fort peu de succès.)

Parallèlement on fonda des prix. En 1953, modeste prix de poésie réservé aux seuls fidèles d'Apollon habitant le Gloucestershire. En 1954, prix destiné à récompenser l'auteur d'un premier roman, et pour lequel on enregistra une cinquantaine de candidatures (lauréate : Miss Brophy, auteur d'un livre intitulé *le Grand singe d'Hackenfeller*). Enfin, cette année même, dans trois catégories différentes, prix de la meilleure pièce écrite spécialement pour la télévision. Ce nouveau concours séduisit plus de mille auteurs, et les œuvres des lauréats furent inscrites au programme de la B. B. C. pour la dernière semaine de novembre. *Quo non ascendetur...* pour peu que la progression se révèle géométrique !

D'ores et déjà, le Festival de littérature s'est inséré dans un triptyque dont les deux autres volets ont pris pour thèmes la musique et les arts plastiques : trois festivals sous une seule inspiration directrice. Mais cela ne suffit point. Le Festival ne deviendra vraiment ce qu'il doit être, déclare M. John Moore, que le jour où il se transformera en une manifestation *internationale*. Ce jour, à son avis, ne saurait tarder. N'a-t-on pas déjà fait appel à l'Académie française en la personne de M. Maurois?

N'oublions pas l'année prochaine, ni les années qui suivront, de porter nos regards sur cette petite ville apparemment innocente du Gloucestershire. La Renaissance des lettres « élizabéthaines » jadis eut pour berceau une cité plus modeste encore : elle s'appelait Stratford-on-Avon.

CLÉMENT BORGAL.

EXPOSITION GISÈLE FERRANDIER A LA GALERIE DE BERRY.

Après cinq années de silence, pendant lesquelles elle exposa seulement au musée de l'Athénée, à Genève, Gisèle Ferrandier a fait à Paris une brillante rentrée en présentant une vingtaine de toiles, galerie de Berry. Une même poésie musicale et ardemment colorée s'exprime dans les paysages d'Espagne et du Béarn et dans les natures mortes. Mais une grande diversité naît du fait qu'à chaque fois Gisèle Ferrandier semble découvrir et son inspiration essentielle et les moyens de la peinture. La maîtrise ici se manifeste par le refus de plier l'émotion à une harmonie préconçue, par la nécessité intérieurement ressentie de courir de nouveau à chaque fois toute l'aventure de l'expression lyrique. Dans la variété des thèmes plastiques, des développements, des accents, un même style cependant se révèle fait de concision, de rapide synthèse, de subtilité, de passion. Gisèle Ferrandier a besoin du réel pour faire jaillir d'elle-même des rythmes et des accords qui sont le réel profond et qui rejoignent le réel. Un des traits les plus caractéristiques de cette peinture est son dynamisme. Une vie secrète, comme réduite à sa propre essence (tant tout ici est dépouillé) mais d'autant plus intense et forte anime ces lignes affirmées et ces couleurs vives. Les formes flambent ; un feu comme abstrait, pourrait être l'emblème de ce peintre. Ce dynamisme est un trait d'autant plus remarquable que presque toute la peinture d'aujourd'hui est statique. Elle tend à devenir un artisanat supérieur qui dresse ses pièges pour capter la poésie et qui applique de précieux secrets. Mais, en art, les grands découvreurs, ceux qui marchent à la rencontre de l'inconnu sont les peintres dynamiques. Ils ne se fient pas aux détours, ils ne tendent pas de filets ; ils vont droit à ce qui est pour eux le cœur profond des choses. L'art statique a les charmes, les facilités de l'intelligence et de l'analyse, l'art dynamique, les vertus et le mystère de l'action, de la synthèse. La synthèse entre les éléments divers qui entrent en jeu dans l'œuvre d'art ne peut se faire que dans la fusion, c'est-à-dire à chaud, dans la chaleur du mouvement. Ainsi sont captés mieux que des analogies intellectuelles, mieux que

des accidents heureux et ces images où l'homme ne trouve jamais que des aspects de lui-même. Ainsi sont captées des forces vives, un feu de l'essence du monde et des choses.

JACQUES DE LAPRADE.

VENDREDI 2 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Jacques Gorbof : Madame Sophie. — J. P. Clebert : le Blockhaus.

JACQUES GORBOF : « MADAME SOPHIE ».

Livre bien curieux que le livre de Jacques Gorbof. L'histoire ne se raconte pas. Le lecteur lui-même ne sait jamais trop où il en est. On court après un héritage dont on devine très vite qu'il n'existe plus, si tant est qu'il ait jamais existé; et à mesure qu'il devient improbable, n'importe qui — vous, moi — peut se voir l'héritier. A condition d'être Russe. Mais, en compagnie de Gorbof, qui ne se sent pas Russe? Quels drôles de corps que ces Russes-là! Et le dommage que Gorbof soit ce que l'on sait! On l'accuserait volontiers de nous présenter des Russes de convention. Russes? Soit. Mais russe d'abord, surtout, le récit. Innocent ou diabolique? Certainement les deux. Exaspérant ou envoûtant? Là, je défie quiconque de répondre en toute honnêteté.

Et, me direz-vous, le chauffeur de taxi dans tout cela? Au vrai, il y a peu de taxis. Mais l'on marche follement. Paris du sud au nord et du nord au sud. Trente kilomètres en un après-midi. Mètre en main. On voit bien par là que les personnages de Madame Sophie *ne sont pas des Parisiens de Paris. Car la force, après cela, d'aligner deux idées?... N'empêche : Paris est admirablement vu, mieux qu'il ne pouvait l'être par aucun de ces Parisiens qui* prennent *des taxis. Jacques Gorbof nous donne une belle leçon. Pour apprendre à voir, il faut réapprendre à marcher. Sans doute faudrait-il parler de Mme Sophie. Mais on la voit peu et elle paraît d'une beauté à défier la description. Yanovsky, le vieux Yanovsky dans son antre-musée, lui est sans doute supérieur en tant que personnage. Gorbof en fait un portrait pour lequel je cherche en vain l'adjectif. Exaspérant ou envoûtant? Oui, décidément, c'est le mérite de ce livre que de poser toujours la même question sans qu'aucun lecteur, je crois, se résigne tout à fait à dire « exaspérant ». Oh! il le dit. Vingt fois pour une. Mais, pour peu qu'il se veuille juste, il s'en repent. Se repentir est doux. Cet article est en forme de repentir : avec des artifices qui ne trompent pas,* Madame Sophie *arrive à être le roman le plus insolite de la saison. Pourquoi?*

(Éditions Pierre Horay.) GEORGES CONCHON.

JEAN-PAUL CLÉBERT : LE BLOCKHAUS.

Dans *Paris insolite* et *la Vie sauvage*, Clébert nous avait conté ses années d'existence en compagnie de gueux et de clochards. Ici, il ne s'agit plus d'un récit vécu, mais d'un roman qui trouve son inspi-

ration dans un fait divers paru en 1951, et selon lequel on venait de découvrir en Pologne deux Allemands aveugles, à demi fous, enfermés depuis 1945 dans un blockhaus. Transformant ces Allemands en ouvriers français de l'Organisation Todt, Clébert les transporta dans un blockhaus du mur de l'Atlantique. Voici leur histoire :

Fuyant les bombardements du débarquement allié, six ouvriers se réfugient dans un Bunker. Ils y sont bientôt bloqués, emmurés vivants, perdant dans l'obscurité la notion du jour, de la nuit, du temps. Après quelques efforts (dont eux-mêmes ignorent la durée) pour se creuser un passage, ils s'abandonnèrent à leur sort. Un sort qui soudain leur paraît supportable lorsqu'ils s'aperçoivent que, plus qu'un abri, ce bunker est une réserve de vivres. Conserves de toute espèce, farine, vins, alcool, se trouvent à leur portée leur offrant des possibilités d'orgie que depuis quatre ans ils ne connaissaient plus. En outre, et surtout, allumettes et bougies leur permettent d'inspecter les lieux et d'évaluer des richesses qui leur paraissent inépuisables. Des conduits de ventilation assurent une aération suffisante. Le grand drame, c'est l'absence d'eau. Résignés, ils se lavent quelque temps au vin, puis ne se lavent plus du tout. La vermine les envahit, leurs vêtements pourrissent, cheveux et barbes s'allongent tandis que leurs mains deviennent des griffes. Entourés d'excréments ils s'enfoncent chaque jour dans l'abjection.

L'épreuve matérielle n'est pas la seule. L'entente ne règne pas toujours parmi ces hommes contraints à cette solitude collective. Deux suicides, un meurtre, une mort naturelle réduisent les survivants à deux. Ce que l'on entend par mort naturelle dans cette atmosphère viciée et ces conditions d'existence que nul tortionnaire n'eût pu concevoir, c'est ce que Clébert appelle la maladie des bas-fonds : membres boursouflés, hémorragies, taches suspectes. Peste? Scorbut? Lèpre? Comme ceux des compagnons qui avaient péri avant lui, ce quatrième cadavre est enseveli dans un sac de farine, protection contre une contagion possible et une puanteur certaine. Ce dernier cadavre c'est celui de Turenne, le mineur, celui qui avait tué Grabinski d'un coup de bouteille sur le crâne pour mettre fin aux *amours monstrueuses* que celui-ci voulait imposer à son entourage.

A la lueur des bougies les deux survivants peuvent encore se contempler avec leurs cheveux et barbes qui descendent jusqu'aux genoux et « leurs gueules de sorcières mâles » tels des monstres verdâtres et velus.

Puis les allumettes deviennent inutilisables et, dans l'obscurité, ils sont la proie d'hallucinations démentes.

Il est permis de se demander comment ces hommes ne persistèrent pas, jusqu'à l'épuisement, dans leurs efforts pour creuser une issue ou signaler leur présence; ne serait-ce qu'en envoyant de la fumée par les conduits de ventilation. On connait l'ingéniosité des prisonniers et l'acharnement avec lequel ils l'exploitaient. Cependant, c'est ainsi que Clébert a conçu son roman, avec une puissance d'évocation voisine de celle des contes d'Edgar Poe, dont il ne cache du reste pas l'influence.

(Éditions Denoël.) ANNIE BRIERRE.

SAMEDI 3 DÉCEMBRE

Dans le courant du mois de novembre, Marcel Jouhandeau a fait à Toulouse une conférence sur la littérature confidentielle. *Notre collaborateur Paul Mars nous envoie ces quelques impressions.*

Marcel Jouhandeau eut un auditoire attentif. Il est curieux de voir cet homme frêle, assez gauche, faire d'une voix nette mais faible ses confidences à des lecteurs et, en quelques instants, les prendre par les oreilles. Pas d'éloquence ni de fausse séduction : un homme raconte simplement sa vie — l'enfance, l'école, les études, le professorat dans l'enseignement libre, l'actuelle retraite dans la méditation faite de sincérité, de simplicité et de désintéressement.

Voici un homme qui par les voies de l'introspection a su révéler les replis les plus cachés de l'âme humaine. Cette préoccupation constante témoigne d'une vocation religieuse inversée. Les chemins de l'Enfer prouvent l'existence du Paradis. Cet homme élevé par des femmes en porte l'empreinte. Il faut l'entendre parler de sa mère et lire des lettres d'elle pour sentir que le « petit Marcel » appartient à la race des poètes qui vivent toujours dans la nostalgie des premières tendresses et voici que l'exploration de la vie intérieure devient impitoyable. Le cynisme ne serait-il chez Jouhandeau que le refoulement de la tendresse et la crainte de ses effusions? Une seule chose compte pour Jouhandeau : son âme. C'est avec Dieu qu'il a affaire et l'univers extérieur ne lui apparaît que comme la tapisserie moirée et chatoyante de l'univers intérieur.

PAUL MARS.

A cette conférence sur la *littérature confidentielle* se rattache l'ouvrage publié par Marcel Jouhandeau chez Bernard Grasset : *Éléments pour une éthique.*

Les Éléments pour une éthique *de Marcel Jouhandeau ne sont que des notations, mais d'une étonnante densité.*

En psychologue, il cerne le problème de l'individu et souligne qu'en notre libre arbitre, en notre puissance de refus ou de consentement réside toute notre autonomie.

Cela engage l'interrogation métaphysique : l'homme ne vit-il pas face à l'Éternel, au Créateur, au Rédempteur? Marcel Jouhandeau est chrétien. Sa métaphysique engage son éthique qui règle les rapports de l'homme avec lui-même et l'absolu. Il reconnaît que le signe des puissances de l'homme c'est le bonheur. Mais c'est un étrange christianisme, mêlé d'intuitions païennes. Comme Nicomaque, Jouhandeau se déleste de l'accessoire, survole chagrins et joies et découvre avec Pétrone que le Centre du Ciel est partout. *Peu d'hommes l'aperçoivent car tout notre malheur tient à* l'insuffisance du regard.

C'est alors — quand il veut juger sa vie sub specie æternitatis, *que se pose le problème du Mal. Jouhandeau le traite, non en théologien, non en penseur, mais en homme divisé, déchiré par une double postulation.*

Jouhandeau refuse au Bien et au Mal une réalité concrète, définie, universelle. Pour lui, l'homme est seul juge de son Bien et de son Mal. Sa règle

suprême est dans l'attitude intérieure. Au fond de lui, il doit improviser, sur un rythme enthousiaste, un chant de triomphe qui produit des miracles.

Dans une de ses formules percutantes, Jouhandeau déclare : Une grande âme amène tout ce qu'elle touche, même le mal, à la majesté. *Voilà l'articulation intéressante de son* Éthique *et nous assistons, alors, à la transfiguration du Mal.* Felix culpa ! *Le mal, la passion, peuvent être l'occasion de maintes prouesses. Le caractère héroïque d'un acte est purement subjectif, il tient aux sentiments nobles, élégants, qui le portent au degré supérieur.* Tel pèche avec magnificence, quand celui-là est irréprochable sans mérite.

Du reste, l'on peut garder le respect de soi, la dignité dans le mal et ne pas s'y engager tout entier.

L'absolution de l'acte, ce n'est ni Dieu, ni la religion qui la donnent, mais la conscience elle-même. Le mal est seulement ce qu'on ne peut se pardonner.

Dès lors, certaines fautes ne font plus rougir Jouhandeau .En elles-mêmes, elles n'ont pas de réalité. L'important, c'est ce qui se passe à l'intérieur de l'âme.

Ainsi pense-t-il qu'il y a place en lui pour la terre et le ciel et qu'il peut passer sans effort de la volupté à la contemplation. Bien plus, dans la passion même, il reconnaît non pas une servitude, mais — en ce qu'elle comporte d'élan, d'absolu, de souveraineté parfaite — la flamme ardente du divin.

*L'*Éthique *de Marcel Jouhandeau trop consolante pour le pécheur, postule une esthétique, suppose un effort de redressement, intervient en ce sens qu'elle n'attend pas des preuves et croit encore contre les preuves.*

(Éditions Bernard Grasset) MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.

De Toulouse également, nous recevons un ouvrage de René Duchet : *Bilan de la civilisation technicienne.*

*Baudelaire s'était déjà inquiété de ce que l'on appelle aujourd'hui le monde de la technique. Or, depuis le XIX*e *siècle, la civilisation est devenue « technicienne ». C'est dire que le problème est posé et que les réponses se trouvent être déjà dans les faits. Cependant, ces réponses les avons-nous vraiment cherchées, en fonction d'une hiérarchie des valeurs au sommet de laquelle se trouverait l'homme ou plus exactement* l'homo-sapiens ? *Le mouvement désordonné du développement de la technique nous dirait plutôt qu'elle a obéi aux impératifs d'une « matière » qu'il nous a fallu vaincre à tout prix. Désormais, nous savons que ce prix à payer l'a été par l'esprit. Car les rythmes « rectifiés » (en opposition aux rythmes cosmiques) ont déterminé la psychologie de l'homme moderne. L'automatisme du mode de vie et ses répercussions psychiques sur la pensée peut nous faire croire que nous sommes les apprentis sorciers du siècle. Mais nous ne savons pas encore la fin de notre légende et il ne nous appartient pas de dire si le déterminisme psychologique dont se trouve être porteur le travail et son organisation actuelle ne trouvera pas sa solution dans l'adaptation au nouveau milieu par une transformation telle que rien de commun n'aura subsisté entre nous et les sociétés de l'ère atomique.*

On peut rester optimiste en pensant que le jour de l'humanisation des techniques n'est pas loin, pessimiste en croyant le contraire : les deux attitudes participent d'une pensée qui n'est pas « technicienne » et, dans la mesure où

les sciences humaines elles-mêmes tendent à devenir des technocraties, ne pouvons-nous imaginer que le philosophe, bientôt, sera supplanté par le technocrate?

Le mérite du livre de René Duchet est de nous montrer que le progrès n'est pas chose facile.

(Éditions Privat.) GEORGES GOBARD.

Signalons sur le même sujet, l'ouvrage de René BOIREL, *Science et Technique.*

Deux visées primordiales orientent l'activité humaine : une visée d'action efficace sur le milieu et une visée de connaissance sur l'environnement (p. 9).

Laquelle a précédé l'autre? La première sans aucun doute, et *pour que naisse la seconde, il fallait se libérer de la pensée subjective, de la pensée mythique*, c'est-à-dire, entre autres conditions, l'expérience de l'erreur acceptée et corrigée, et de la contradiction. La Grèce fut témoin de ce miracle.

Et il faut bien dire qu'aujourd'hui science et technique sont tellement imbriquées l'un dans l'autre qu'on ne peut les distinguer, dans l'acte complexe de l'industrie moderne, que par cette différence d'intention qui, fondamentalement, les définit. Quoi d'étonnant? Le moment moteur de la Science, c'est l'hypothèse, et la vérification de l'hypothèse exige une *technique*, puisque la technique est une application à des cas singuliers d'une formule considérée comme vraie universellement. Et ainsi le laboratoire trouve dans l'usine et son complément, et à l'occasion sa rectification.

Ce sont ces imbrications et ces complexités que décrit cet agréable petit livre, garni d'exemples nombreux et clairs, utile non seulement aux candidats bacheliers, mais à tous ceux qui voudront comprendre autrement que par ouï-dire, l'allure générale de la pensée scientifique de notre temps.

(Éditions Dunod.) G. BÉNÉZÉ.

DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

EXPOSITION DU SALON D'AUTOMNE (GRAND PALAIS).

Ce Salon d'automne 1955 est un douloureux pèlerinage : nous y retrouvons les œuvres de tous les artistes qui nous ont quittés, et ils furent nombreux cette année. Louise Hervieu dont Mac'Avoy a peint un bouleversant portrait, d'une vérité presque insoutenable : la tête, au masque dévoré, s'abandonne sur l'oreiller blanc, les mains se crispent sur le plaid écossais... Et nous retrouvons, avec la même émotion, les tableaux qui furent exposés à la Galerie Bernheim. Plumes, chairs et feuillages, univers charnel qui masque la décomposition sous le décor du plaisir. Un nouveau dessin aussi, celui d'une femme qui attend, près d'un lourd buffet poli : encore la magie des

reflets, cet univers étrange qu'a créé Louise Hervieu et qui a disparu avec elle...

Autre *rétrospective* émouvante : celle de Matisse, qui avait su préserver, sous le granit de son talent, une tendresse de sensibilité, accordée aux harmonies essentielles traduites par des teintes pures. Aussi la *rétrospective* de Derain, le Derain des roses vivantes et des visages intenses qui ne se laisse pas oublier.

La *rétrospective* de Louis — Joseph Soulas nous livre un univers graphique un peu semblable à celui de Frélaut, mais plus lucide, moins abandonné aux envoûtements de l'ombre. Toute la campagne de *doulce France* revit en ces dessins aériens, où les traits suggèrent des formes fluides. La *rétrospective* Paul Hannaux nous fait pénétrer dans un univers violemment coloré, barbare, séduisant par son étrangeté. Quant à Abel Bertram, dont l'œuvre se rapproche par moments de Cézanne, elle se laisse difficilement réduire à quelque idée directrice.

La section *Poèmes illustrés* se développe chaque année. Mais il faut regretter que, la plupart du temps, un accord profònd ne soit pas réalisé entre le poème et son illustration. Le poème de Robert Mallet, *Quartier de Lune*, est desservi par un illustrateur qui n'a pu suggérer tous les prolongements. Certes, une telle réussite est rare. Et cependant Demeurisse y atteint, pour le poème de Philippe Chabaneix, *l'Espérance*, en faisant planer deux oiseaux blancs dans un ciel menaçant.

D'autres confrontations sont saisissantes : Chapelain-Midy illustre d'un sous-bois blond le poème aérien de Jean Loisy, tandis qu'Yves Brayer réalise une composition nerveuse pour un poème de Falgairolle : *Suite espagnole* et que Gérard Cochet illustre avec un humour tendre et coloré un poème de Gabriel Audisio *Poissons*. A citer encore, le beau poème d'amour de Louis Emié, délicatement suggéré par le dessin.

Dans la section *Arts décoratifs*, les tapisseries, qui témoignent de la plus grande originalité. Chaleur des coloris, accord du dessin et de la matière, richesse de la composition font des *Saisons dans le jardin*, de Jacques Despierres, et des *Oiseaux à la Fontaine*, de Picart le Doux, de parfaites réussites.

Quant à la section *Peinture*, elle est abondante, trop peut-être. Il faudrait souhaiter une sélection plus sévère. J'ai noté une évocation de l'univers de Cocteau par Mac'Avoy, qui a su rassembler en quelques traits la richesse protéenne de l'œuvre. J'ai aimé le beau paysage d'Humblot, où la terre dénudée met à jour des pierres blanchies. Cet artiste sait sensibiliser la nature par les moyens les plus simples et la rend aussi déchirante qu'Utrillo, lorsqu'il peignit les façades vides des villes. Signalons une belle composition de André Minaux : *Paysannes au repos*, cet art, d'une saine vigueur, contraste avec celui de peintres comme Jansen, qui nous propose un étrange et douloureux *Marché* influencé par Goya. De ce dernier peintre, je rapprocherai la *Marchande de Masques*, de Le Colas, influencé aussi par le surréalisme.

Armiss a peint une *Nativité* au dessin pur, tandis que Rapp évoque, dans la gamme spectrale des blancs et des gris, une pathétique *Paysanne à l'enfant*. Denise Lemaire en est proche, qui recrée un univers minéral, semblable à celui de Buffet. D'une inspiration tout à fait différente, Pageot-Rousseaux peint des femmes espagnoles, avec des coloris hardis et neufs. A noter encore un beau nu de Kayser, un *Paysage d'orage* de Bernier, une *Crucifixion* de Dalley, un sous-bois étrangement coloré de Demeurisse, une *Mariée* surréaliste de Pollet, des dessins de Marage et Jacquemin.

La matière de ce Salon est très riche et il faudrait pouvoir s'attarder devant certaines toiles. Mais une première visite permet déjà de faire une sélection, car souvent le premier regard nous révèle exactement ce qui est.

RENÉE WILLY.

Donnons une place dans cet *agenda* qui, le dimanche 5 décembre, marque une trêve dans la quinzaine agitée des prix littéraires, aux ouvrages de poésie, simplement pour montrer que les mains qui tournent les pages des livres ne sont pas toutes avides de pronostics.

LUC BÉRIMONT : « LE GRAND VIAGER ».

Ce qui charme, dans la poésie de Luc Bérimont, c'est une joie de vivre sans mélange, une tendance naturelle, tour à tour insistante et narquoise, à interpeller la nature, une manière un peu brusque de crier « viens donc par ici » aux images qui traversent l'esprit. Luc Bérimont n'a rien d'un poète honteux ou grave. Il a du poids des choses un instinct sûr, et des couleurs une vision on ne peut plus nette. La chose, qu'elle soit herbe, cheminée ou marmite, occupe avec avantage tous ses contours, à chacun de ses vers. L'odeur aussi y jouit d'une belle liberté. Est-ce dire que cette aisance, que cette opulence n'est pas quelquefois ostentatoire? Luc Bérimont étale ses richesses en toute franchise : chez lui le mendiant trouve bon gîte.

A tant de dons, à tant de variété surtout, on aimerait que s'ajoutât de la pudeur. Prodigue comme lui, Maurice Fombeure, à qui Bérimont fait songer par moments, joue de la pirouette et, du coup, on lui pardonne d'être riche. Et Jean Follain, autre seigneur que Bérimont rappelle, fait durer les joies de la possession profonde avec un savoir autrement civilisé. Tout cela, Luc Bérimont le sait si bien qu'il lui arrive — ces poèmes sont alors bénis des anges — de se changer en un équilibriste capable de sauts mortels. Ces sauts-là, qu'il les exécute dans un potager, dans une grange, dans une basse-cour ou dans la cour d'un palais en marbre rose, suffisent à nous faire frémir. Y a-t-il plus stimulante virtuosité?

Les forêts que la nuit fait rentrer sous la terre
M'attendent. Ce sont mes chiens verts. J'ai eu raison
De m'en aller ce soir, de renverser la ville
Après avoir mangé le pain chaud de ton nom...

. . . .

Unir ce qui s'oppose,
Rassembler sans répit,
Savoir qu'une main cause
Au centre de l'esprit,
Que nous lui devons l'être
Le gîte et le couvert
La forme des fenêtres
Et les mots de nos vers.

(Nouvelles éditions Debresse.) ALAIN BOSQUET.

ALAIN BOSQUET : QUEL ROYAUME OUBLIÉ.

Le recueil de poèmes Quel Royaume Oublié *qu'Alain Bosquet publie au* Mercure de France *s'ouvre sur des* Notes pour un Contrat poétique,

c'est-à-dire l'histoire de la pudeur du poète à traduire sa chair en verbe, *pudeur qui le mène de la justification au silence, et du silence à la renaissance. Son* Royaume Oublié *témoigne des mêmes préoccupations, puisque dans ce royaume, la parole d'homme n'a que faire;*

car l'heure est arbre, ciel, étoiles, neige
sable à midi, tournesol ou matière...

L'univers, — à l'image du langage transformé par le poète — se prépare pour la métamorphose. C'est avec des images dures et simples, un lyrisme secret, qu'Alain Bosquet nous entraîne vers cette fin, qui cependant ne sera pas, car déçu par l'homme l'univers resta tel quel.

(Éditions du Mercure de France.) NADINE LEFÉBURE.

ARMAND BERNIER : L'AMI DES ARBRES ET DES OISEAUX.

Armand Bernier est un des meilleurs poètes belges contemporains. Il est prophète en son pays qui lui a prouvé à diverses reprises son admiration.

Aujourd'hui son onzième recueil chante donc les arbres et les oiseaux, l'écureuil aussi qu'on voit sur une photo mangeant dans la main de son ami. C'est à Arosa, petite ville des Grisons, que les bêtes sont aussi familières. Les hommes doivent y être plus humains. Heureux pays franciscain!

Le poète se compare d'ailleurs au petit animal *trop léger pour le sol et trop lourd pour flotter — toujours à la merci d'un équilibre instable — entre l'argile et la clarté.* La mésange veut aussi faire ami avec l'homme. Elle a de si jolies couleurs qu'on ne pense pas à sa cruauté.

Il faut savoir gré au cher poète de nous avoir fait entendre à travers ses poèmes la plainte des ramiers et d'avoir en quelque sorte prié pour que l'arbre ne meure pas, l'arbre partout en proie à la cognée du progrès...

Après ma mort dans la forêt
vous irez cueillir une branche
vous appuierez sur mon visage
cette douceur de ciel et d'eau.

(Éditions Dutilleul.) JEAN LEBRAU.

FERNAND OUELLETTE : CES ANGES DE SANG.

Depuis Mallarmé (mais chaque époque n'a-t-elle pas ses Gongoras!) lire un poème c'est un peu répondre au sphinx. De nos jours, en effet, dans tout poème, le poète se juche sur un socle et replie ses ailes. Il est une perfection d'être pour toute une éternité de questions. L'obscurité lui est plus confortable que la lumière et, en fait, elle lui permet de développer une sensibilité aux ténèbres que ne connaissaient pas nos gros producteurs de vers des temps

classiques. D'ailleurs l'énigme d'un poème ne se résout point dans la connaissance de quelques formules, mais dans une vision qui est le résultat d'un accord entre la sensibilité et l'imagination du lecteur et la sensibilité et l'imagination du créateur. Or cet accord suppose nécessairement, de part et d'autre, que l'on ait parcouru le même chemin d'initiation.

Il est des poèmes qui illustrent mieux que d'autres cette vérité d'ordre général. *Ces Anges de sang* de Fernand Oueilette, par exemple.

Il est venu d'un paysage de sang
de l'abondance future d'une saison de pitié,
il est venu au lac de cendre
au lac balafré de lunes englouties,

. . . .

il est venu cet ange de faims limpides
offrir son feu au chant des mains
aux yeux des plaies semer ses aubes.

Ces vers-ci laissent des sillages en nous et l'on n'en trouve pas, dans tout le recueil, qui fassent retomber le plaisir qu'ils procurent dans la banalité de l'expression prosaïque.

A fleur de lune
les teintes l'accent des brises
charbonnent le bruit des joncs
les bleues ballades des yeux sur l'onde.
Aux faubourgs de pénombre les fourmis grugent
le long des os grugent les songes.
Les fourmis grêlent!
au nid du souffle.

L'élan dont est possédé par moment Fernand Ouellette est une prière aux accents tragiques et angoissés. Le poète, lui aussi, a sa nuit de Pascal, mais elle se réduit en un chant harmonieux qui, loin d'irriter notre conscience, la comble d'une suave douleur.

(Éditions de l'Hexagone Montréal.) YVES TOURAINE.

ROGER GILBERT-LECOMTE : TESTAMENT. POÈMES ET TEXTES EN PROSE. (INTROD. D'ARTHUR ADAMOV. AVANT-PROPOS DE PIERRE MINET.)

Roger Gilbert-Lecomte n'est pas de ces écrivains que l'on peut juger avec les normes ordinaires : poète, il se montre voyant et prophétique; essayiste, il fait figure de pamphlétaire inspiré; théoricien, il suggère une vision du monde qui dépasse à la fois (en les intégrant) les grands systèmes scientifiques et les intuitions les plus crépusculaires de l'âme primitive.

On sait qu'après avoir fondé *le Grand jeu* avec son ami *Daumal*, il a rompu avec celui-ci et que, le 31 décembre 1943, il mourait à l'âge de trente-six ans, laissant derrière lui une grande partie de son

œuvre impubliée. — C'est *Arthur Adamov* qui a réuni le choix de textes publiés sous le présent titre de *Testament*. Il a puisé aussi bien dans l'œuvre inédite que dans les textes déjà parus, prenant pour critère, nous dit-il dans l'introduction, *non celui des idées, discutable, mais celui de la poésie.*

Ce choix compose un livre parfaitement cohérent, qui prouve bien, en fin de compte, à travers la diversité des « genres » que *Gilbert-Lecomte* écrivait, poussé par une conviction profonde, impérieuse, *une vérité monotone* que, dans sa générosité et son désespoir, il a voulu crier sur tous les tons : si l'homme moderne veut se sauver, il lui faut regarder en face le monde lézardé et choisir la poésie comme voie de salut. Et, par *poésie*, *Gilbert-Lecomte* entend (à l'exclusion de *l'art de faire des vers*) tous les moyens susceptibles d'aider l'homme moderne à saisir *la synthèse fulgurante* du savoir humain; cette poésie sauvera le monde moderne ou le monde mourra. Cette conception antiesthétique de la *poésie-voyance*, *Gilbert-Lecomte* la partage avec les surréalistes en qui il reconnaît, après Poe, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont et Apollinaire, *les vrais poètes créateurs, prophètes.*

La première partie du *Testament* (poésie, rêves) nous montre comment le théoricien a pratiqué cette « poésie ». Il faut dire qu'elle répond en tous points à notre attente. Mis à part deux ou trois textes, chaque poème trouve le ton à la fois lucide et prophétique qui convient à l'expression des grandes intuitions de l'auteur. Et si ses théories (profondément influencées par les métaphysiques orientales) peuvent paraître contestables à certains lecteurs, ses poèmes restent, malgré tout, taillés dans le marbre contradictoire où les cris désespérés rencontrent la certitude apaisante qu'il existe un Ordre cent fois admirable dominant et intégrant notre pauvre existence.

Et que dire, enfin, de ces *rêves*, taillés dans une vision rocailleuse et convulsée qui rappelle irrésistiblement le peintre *Soutine*, sinon qu'ils répondent exactement à cette définition que *Gilbert-Lecomte* donnait du rêve, dès 1930, dans le numéro 3 du *Grand Jeu : L'âme primitive n'est pas morte encore en Occident, puisque demeure la sanglante nourriture des rêves.*

(Éditions Gallimard.) JEAN-JACQUES KIM.
(Collection « Métamorphoses » n° L.)

JACQUES BRENNER : CHARLES CROS.

Jacques Brenner s'est attaché à nous présenter Charles Cros avec vérité et simplicité. Celui-ci a été longtemps méconnu. Pour toute une génération, il n'a tout au plus évoqué que ce poème du Hareng Saur *dont le célèbre Coquelin cadet fit un monologue qu'il colporta avec succès de salon en salon. Cependant Charles Cros menait une existence aventureuse et picaresque, dissipant son activité de multiples façons. Tour à tour pastelliste, musicien et musicologue, bricoleur, cet inventeur du phonographe avant Édison fut surtout un grand poète double d'un grand savant. Une vraie connaissance*

de Charles Cros conduit inéluctablement Jacques Brenner à affirmer que le savant et le poète étaient le même homme qui, dans une époque de fantaisie souvent factice, sut garder en lui une fraîcheur d'adolescence aussi bien que l'état de non conformisme. Si cet amant malheureux de la célèbre Nina de Villars commit certes, à la légère quelques vers sentimentaux trop faciles, il eut, par ailleurs le sens, dans le meilleur de son œuvre, de ce que Brenner nomme « l'évidence poétique ». On peut ajouter qu'il eut aussi celui de la nécessité de la poésie et de sa présence fatale. Parlant des monologues de Charles Cros, Brenner précise aussi bien qu'ils sont « fondés sur l'absurde des choses et des gens bien plus que sur le ridicule », et il ajoute : « Décidément, c'est bien l'esprit moderne qui souffle ici. » Réflexion qui peut valoir pour l'ensemble de l'œuvre. A l'étude de Jacques Brenner, se joint celle de Ian Lockerbie qui traite de la solitude de Cros. « Il a consenti, écrit-il, à tous les efforts, mais pour ne rencontrer à chaque fois qu'ignorance et préjugés. Ce sont ses échecs continuels, l'incompréhension des hommes, qui ont condamné Charles Cros à la bohème et à la solitude. » Quant au choix de textes joints à l'ouvrage, il nous donne bien les différents aspects de cet homme-protée, de ses talents et de son génie.

(Éditions Seghers.) JEAN FOLLAIN.

LEO SCHMIDL : L'IMAGE.

Tout poème est intraduisible, nous le savons tous, mais jamais cette évidence ne fut plus manifeste qu'à propos des poèmes que Leo Schmidl a réunis sous le titre : *l'Image*. Si j'aborde aussi brusquement cette question de la traduction, c'est (que l'on m'excuse de parler de moi) que j'ai traduit quelques poèmes de ce recueil et qu'ayant pu ainsi les pénétrer dans leur musique originelle, j'en ai goûté la séduction et les mélodieux murmures. Et la difficulté de rendre un art si invisible et si exactement mesuré. Car cette poésie que son auteur place sous le mot visuel d'*Image* est en vérité essentiellement musicale : si les images naissent à chaque pas, c'est d'abord par une certaine sonorité, si bien que je pense aux vers sublimes de Hugo :

Et l'oreille pourrait avoir sa vision
Car les choses et l'être ont un grand dialogue.

Poèmes rimés, attachés à l'importance capitale du son final, soit avec le chuchotement calme d'eau dormante, soit avec la raucité du torrent, contrastes si propres à la langue allemande et dont nous ne pouvons donner aucune équivalence. Avec quelle pédale douce s'éteint par exemple le verbe *sterben*, à côté du défi de notre *mourir!* Leo Schmidl fonde des morceaux entiers sur une seule sonorité, comme dans *le Sacrilège*, ou sur des groupes vocaliques, comme dans *l'Automne enchanté*. Sa poésie est mélodiquement savante, fruit de longs labeurs exercés sur le langage lui-même, avec des concentrations et une véritable nudité qui font de chaque mot un élément nécessaire, à la fois pesé et pensé, selon l'étymologie la plus sévère.

Aucun traducteur de ce livre, les uns ayant réussi, comme André Thérive, une transposition en vers français rimés et réguliers, ou comme Marcel Brion et André Bellivier en vers libres, ne me contredira sur la difficulté de traduire Leo Schmidl ! Cela dit, passons aux poèmes eux-mêmes, l'édition étant bilingue, le lecteur méditera à son tour.

Leo Schmidl est un poète autrichien qu'exila le malheur de son pays. Cette épouvantable rupture dans une existence d'homme ne peut que marquer une œuvre, aussi sensible que celle-là, d'un sceau sombre et pesant. Immolation inguérissable.

Saisi; il éprouve le poids,
Pleure devant l'abîme ouvert
Des années perdues.

Ainsi la nostalgie, avec une sorte d'horreur panique devant ce que ce siècle connut de démoniaque, et le sentiment profond qui s'égale à la mort crispe-t-elle dans une violence justifiée certaines de ces pages.

Assez de la mort, de la honte insondable
Qui nous fit oublier les champs abandonnés...

Ainsi s'approfondissent de tout le poids de l'expérience et de la fatalité tant de vers et, parmi eux, ce cri terrible :

Dass du Mensch warst! (Oui, tu fus homme!)

quand la souffrance vient ici témoigner avec l'accent irrésistible de sa réalité. Mais Leo Schmidl, d'autre part accordant sa voix musicienne au chant éternel de la terre, des saisons, des arbres, des ruisseaux ou des ciels changeants, se met à trouver des raisons d'espoir dans une foi qui ne dépend plus des hommes :

Au cri des hontes humaines
Clos ton oreille, ô rêveur!

Rêve éveillé, éveillant, qui le jette à l'affût de la moindre modulation du jour et de la nuit, et qui fait songer souvent à Henri Heine, avec ce murmure

Qui révèle calmement
L'âme séculaire des choses.

On pourrait déceler trois éléments dans *l'Image* : une joie toute sensitive et innocente, presque enfantine, qui se désaltère aux sources de la nature, devant un étang, un arbre ployant sous la neige, un verger; les cris contenus d'une blessure avec les lourds motifs quotidiens issus de l'angoisse actuelle; et enfin l'apaisement, l'espérance qui rassemble, par le miracle poétique et ses prolongements, les dons de la terre et l'esprit de volonté. C'est là, me semble-t-il, le message le plus personnel de Leo Schmidl, celui par lequel il affirme ce monologue secret ou calmé où, selon ses propres mots :

Le poète institue un débat avec sa vie dans ce temps qui est le sien.

(Éditions La Table Ronde.) YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

PRÉSENTATION DE « LA VILLE », DE PAUL CLAUDEL (THÉATRE NATIONAL POPULAIRE).

Quand il écrivit *la Ville*, Paul Claudel avait vingt-deux ans. Il la remania quelques années plus tard et ne s'en soucia plus guère, semble-t-il. Telle qu'elle se présente, si longue, si touffue, si éloignée des habitudes et des exigences scéniques, cette œuvre de jeunesse est de nature à dérouter et à rebuter même des auditeurs fort bien disposés. Elle est pourtant pleine de richesses. Et si la gangue étouffe le diamant, à coup sûr, le diamant existe. On est étonné par les vues prophétiques que le jeune poète émettait en 1890 sur la condition humaine et l'évolution sociale.

La question posée par Claudel dans *la Ville* est celle de la cité sans Dieu. Quelles que soient les formes politiques ou économiques qu'elle revête, elle est, proclame-t-il, inéluctablement vouée à la mort. Claudel annonce la décomposition de la bourgeoisie ainsi que la révolte prolétarienne qui débouchera dans la dictature. Ses coups de boutoir atteignent aussi bien le capitalisme où quelques hommes, par le pouvoir de l'argent, dominent et asservissent la multitude, que les régimes où la masse prétend assurer le bonheur de l'individu qu'elle ne fait qu'opprimer.

Seule l'Église peut soustraire l'homme à cet asservissement, car seule elle l'élève au-dessus de la matière et de ses satisfactions. Seule elle maintient les valeurs éternelles. Et c'est pourquoi, renonçant aux théories dissolvantes, aux expériences périlleuses, la Ville se choisit finalement un chef en la personne de l'évêque Cœuvre.

Assurément, cette conception théocratique est fort éloignée de nous. Paul Claudel apporte à l'illustrer une luxuriante abondance d'images et une ampleur parfois grandiose. En dépit de ses beautés, un tel poème est-il acceptable à la scène? Il ne faut pas, dira-t-on, le juger comme on ferait d'une œuvre théâtrale normale. C'est là une attitude qu'on ne peut guère réclamer d'un spectateur. Et force est d'avouer qu'on ne suit pas sans un effort assez rude et sans quelque ennui, le déroulement de ce drame. Aussi l'on peut se demander si *la Ville* était bien une pièce à présenter par le T. N. P., si elle est conforme à la mission d'éducation littéraire qui lui incombe? Le T. N. P. et son public forment, il est vrai, une petite théocratie. Jean Vilar parle et on le suit. Souhaitons que l'obéissance ne paraisse pas pénible aux fidèles.

Les interprètes ont servi valablement le texte et Mme Maria Casarès a dessiné avec une vive intelligence Lâla, préfiguration de toutes les femmes claudéliennes.

ROGER DARDENNE.

LUNDI 5 DÉCEMBRE.

LE SPECTACLE DU PRIX GONCOURT.

Tous les ans, le premier lundi de décembre, on joue chez Drouant les Enfants du Paradis *avec les journalistes grimpés sur les chaises, accrochés aux fenêtres, retenus aux lambris.*

Au point où il est aujourd'hui, le prix Goncourt constitue un vice de l'espèce, une monstruosité étrange qui, la plupart du temps, échappe au public, bien qu'elle soit commise en son nom. Car, si le spectacle se joue à bureaux fermés, il s'entoure d'une démonstration réellement agencée en vue d'un retentissement extrême.

Les acteurs en sont connus (dix têtes couronnantes et, presque toutes, assez illustres); le lieu de l'action n'en est plus ignoré de personne (un grand restaurateur lui doit une sorte de gloire); il n'est pas jusqu'à la gastronomie dont il s'entoure qui n'ait acquis sa célébrité (on vient des quatre coins du monde, commander place Gaillon « le menu des Goncourt » et le « Blanc de Blanc » est devenu presque aussi notable que le Coca-Cola); quant à la figuration, elle ne constitue pas la partie la moins intéressante de la représentation : journalistes, caméramen, représentants des maisons d'édition, agents publicitaires, peu de badauds (on filtre à la porte désormais).

Et, tout cela, répercuté par la voix, l'écran, la télégraphie sans fil, la photographie, l'article de presse, se propage en vingt-quatre heures à travers le pays tout entier, aussi important, aussi lu, écouté et attendu que la chute d'un ministère, si ce n'est davantage parfois. Sans doute, cette démonstration (dont la durée n'excède pas quelques minutes) a-t-elle lieu seulement une fois dans l'année; mais, à l'image du Bal des Petits Lits Blancs, elle est susceptible de rapporter plusieurs dizaines de millions de francs. Il reste que l'on serait bien empêché de montrer du doigt la seule apparence de son deus ex machina ; il ne s'appelle même pas Huot de Goncourt.

En 1903, quand fut décerné le premier prix Goncourt, on fit porter le résultat à la caisse (du Café de Paris) et ce fut la caissière qui renseigna les trois journalistes qui s'étaient dérangés. Les mœurs ayant évolué et l'habitude aidant, comme l'événement ne rassemble pas aujourd'hui plus de deux cents personnes (toutes de professions apparentées), on ne s'étonne généralement pas beaucoup que la littérature soit mêlée à ce tintamarre, à ce que Bernard Grasset nommait : « La foire sur la place. » Il faut, de temps en temps, qu'un, œil neuf s'ébahisse, Huron fraîchement descendu dans l'arène pour redonner à certains un sang-froid oublié.

Nul ne s'étonnera donc des déclarations faites à la presse par Jean Giono pour qui c'était, place Gaillon, le premier scrutin depuis son élection.

Le spectacle qu'a eu sous les yeux l'auteur des Ames fortes pouvait passer, en effet, pour la réunion de quelques-unes des extravagances les plus remarquables qui soient. Tout s'en mêle et tout y est, toutes les techniques de la publicité et de l'information « au service de la littérature » en vue de l'événement qui fera boum ! Tout se passe en moins de dix minutes, mais rien n'y manque : entre la porte — fermée — où siègent encore les Goncourt, et le salon — grand ouvert et avec buffet — où attendent journalistes, micros et caméras, dans un espace qui ne couvre pas plus de 5 mètres carrés, s'est massée la meute d'une trentaine de photographes, instruments en mains.

Les résultats étant proclamés aux micros et devant les caméras, il faut en gagner les approches. C'est à quoi s'est employé, le lundi 5 décembre, M. Philippe Hériat. Alors, ce n'est plus une meute, mais cela Giono ne l'a pas vu; c'est la mer et toutes ses tourmentes, son flux et son reflux. Ensuite, dans la minute même qui suit la proclamation du scrutin, la ruée se porte vers la salle à manger des Goncourt; et l'on imagine, derrière les battants qu'on enfonce, la voix de Salacrou ou d'Alexandre Arnoux : — Ça y est! Les voilà!

Il est curieux que, d'année en année, les journaux ne se lassent pas de reproduire la même photo : la table ronde des dix couverts, l'hébétude de quelques-uns des convives et l'étrange fond du décor, flashes des photograhes, houle des têtes de deux cents journalistes dont les dix Goncourt sont la « proie » et par lesquels ils sont « mitraillés sans pitié ». On retrouvera dans la presse les mêmes commentaires qui ne varient ni dans leur teneur ni dans leur jargon.

En face de cet assaut, Giono m'a demandé :

— Voyons, ce que nous venons de faire ici, tout à l'heure, à huis-clos, a-t-il un rapport avec ce déchaînement?

JACQUES ROBICHON.

MARDI 6 DÉCEMBRE.

Livres nouveaux. — Emyr Humphreys : Écoute et pardonne. — Louis Pauwels : L'Amour monstre.

EMYR HUMPHREYS : ÉCOUTE ET PARDONNE.

Cet écrivain gallois qui paraît aujourd'hui pour la première fois en France, a déjà marqué sa place dans le roman britannique, et son mérite a été consacré en 1952 lorsque lui fut décerné le prix Somerset Maugham, précisément pour *Écoute et pardonne.*

Le principal protagoniste David, qui dans le titre du livre implore le pardon de son prochain, est professeur et romancier. C'est aussi un époux infidèle. Nous suivons son existence, tantôt à l'école où il enseigne les Saintes Écritures, tantôt à son foyer qui n'est plus celui de son épouse Phyllis mais celui d'Helen, femme impérieuse et riche. Helen l'installe chez elle, dans un appartement cossu de Kensington et lui fait engager une action en divorce contre Phyllis. Sensible aux agréments d'une vie facile, David se laisse faire sans révolte ni passion. Quand après une rapide volte face d'Helen, il se trouve abandonné par elle, il retourne vers Phyllis et son fils délaissés depuis longtemps.

Dans cette existence fort peu édifiante, et cependant sans bassesse, David, trop faible pour réagir, semble être le jouet d'une fatalité qui l'entraîne inexorablement vers la médiocrité morale.

Tout cela est décrit avec une réserve si britannique que les traits du héros nous apparaissent estompés; comme vus, pour ainsi dire, à travers les brumes de son pays, et comme beaucoup de Britanniques apparaissent aux Continentaux. Il n'en est cependant pas moins profondément humain et vrai.

Cette étude psychologique n'est pas la seule à rendre un son authentique, celle des autres personnages : Helen, la maîtresse régente, le directeur d'école sont plus fouillés et plus solidement campés, comme si le héros narrateur avait été en ce qui le concerne retenu par une pudeur insurmontable.

Quant aux événements et institutions, quant aux intrigues qui

opposent les professeurs les uns aux autres, avec la politique qui s'infiltre et l'hypocrisie jamais absente, tout cela Humphrey nous l'expose de main de maître. Non pas que la politique, les intrigues, les mesquineries accroissent l'intérêt du roman, mais ils achèvent le tableau.

Les qualités de cette œuvre anglaise ont été reconnues en Amérique et le critique du *New York Times* a pu écrire : « Outre ses dons de prosateur, la maîtrise du romancier est évidente. Il possède esprit, subtilité, réserve et ces valeurs intangibles qui donnent à un roman sa force. » J'ajouterai qu'il n'est jamais dépourvu de chaleur humaine.

(Éditions Plon.) A. B.
Collection « Feux croisés ».)

LOUIS PAUWELS : L'AMOUR MONSTRE.

On ne peut apprécier à sa juste valeur le dernier livre de Louis Pauwels, sans être quelque peu complice de son auteur à divers titres. Complicité qui, pour le lecteur, doit jouer en faveur du sujet, de sa vérité dans le temps, des règles de ce qu'on pourrait appeler « roman pur ». Louis Pauwels choisit de nous présenter ses personnages de l'intérieur, grâce au procédé mis à la mode par le Faulkner de Tandis que j'agonise, *et si fréquemment repris par nos romanciers depuis le* Magnolia Jules *de Kléber Haedens. Mais, en dehors de longues « plongées » où chacun d'eux s'examine, se palpe, se découvre, non sans cynisme, l'auteur reprend pied tout à coup dans la réalité objective. Sur les deux plans, habilement découpés et rapprochés, il se déplace avec aisance. Le peintre des tics de la vie de province et de ses passions secrètes rejoint l'écrivain préoccupé de vues supra-réelles et de magie, qui nous a donné* Saint-Quelqu'un *et un témoignage bouleversant sur Gurdjieff.*

L'intrigue de l'Amour monstre? *Pauwels la résume à peu près, comme par gageure, au début de son livre. Il s'agit d'une poignée de « possédés », qui vivent dans une petite ville française, dont il n'a que faire de préciser la géographie. L'amour, « l'amour monstre », avec son pouvoir obsédant, rendu plus inquiétant par l'aura de la religion, est pour eux le véhicule de toutes les tentations. On évoque Denizelle de Douai, Jean de la Vitte, la lycanthropie, les démonomanes du XIVe siècle. Or, là où l'on attendait l'exposé d'un cas de sorcellerie, le point de vue humain et physique (dans la passion qui attache le Dr Billet à la jeune veuve Madeleine), de même que l'approfondissement psychologique, prend le dessus. Louis Pauwels fait corps avec ses personnages. Il les scrute, les épouse, démonte leurs aberrations. Il les suit dans la géhenne. Tout recul anecdotique disparaît, et nous assistons à une étrange interpénétration de l'écrivain et de ses héros. Nous ne voyons plus dans* l'Amour monstre, *agir d'une manière précise Antoine Billet — coupable, aux yeux de tous, d'avoir envoûté Madeleine, et qui finira au bûcher, — ni Perrin, le marchand de volailles jaloux, ni l'avocat Vias, sensuel et lâche. Nous regardons s'épanouir leurs pensées et leurs machinations comme autant de fleurs monstrueuses. La caricature s'écarte devant une vérité intime forcenée. Certaines créatures de Mauriac, pour ne rien*

perdre de leur grandeur infernale, nous paraissent armées d'ailes protectrices auprès de Billet et du Vias de l'Amour monstre, *larves avides, torturées par leur chair.*

Louis Pauwels, dans sa course haletante, ne prend aucun souci de choquer. Nous n'ignorons rien des bas-fonds de ces corps et de ces âmes, sur lesquels il se penche avec une cruauté, une ironie diaboliques. Livre noir et rapide, d'un arbitraire voulu, dirait-on, dans le seul dessein d'écarter les notions d'humanité admises pour nous rappeler ce qui, dans l'homme, même poussé dans un climat religieux, confine éternellement à la pure animalité. Le mysticisme n'est ici — qu'on le veuille ou non — qu'un moyen magique *pour exaspérer chez certains les désirs les plus redoutables. Après avoir lu* l'Amour monstre, *on salue le courage amer de Louis Pauwels.*

(Éditions du Seuil.) HENRI RODE.

PRÉSENTATION DES « AMANTS NOVICES » DE JEAN BERNARD LUC (THÉATRE MONTPARNASSE).

C'est un divertissement que nous propose Jean Bernard Luc. Le spectateur totalement détaché du monde conventionnel où vivent ces Amants Novices, assiste à un jeu qui ne le touche nullement. Reprenant un thème éternel, l'auteur nous conte les mésaventures d'un mari jaloux, parfaitement ridicule et digne du mépris plus que de pitié — soupçonneux, il a le sort que méritait son inquiétude. Sa femme, sympathique d'abord, renonce avec une facilité désarmante, à rester fidèle. Quant à l'amant, épris de vérité et grand ami du mari, il accepte le compromis, avec une aisance-facile-à-vivre. Bref, la médiocrité de ces personnages suscite une œuvre indisciplinée.

En outre, chaque élément de la pièce est emprunté à un de nos grands auteurs comiques, et Jean Bernard Luc, bien loin de faire effort pour les enrichir, ne craint pas de montrer qu'il ressasse. Le thème est moliéresque ; le second acte, charmant d'ailleurs, évoque le théâtre léger du XVIIIe siècle (bal masqué-arlequinades, quiproquos...) ; les troisième et quatrième actes nous valent des scènes comiques à la Roussin. Nous croyons assister à une suite de *remakes*, qui nous donnent le plus souvent envie de retourner aux originaux.

Jean Mercure a parfaitement compris les limites de cette pièce ; la mise en scène est habile ; on a augmenté le spectacle de ballets bien agencés ; les costumes sont brillants... et Dany Robin, jolie, souriante et gracieuse, joue avec un naturel éblouissant. On aimerait qu'Alice Cocéa articulât et ne fût pas trop comédienne, que Jean Parédès ne prodiguât pas mines et grimaces. Claude Rich se tire avec honneur d'un rôle fade.

On a donc tiré le meilleur parti de cette « petite » pièce, qui nous distrait sans nous intéresser.

MICHELLE MAYER.

PRÉSENTATION DU « CHIEN DU JARDINIER », DE LOPE DE VEGA (ADAPTATION DE GEORGES NEVEUX) ET DES « SUITES D'UNE COURSE », DE JULES SUPERVIELLE (THÉATRE MARIGNY).

Le chien du jardinier ne veut pas de sa pâtée, mais il ne permet pas qu'on y touche. Sur cette donnée proverbiale, Lope de Vega a écrit une comédie

que M. Georges Neveux a fort joliment adaptée. L'histoire est simple : il s'agit d'une jeune veuve à qui son état pèse. Elle a un secrétaire qui ne lui est point indifférent. Grande dame, courtisée par de hauts seigneurs, elle résiste pourtant au penchant qui la porte vers un homme qui n'est pas de son rang. Elle résiste, mais il lui déplaît fort que sa soubrette ait du goût pour le secrétaire. Ces avances, ces refus, ces querelles, ces raccommodements font penser à Marivaux. Et la franche bouffonnerie du dénouement, qui se moque de toute vraisemblance, rappelle Molière et ses conclusions « à la cavalière ». Le tout constitue une comédie vive, gaie, fort attrayante. Jean-Denis Malclès l'a parée de décors et de costumes les plus jolis qui se puissent voir. Et Mme Madeleine Renaud, la joue avec autant d'art et d'esprit. Jamais elle ne fut plus brillante, plus exacte dans l'expression des nuances les plus fugitives, plus séduisante.

Le spectacle s'achève sur *les Suites d'une course,* une fantaisie qui tient de la pantomime, du ballet et de l'opérette. Jules Supervielle raconte en vers d'almanach (exprès, vous le pensez bien), l'aventure du turfiste qui devient cheval. Henri Sauguet l'accompagne d'une musique goguenarde. Quant à Jean-Louis Barrault, il est véritablement extraordinaire dans sa métamorphose équestre. Tous ses camarades s'en donnent à cœur joie. Pierre Bertin chante avec un visible plaisir. Les costumes, les décors sont pleins de trouvailles humoristiques. Bref, un spectacle auquel il ne manque que d'être un rien plus bref pour être parfait.

R. D.

JEUDI 8 DÉCEMBRE

JOHN CLARK : LA PENSÉE DE FERDINAND BRUNETIÈRE.

Né le 19 juillet 1849, Brunetière est mort le 9 décembre 1905, à cinquante-six ans. Le livre de M. J. Clark le suit patiemment et diligemment, et grâce à des documents inédits, nous donne de toute cette vie, remplie par le travail et l'énergie de la pensée, un tableau à la fois fidèle, impartial et plein de sympathie. Une courte préface de Pierre Moreau, qui s'est substitué à Victor Giraud, (mort en 1953) élève fidèle et biographe attentif de Brunetière, ouvre le volume.

Ceux qui ont connu Brunetière, soit pendant sa vie, soit immédiatement après sa mort par l'immédiate influence qu'il pouvait encore exercer, y reconnaîtront bien son image. Certes, il sera toujours le critique qui, féru de classicisme et de XVIIe siècle allait jusqu'à l'injure quand il s'agissait du XIXe (Baudelaire, mystificateur doublé d'un maniaque obscène, que surpassent en corruption et en incompréhensibilité ses imitateurs, les Mallarmé, les Verlaine, les Rimbaud — *On ne badine pas avec l'amour* n'est pas du théâtre — etc...). Mais outre qu'il doit être entendu qu'en Art, la critique dénigrante n'est pas de la critique, mais une simple impulsion animale, et qu'on ne devrait jamais parler que de ce que l'on aime, ce n'est sans doute pas là le vrai Brunetière. Il avait au contraire — et encore aujourd'hui à lire ses articles et ses livres — fière et belle allure quand, armé en Bossuet, il partait en guerre contre la philosophie de son temps, contre le laïcisme antireligieux,

et pour tout dire quand il essayait par des arguments empruntés à la seule intelligence de résoudre des problèmes métaphysiques et par la seule polémique de reculer le plus possible les conséquences politiques et sociales de la révolution individualiste du XIXe siècle. Vaincu d'avance (il meurt à la veille de la Séparation), il reste une belle figure de combattant de plus en plus las, mais non découragé.

Souvenir d'autant plus émouvant que tous les arguments dont il a pu enrichir la polémique, en dehors de l'Église elle-même, ne serviraient pas à grand-chose maintenant. Les gueux ont rempli de nouveau les églises, et tous les motifs de l'intelligence, toutes les « raisons de croire » ne peuvent prendre leur force que soutenus par les mobiles d'une affectivité agissante, qui impose d'abord le « fait », et qui se vanterait au besoin de se passer de démonstration. Cette remarque n'est d'ailleurs faite que pour remettre Brunetière en son temps et montrer sa grandeur. Alain, qui l'entendit à l'École normale, l'estimait (sans le suivre) plus qu'il n'estimait Renan, Taine ou Sainte-Beuve. Et ce n'est pas un mince éloge.

(Éditions Nizet.) G. B.

VENDREDI 9 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Raffaele Guariglia : La Diplomatie difficile. — Robert Sabatier : Le Goût de la cendre.

RAFFAELE GUARIGLIA : LA DIPLOMATIE DIFFICILE.

Ce livre est la chronique de la dernière guerre rédigée par l'un de ceux qui furent étroitement mêlés à la politique : son témoignage constitue donc un document de premier ordre.

M. Guariglia est un diplomate de vieille roche. Ferme soutien de l'autel et du trône, il a le rare mérite de défendre courageusement ses opinions, lors même que les causes dont il se fait le champion sont désespérées. Il a toujours considéré que l'intérêt de son pays primait le reste et bien qu'il ne se fît aucune illusion sur le duce, (lequel d'ailleurs, le tenait à distance) il a estimé qu'en servant le régime mussolinien, il servait le roi et l'Italie.

M. Guariglia représentait son pays à Paris pendant les mois qui précédèrent la dernière guerre; il y a noué des amitiés avec des hommes politiques français, MM. de Monzie, Lagardelle, Georges Bonnet (qui a préfacé le présent ouvrage), d'autres encore. Bien que ne recevant aucune instruction précise de Rome et tenu dans l'ignorance de ce qui se préparait, il a jusqu'au bout essayé de maintenir des rapports amicaux entre la France et l'Italie. Jusqu'à la fin, il a espéré sauver la paix; les derniers mois de la non-belligérance italienne, il demanda en vain des directives au palais Chigi, où Mussolini refusa de le recevoir.

Encore que dans son ouvrage *la France a sauvé l'Europe*, M. Paul Reynaud déclare : « Le gouvernement italien s'évertue à

nous soutirer une offre concrète » et parle des « manœuvres » de l'ambassadeur, celui-ci proteste contre l'accusation et affirme n'avoir eu d'autre souci que d'éviter le conflit.

Une fois la guerre déclarée entre les deux pays, M. Guariglia rentre naturellement à Rome où il est nommé ambassadeur auprès du Saint-Siège. Là, en plein accord avec le cardinal Maglione, secrétaire d'État, il cherche dans la mesure du possible, à mettre le Saint-Siège à l'abri des foucades de Mussolini. On sait que ce dernier supportait mal le pape et M. Guariglia est obligé de s'adresser sans cesse à Ciano pour obtenir des atténuations aux exigences du dictateur. De Ciano, notre diplomate-auteur parle en termes assez sympatiques. Il a, dit-il, été mal jugé et son rôle était très difficile, il détestait les Allemands qui le lui rendaient avec usure et il s'était opposé violemment à l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne. Mussolini exécrait son gendre, ajoute M. Guariglia et il ne lui avait confié le portefeuille des Affaires étrangères que pour le tenir à sa merci. Mais un beau jour, Ciano ayant été jugé indésirable à son poste, est appelé à occuper la place de notre auteur au Vatican et M. Guariglia est envoyé à Ankara comme ambassadeur. Il y rencontre von Papen, représentant de l'Allemagne, qui affectait le plus grand optimisme quant à l'issue de la guerre, alors que Mme von Papen ne se faisait aucune illusion.

Un jour de juillet 43, M. Guariglia qui avait pris ses vacances d'été sur les rives du Bosphore, apprend par la radio la chute de Mussolini et son propre rappel. Un avion italien vient le chercher et le ramène à Rome où le maréchal Badoglio, chef du nouveau gouvernement, le nomme ministre des Affaires étrangères.

Dans ce poste, qu'il n'a d'ailleurs occupé que pendant six semaines, M. Guariglia déploie des efforts surhumains pour sauver ce qui peut-être sauvé. Il obtient que Rome soit déclarée ville ouverte. Il charge un homme de confiance d'aller à Lisbonne pour prendre langue avec les ambassadeurs alliés qui y résident et négocier une paix séparée; mais l'émissaire italien se heurte à l'incompréhension des Alliés qui exigent une reddition sans conditions. M. Guariglia s'efforce en vain de faire comprendre que l'Italie est tenue de sauvegarder certaines apparences et que, dans tous les cas, elle ne peut proclamer sa volte-face qu'une fois que les Alliés auront pris pied en Sicile. Dans ces pages des Mémoires, on sent frémir le désespoir du patriote qui voit sombrer son pays, et du diplomate formé aux grandes traditions politiques de Cavour qui se heurte à l'intransigeance de cerveaux butés. Il est forcé de se montrer « bi-face », selon son expression, car les troupes allemandes qui occupent l'Italie pour de soi-disant raisons stratégiques, constituent un terrible danger. Mais Hitler soupçonne une défection probable et dépêche Ribbentrop pour sonder le ministre sur les intentions du gouvernement italien. Ribbentrop lui demande sa parole d'honneur que l'Italie restera au côté de son allié allemand, et M. Guariglia, à la torture, lui donne cette parole d'honneur, parce que, dit-il, l'intérêt supérieur du pays doit l'emporter sur toute autre considération, de quelque ordre qu'elle soit. On sait le reste.

Après la chute du roi, M. Guariglia qui a servi la Maison de Savoie pendant de longues années et à qui le roi a demandé asile dans sa propriété de campagne, s'est retiré de la vie publique, estimant que son devoir lui interdit de servir un régime autre que le régime monarchique auquel il est indéfectiblement attaché.

Ce livre riche de suc a dû probablement susciter des controverses. Il constitue, nous l'avons dit, une précieuse contribution à l'Histoire, avec H majuscule. L'auteur cherche à demeurer impartial et à juger les situations de haut — et souvent y réussit.

Traduction scrupuleuse de M. Louis Bonalumi.

(Éditions Plon.) LOUISE SERVICEN.

ROBERT SABATIER : LE GOÛT DE LA CENDRE.

Si, au souvenir que conserve Jeanne Leroux de son fils mort en déportation, s'attache ce goût de cendre, c'est qu'à la douleur de la mère se mêle un élément moins pur : sorte de Mme Bovary dont le fils réalisait les ambitions longtemps déçues, elle se raidit dans son amour-propre autant que dans son deuil.

De cet amour-propre, elle obtient d'abord les seules consolations qui peuvent lui rester. Elle représente « la France martyre et douloureuse », entourée par le respect de sa petite ville, fortifiée par la sympathie d'inconnus éprouvés comme elle, de ceux en particulier qui flattent son snobisme latent, réconfortée par l'atmosphère du lendemain de la guerre, les commémorations, pèlerinages auxquels on la convie, les revues dans lesquelles elle retrouve l'esprit et le nom de son fils.

Mais, insensiblement, l'intérêt du public se déplace. Le contraste va s'accentuant entre cette figure de tragédie et la vie simple qui l'entoure; le monde oublie, la ville juge de plus en plus sévèrement celle qui se confine dans le passé, méprisant son mari et sa fille. Et quand cette fille décide d'épouser un ouvrier, une véritable conspiration se noue contre la mère orgueilleuse qui s'y oppose au nom du mort — car le souvenir le plus obstiné a été le plus déformant, il s'est confondu avec l'ambition, le fils idéal n'a plus rien de commun avec le jeune homme dont les autres gardent la mémoire.

Jeanne sera, non vaincue, mais laissée à l'écart, tandis que la vie continuera, que sa fille trouvera un nouveau foyer et son mari la consolation dans l'art d'être grand-père et un tardif esprit d'entreprise.

Le conflit entre une mère tragique et le monde oublieux, les utilisations diverses faites par les survivants du sacrifice des victimes de la guerre, autant de problèmes dont la gravité même accable un roman qui manque d'ampleur. Les personnages secondaires — moins heureux que ceux d'*Alain et le Nègre* — restent ternes, exception faite du modeste comptable, attendrissant par ses qualités désuètes, dont la joie à aligner des chiffres et l'amour pour sa petite ville nous valent les meilleures pages du roman, et pour lequel on oublierait volontiers cette mère abusive et peu convaincante.

(Éditions Albin Michel.) JEANINE BAGNOL.

SAMEDI 10 DÉCEMBRE

PRÉSENTATION DE « RACINES ».

Certains oiseaux volent à ras de terre. Mais le ciel commence par terre et c'est même aux approches du sol qu'il se prête à l'homme avec le plus de familiarité. C'est à cette hauteur que se déroule le film mexicain *Racines*. Il m'a semblé parfois que la caméra n'hésitait pas à s'allonger par terre pour inventer un horizon plus dru. Ainsi l'été peut-on se coucher dans les champs, les mains à la nuque et inspecter le monde végétal avec un regard minéral. Des souliers cloutés avancent pesamment dans l'herbe. On découvre une danseuse d'un regard qui remonte depuis ses sandales, sans prévoir qu'elle n'a que cinq ans. Des pieds nus de jeune fille volent sur le sol parmi les jambes d'une foule, dans un vrai silence de dentelle. Cette optique particulière laisse surgir des éléments jusqu'alors inconnus, grace auxquels les événements apparaissent décapés de nos généralisations usuelles et les objets débarrassés des empreintes de nos mains. On dirait dès les premières images que la toile de l'écran est neuve : elle a été repassée avant la séance. Elle est encore tiède, prête à vibrer. Et le peuple indien, si profondément usé par l'histoire et ses dates fatidiques, défile devant nous avec une verve intacte, non pas naïve, mais simple toujours.

Dès l'abord, nous sommes prévenus : le film n'est pas tourné en studio. Ni sunlights, ni comédiens. Nous verrons des Indiens seulement : ils sont *les racines du Mexique qui germe*. Nous les dévisagerons au travers de quatre fables (car il s'agit bien de fables : les signes sont précis, l'esquisse est achevée, l'expression sans équivoque). *Des corps, des âmes, des coutumes, voilà ce que je cherche*, dit un personnage. Des corps à la juste mesure de l'orgueil, des âmes trop dignes pour ne pas retenir leur tendresse, des coutumes féodales greffées sur l'univers d'aujourd'hui, voilà ce qu'on nous montre. On pourrait dire *race* au lieu de *racines*. L'allégorie serait encore plus juste. Les Indiens sont indivisibles de l'image de leur pays élémentaire où la laine est brute, l'or natif et l'eau impassible.

Le premier récit commence par le bruit du vent. D'habitude le cinéma, pour nous prouver le vent, faisait voler des linges et des tentures. Ici, c'est l'air qui vole et aussitôt l'image devient floue. La ligne de l'horizon est désespérément plate. Un homme court à la poursuite d'une dinde échappée. Dans la maison, un enfant pleure. Une galette grille. C'est le paysage de la faim. L'homme rentre. Le puncho de l'épouse inscrit sa tapisserie sur l'écran. On n'entend pas un mot d'amour. Pourtant un amour doux reste le seul argument, le feu de ces deux êtres isolés dans une campagne désertique. C'est par amour qu'à bout de ressources, la femme se vendra comme nourrice pour allaiter un enfant riche de la ville. Une auto va l'emmener. Elle embrasse la main de son enfant. Elle embrasse la main de son mari. Ces gestes sont discrets et silencieux. De la voiture qui démarre, on voit s'éloigner la silhouette immobile du père qui garde l'enfant sur ses bras. La radio de bord joue un air assourdissant.

L'histoire suivante est la plus ténue. Elle ne semble orientée que vers une facétie qui la fait tourner court. Au moins nous dévoile-t-elle la rencontre du style moderne avec un passé aux rites contagieux. Les images se suivent comme des versets. Un Indien courtaud, jambes nues, la tête mangée par un immense chapeau, pénètre en ouragan dans un village. Il vient chercher le docteur car sa femme va mettre au monde un enfant. Dans sa maison sombre, un feu couve dont les fumées se réunissent au travers d'un étonnant bric-à-brac d'objets nécessaires. L'accouchement, commencé avec le secours d'une vieille paysanne, se termine sous les auspices du médecin. Cependant le père, avec une certitude d'enfant sage, trace autour de sa demeure un cercle

de plâtre blanc, pour y relever plus tard l'empreinte de l'animal qui sera venu le premier saluer le nouveau-né, car la tradition veut que cet animal donne son nom à l'enfant. Notre homme pourrait-il prévoir que la première trace sera celle d'un vélocipède? Imperturbable, il baptisera son fils bicyclette. C'est tout et c'est bien peu. C'est assez pour surprendre chez l'auteur du film le clin d'œil d'un poète qui préfère ne point passer pour moraliste.

Révérence et barbarie se partagent le troisième conte, qui semble nous transporter dans une liturgie médiévale, alors que nous ne cessons d'assister à une suite d'incidents contemporains. Tout le début pourrait être de Bunuel. Angel est un enfant borgne, martyrisé par ses camarades de jeux, qui lui reprochent de leur porter la guigne. Une image blanche et grise nous le dévoile n'osant aider un aveugle à traverser la rue. Bafoué dans ses joies les plus primitives, il se croit condamné à la souffrance. Sa mère lui embrasse les yeux. Elle ne sait plus à quel sortilège avoir recours. Un magicien indien tente l'exorcisme, mais l'enfant a beau essayer d'expirer dans une bouteille le vent mauvais qui habite son œil, il reste en butte aux cruautés des garçons du village. Le ciel s'assombrit. Une vieille religion offre son refuge. La mère et l'enfant s'acheminent vers le pèlerinage des Rois Mages de Timizin, avec le dernier espoir d'une guérison miraculeuse. Perdu dans une procession aux dévotions fabuleuses, cerné de tous côtés par des fétiches solennels et des éclats de fête, ébloui par les forêts de bougies et les feux de Bengale, Angel reçoit dans son œil valide une déflagration qui le rend aveugle. C'est la limite absurde du malheur. Mais au Mexique, les aveugles sont révérés comme des saints. L'enfant devient l'heureux jouet d'un prodige : on devra chercher un autre borgne pour le tourmenter. *Nous reviendrons chez les Saints Rois Mages pour payer ce que nous avons promis*, confie la mère à son fils. Et l'un attelé à l'autre, comme un vieux cheval peut l'être à un brancard, ils s'éloignent entre deux haies géantes de cactus impuissants à contrarier la paix très profonde qui les accompagne.

Racines se termine au bord de l'érotisme. Un archéologue sur le retour d'âge poursuit de ses assiduités Xanath, la fille de son métayer indien. Il la traque dans les ruines d'un temple aztèque. Cette chasse à courre les entraîne jusqu'à la mer où une lutte sauvage les oppose dans le harcèlement des vagues. Elle s'évanouit. Il la couche dans le sable et la couvre de baisers. (Ce film est plein de baisers déférents, sur les mains, sur les yeux, sur les cheveux...) Mais Xanath reprend connaissance, l'assomme et s'enfuit. Puis c'est la fête encore : de beaux garçons virevoltent, suspendus à des cordes autour d'un mât de cocagne. Partout l'on danse et l'on se fiance en partageant une feuille de tabac. Dans un coin, le vieil homme propose à son métayer de lui acheter sa fille : *Les croisements sont bons*, lui dit-il, *je te donnerai un enfant de blanc qui sera plus intelligent que toi. — Oui*, répond l'Indien, *les croisements sont bons : je t'offre le double pour ta femme; amène-la moi...*

L'ouvrage étant brisé en quatre parties, l'alternance des thèmes choisis devrait provoquer une disparité de style. Il semble au contraire ici qu'une histoire vénielle puisse justifier, par le simple jeu des contrastes, un autre récit plus grave ou brodé d'outrances. Nous sommes devant un mariage, un mariage comparable à celui de l'ombre et de la lumière dans une plante qui pousse. Si ce qui est simple prend alors un air de cérémonial, c'est que l'orgueil gère une place légitime que lui ont gagnée le stoïcisme et le sens de la beauté. Où nous pourrions déceler la trame de psychologies particulières, il ne reste que l'unité d'une nation car le film, mexicain d'abord, est imaginé à la première personne du pluriel. Le destin insiste et gouverne. Adieu l'ellipse : l'œuvre se veut virile et tranchante. Aussi reflète-t-elle un singulier parti pris de hauteur, qui nous donne un vertige de beauté blanche. Un sens plastique prémédité ronge le film comme un cancer. Mais il faudrait être

myope pour en déduire quelque accusation de formalisme givré. L'imagerie fascinante recompose ici l'instinct d'un pays. Nous y entrevoyons une rare générosité d'intention qui ne peut rester indifférente qu'à des cœurs eux-mêmes trop réfléchis.

CHRISTIANE MAUREL.

LUNDI 12 DÉCEMBRE

Livre nouveau. — Erico Verissimo : L'Inconnu.

ERICO VERISSIMO : L'INCONNU.

L'étrange roman! Il semble n'exister, ne prendre corps que par un effet rétroactif. Il pourrait se passer dans n'importe quelle grande ville du Sud, et son héros, l'Inconnu, être n'importe qui. N'importe qui dont on ne connaîtrait de la vie qu'une version nocturne, une angoisse kierkegaardienne — issue des antagonismes et des achoppements secrets de l'existence, — non colmatée par les habitudes rassurantes du jour. L'Inconnu n'a pas de nom, bien entendu. Est-il un avocat, un agent d'assurances? Un schizophrène récent? Toutes les hypothèses sont permises, devant cet homme correct. Mais son mouchoir, son col sont tachés de sang. Alors, un assassin? Nous ne connaîtrons d'abord de cet homme que sa conscience oppressée, traquée par un événement mystérieux et qui n'est peut-être, après tout, que mythique. L'Inconnu, dans un port du Brésil, n'est plus qu'une sorte d'appareil enregistreur de la souffrance et des vices qui l'entourent. Sa conscience agissante s'est perdue, semble-t-il, mais pour lui permettre d'en trouver une plus vaste et douloureuse, où le bien et le mal surgissent en allégories vivantes, où les démons prennent l'aspect de ses deux suiveurs *nocturnes : un dessinateur bossu, cynique et paillard, et un homme vêtu de gris, œillet à la boutonnière.*

Quel acte irrémissible l'Inconnu a-t-il commis, pour subir, à la solde de ses deux compagnons, ce « voyage au bout de la nuit » dégradant, inexplicable? Pourquoi ces visages de cauchemar, ces appels de planète désorbitée? Qu'il s'agisse du Bossu ou de l'Homme à l'œillet — juges, objecteurs, bourreaux ou complices dissolus, — chacun lui désigne un univers hostile, tramé de chausse-trapes. Ils l'entraîneront à travers de mauvais lieux, la maison d'un mort, un hôpital et des hôtels louches. Seul, dans ce périple lancinant, un vieillard en blanc, le Moine, *joueur de fifre, viendra redonner à l'Inconnu l'intuition de la bonté. Le Bien, pour cet homme harcelé, fait contrepoids au Mal à l'improviste, mais, présent, il reste inaccessible. Le Bien est semblable à la forme rédemptrice que l'Inconnu attend en rêve, les bras ouverts,* dont il ne distingue pas encore les traits. *Il est au point d'en découvrir le nom, puis le perd dans une sorte de délire. S'agissait-il de Dieu?...*

D'un coup, après que l'Inconnu ait terminé sa nuit avec une prostituée, le récit s'éclaire en partie : enfant, il a redouté que son père, un homme violent, assassine sa mère. Son caractère et jusqu'à sa puissance sexuelle ont été modifiés, faussés par cette crainte. Une enfance transie lui a préparé le passage d'un réel angoissant à un rêve qui ne l'est pas moins. L'enfant est devenu somnambule. Plus tard, marié, ses rapports intimes avec sa femme le préoc-

cuperont au point qu'il oubliera, le jour des morts, de fleurir la tombe d'une mère bien-aimée. Se sentant incapable d'apporter la joie physique à son épouse, il souhaitera se supprimer. Mais l'audace que celle-ci mettra bientôt à prendre l'initiative, au cours de leurs rapports intimes, l'obligera à la chasser un jour. L'Inconnu possède un sens étrange de la pureté, qui se fait jour en lui à travers un esprit de moins en moins cohérent. Sa femme partie, il est trop tard pour qu'il se reprenne. Même s'il désire par-dessus tout le retour de la fugitive — après sa dramatique exploration de la nuit — il sombrera dans un désarroi proche de la démence.

Erico Verissimo, quoi qu'il en soit, n'a nullement voulu nous exposer un cas clinique. Une sorte de volonté de voir au-delà du réel le dirige dans l'Inconnu. *La course patiente et pathétique de son héros couvre les trois quarts du livre, sans que nous en soyons gênés. On assiste ici, paradoxalement, à une expérience nervalienne, faite par un écrivain du Brésil, d'abord commis d'épicerie, puis attaché aux affaires culturelles panaméricaines. Verissimo semble se poser résolument à contre-courant de la nouvelle littérature ibéro-américaine, où le côté politique et évolutif prend le dessus, sans nous donner exactement l'idée d'un art nouveau.*

A lire l'Inconnu, *on se souvient également de Rilke, de certains livres de Carlo Coccioli (pour leur clarté d'aquarium, réfractant le mysticisme et l'amour), et de quelques romans de la littérature « tough ». Mais on note surtout, dans* l'Inconnu, *un symbolisme rénové, où le freudisme, si l'on veut, a son mot à dire. Ce qui passe l'entendement, ici, devient secrète vérité. Le talent d'Erico Verissimo n'est pas affaire d'étiquette.*

Collection « *Feux croisés* ». *(Éditions Plon,)* H. R.

PRÉSENTATION DE « L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE » D'OSCAR WILDE (THÉATRE HÉBERTOT).

En adaptant *l'Éventail de lady Windermere* (déjà joué sur cette même scène par Emmy Lynn), Mme Michelle Lahaye a été, dit-elle, séduite par la justesse, la diversité des personnages. Nous arrivions avec un préjugé très favorable. Car nous avions gardé le souvenir d'une excellente soirée passée la saison dernière au Théâtre en rond, grâce à *Il importe d'être constant.* La comédie était menée et dénouée avec une négligence désinvolte, mais la caricature était pleine de verve, le dialogue pétillait, crépitait, étincelait.

L'Éventail a un peu déçu. Les personnages ont paru conventionnels et le dialogue, dont nous nous promettions des joies, n'est point percutant. En fait, ce mélodrame dont l'action se déroule dans « le monde », évoque Georges Ohnet. Et comme dans Ohnet, cette histoire d'une mère qui retrouve après bien des années, une fille abandonnée pour laquelle elle se sacrifie noblement, nous rappelle parfois qu'une très mince ligne de démarcation sépare le mélo du vaudeville. Il suffirait que les acteurs y mettent un peu de malice...

Ils n'en mettent aucune, Mme Marcelle Tassencourt veillant au grain et dans les décors fort réussis de M. Jacques Marillier, Mme Marie-France Planèze montre beaucoup de grâce et Mme Michelle Lahaye beaucoup d'autorité. Quant à Mme Fusier Gir, qui résisterait à sa cocasserie, même si elle n'évoque que d'extrêmement loin une grande dame de la pairie anglaise? Les honorables lords m'ont paru peu britanniques.

R. D.

MARDI 13 DÉCEMBRE

PRÉSENTATION DE « UN MARI IDÉAL » D'OSCAR WILDE (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

A vingt-quatre heures d'intervalle de *l'Éventail de lady Windermere* nous avons eu un nouvel échantillon du théâtre wildien avec *Un mari idéal*. Les deux pièces se ressemblent du reste beaucoup. Le milieu est le même : haute société de l'époque victorienne et là encore, nous sommes en présence d'une histoire assez mélodramatique qui tourne, cette fois, autour d'un chantage. Le *Mari* pourtant, a semblé supérieur à *l'Éventail de lady Windermere*. La peinture du milieu social est plus vive, plus colorée. Les personnages secondaires offrent une série de croquis drôles et prestement enlevés. L'adaptation de M. Jack Palmer White paraît rendre fidèlement compte de l'humour d'Oscar Wilde. Il devient dans cette version, perceptible au spectateur français et l'intéresse.

Une excellente interprétation sert d'ailleurs la pièce. Mme Eleonor Hirt joue avec relief l'aventurière et freine intelligemment pour empêcher autant que possible la glissade vers le mélodrame. Mlle Anne Caprile a un jeu net, fin, élégant. Leurs camarades s'acquittent de manière assez heureuse de leurs rôles. Décors et costumes sont fort jolis.

R. D.

JEUDI 15 DÉCEMBRE

Livres nouveaux. — Kylie Tennant : les Trimardeurs. — Albert Aycard et J. Franck : la Réalité dépasse la fiction. — Les Clés de l'art moderne.

KYLIE TENNANT : LES TRIMARDEURS.

Ces aventures de trimardeurs se passent en Australie et néanmoins les personnages de Kylie Tennant ne nous sont pas inconnus; j'entends par là que leur existence ne peut être contestée, au même titre que les Joad des *Raisins de la colère* ou les paysans de *la Route au tabac*, à qui, à vrai dire, ils ressemblent un peu.

Les romanciers dont les héros ne meurent pas sitôt la dernière page lue ne sont pas si nombreux ! Or, Kylie Tennant est de ceux-là. Ses trimardeurs au sobriquet pittoresque (Trente-Balles, Tête-de-mule, Peau-de-requin) ne nous racontent pas leur vie sur l'air bien connu : « Oyez bonnes gens la désolante histoire », ce qui s'accompagne toujours de moralités en ritournelles d'un goût douteux. Mais, au contraire, ils nous entraînent à leur suite. Nous faisons route ensemble tout simplement, parce que ces gens sont sympathiques, parce qu'ils composent à eux seuls une humanité vigoureuse où la joie triomphe de tout, où la charité croît avec violence, où les jours surtout ne se ressemblent pas.

Leur paysage ne sent pas la toile de fond, il est donc possible de s'y perdre, et ces quelques journées partagées avec eux, sur le trimard, nous consolent un peu de nos journées ordinaires qui s'empilent avec une monotonie placide comme des soucoupes sur le coin d'un bar.

Néanmoins, les héros de Kylie Tennant sont bien loin de mener une vie *farfelue* (n'est pas farfelu qui veut, ce mode de vie est le plus onéreux qui soit). A cet égard, accueillir ce roman dans une collection purement humoristique nous semble une erreur d'aiguillage.

(Éditions Plon. Collection « La Vie farfelue ».) BERNARD DIMEY.

ALBERT AYCARD ET JACQUELINE FRANCK : « LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION » (PRÉFACE D'ANDRÉ ROUSSIN).

Il y aurait quelque mauvaise foi à considérer ce livre comme un pur divertissement, crises de fou rire en comprimé — encore que d'une extraordinaire virulence. Ce livre est à recevoir comme une gifle. Il est inutile de se dérober, recevons la gifle et retenons la leçon.

Car il y a une leçon, et qui nous est destinée. Albert Aycard et Jacqueline Franck nous présentent un monument de niaiserie collective et inconsciente, de suffisance, d'outrecuidance : en un mot, les auteurs nous entraînent au pied de la grande, de la colossale pyramide « pataphysique ». Et tout le monde s'esclaffe. Or, cette hilarité trahit notre ignorance et c'est en cela que nous méritons cette leçon. Ce monument que nous avons construit, devant lequel nous passions tous les jours... Eh bien, nous ne l'avions jamais vu! Donc nous étions aveugles, volontairement ou non. Dès le moment où la niaiserie parvient à se faufiler partout sans se faire voir, il est bien évident que son heure de gloire va sonner, que son règne arrive et que nous admettons tous une complicité qui pourrait nous mener loin.

Les auteurs, en reconstruisant pierre à pierre la grande pyramide « pataphysique », ont fait œuvre de poètes, puisque le poète — Paul Eluard dixit — a pour mission de donner à voir. *En vérité, nous avons eu à voir, et nous avons vu. Et, puisque la vue nous est rendue, efforçons-nous dorénavant de ne plus la perdre.*

(Éditions Gallimard. Collection « L'Air du temps ».) B. D.

LES CLÉS DE L'ART MODERNE.

Les livres qui parlent de peinture ou de musique sont souvent faits pour permettre aux paresseux et aux snobs de ne point voir ou de ne point écouter — et pourtant, comme on dit, d'être à la page... Car la critique d'art, plus encore que la critique littéraire, trouve sa justification, même lorsqu'elle le combat, dans l'ésotérisme des œuvres et, même lorsqu'elle prétend la dissiper, dans l'ignorance du public. Elle ambitionne de traduire et de prolonger sur le plan littéraire une création réputée comme échappant à la conscience de l'artiste.

Mais il est une catégorie de lecteurs pour qui ces clés-là ne servent pas uniquement à refermer les portes : elles servent, au contraire, à leur amusement, sinon à leur curiosité.

Et, fort heureusement, ce guide de l'art moderne ne recherche pas les grandes plongées, les grandes synthèses. Il s'attache modestement à l'anecdote, à la petite histoire; celles-ci sont souvent heureuses et significatives, sans être faciles.

La difficulté était de dresser un tableau des valeurs contemporaines avec assez de recul (ou un don suffisant de prophétie). Les auteurs de ces tableaux très vivants y mettent avec une compétence discrète, beaucoup de sympathie et d'objectivité.

On eût souhaité toutefois que des reproductions des œuvres vinssent expliquer ces commentaires.

(Éditions la Table Ronde.) D. MAUROC.

VENDREDI 16 DÉCEMBRE

*Ce jour, au cours d'une émission radiophonique, Jacques Chevalier a défendu son point de vue sur l'histoire de la philosophie considérée comme une somme de certitudes qui s'accroît au cours du temps sans changer de façon appréciable — ce qui conduit à mêler à l'histoire même des systèmes une sorte de critique interne toujours reliée à l'idée de la philosophie pure. Jacques Chevalier vient d'appliquer cette méthode dans son premier volume l'*Histoire de la pensée — la pensée antique *(Édit. Flammarion) que commente, ici Humbert Michaud.*

JACQUES CHEVALIER : PENSEUR ET HISTORICIEN DE LA PENSÉE.

L'œuvre de Jacques Chevalier prend son point d'appui sur quelques positions fondamentales, dont l'une nous semble être la nécessité, pour un philosophe, d'avoir *des jugements de valeur*.

Ce qui fonde l'intérêt de son dernier ouvrage : *Histoire de la pensée*, consacrée, dans le premier volume, à la pensée antique et plus spécialement à la Grèce — outre l'érudition savante — c'est, en effet, la position de l'auteur touchant l'histoire de la philosophie. Chevalier s'oppose à *l'historicisme*, qui relate les faits sans prétendre les juger. On nie qu'il y ait une différence de valeur puisque tout est au même niveau. Le philosophe Alain recevant un jour deux élèves, l'un catholique, l'autre socialiste, celui-ci affirmant, l'autre niant la liberté, leur disait : « Vos deux copies sont l'une et l'autre parfaites »; et comme ces jeunes gens, qui croyaient l'un et l'autre à la vérité, se récriaient, il leur fut répondu : « Votre étonnement n'a pas de sens. Vous avez conçu tous deux quelque chose et accouché de deux beaux enfants. Il est vain de chercher à savoir si l'un est plus beau que l'autre. » A l'opposé — et, notamment, pour notre auteur — l'homme est fait pour servir et pour trouver la vérité. Il lui faut dès lors un étalon de mesure et prononcer, par conséquent, des jugements de valeur. Ainsi, M. Jacques Chevalier est-il conduit, dans sa présentation des théories philosophiques et des auteurs, à ne point faire

ce que font trop d'historiens de nos jours, qui ne retiennent que la partie négative et critique des systèmes humains. Ce qu'il nous propose à la place, c'est la *philosophia perennis*, ce « plus grand commun diviseur de toutes les théories antérieures et postérieures », comme dit Aldous Huxley, et « qui se préoccupe avant tout de la Réalité, une et divine, substantielle au monde multiple des choses ». Et c'est, dit Chevalier, en s'efforçant de discerner ce qu'il nomme « les reprises de l'élan originel sur l'axe par où passe la vie, celle de l'esprit comme celle des corps, qu'on pourra suivre l'humanité dans son développement ».

Nous retrouvons, soulignés avec force, à travers cette monumentale investigation, quelques-uns des thèmes qui ont retenu le penseur. Ce qui inspire l'œuvre tout entière de Jacques Chevalier, et en constitue l'autre assise, c'est le partage qu'il fait, et qu'il y a lieu de faire, entre le concept et l'idée, partage qui est loin d'être aussi évident à l'intelligence de ce siècle, habitués que nous sommes à confondre, précisément, ces deux notions. Pour la majorité, en effet, les idées de *justice*, *d'infini*, de *force*, de *matière*, par exemple, ne sont, toutes, que des notions *conçues* par l'esprit, sous les vocables indifférents de concept ou d'idée. Cette énumération comporte, cependant, deux sortes de notions : les unes, fabriquées par l'intelligence à l'occasion de nos perceptions, viennent de nous : ce sont les concepts (ainsi *force*, *matière*, *humanité*); et d'autres, comme le *bien*, la *justice*, l'*infini*, existent par elles-mêmes, et ne sont pas conçues, mais *vues*. Elles sont vues, non par l'œil du corps, mais « par l'œil de l'esprit », suivant la formule de Platon reprise par l'auteur. Ce sont les idées. Ainsi, dans le rapport $\frac{a}{b} = \frac{c}{d}$, l'œil de l'esprit ne perçoit point les termes a, b, c, d, mais une proportion, qui peut être identique sous des termes différents. De même, à travers la physionomie d'un visage, c'est l'essence que nous en dégageons. L'idée, correspondant à un sujet qui existe hors de nous, est une *existence*, une existence effective et réelle. En toutes connaissances, il y a une part qui vient des choses, une autre qui vient de l'esprit. C'est une joie profonde que la lecture des pages (dans « l'*Idée et le réel* », notamment) (1), où Chevalier montre comment, pour chaque science, le concept doit enfermer l'idée, sous peine d'être stérile. Et nous voyons alors que la différence fondamentale qui existe entre le concept et l'idée quand elle est comprise et qu'on l'adopte, mène directement à l'action.

Il y a, en effet, dit Chevalier, deux manières de connaître une chose : « Soit en l'assimilant aux autres choses, soit en s'efforçant de l'appréhender en elle-même. La pédagogie connaît l'enfant de la première manière; une mère connaît son enfant de la seconde : comme elle l'aime, elle le connaît... Et c'est la mère qui a raison, dit-il : connaître n'est pas réduire, mais discerner. » C'est discerner l'idée et l'essence d'une chose *considérée comme individu*. Nous sommes donc toujours ici dans la plus pure tradition platonicienne. Et nous arrivons à la troisième notion fondamentale, celle vers laquelle ten-

(1) Voir aussi *la Forêt de Tronçais*.

dent tous les écrits de Chevalier : *la science de l'individuel.* Malheureusement, pour Platon, seule l'Idée est objet de science. De chacune des existences individuelles en qui elle s'est réalisée, et dont elle est la raison nécessaire, nous ne pouvons avoir, à défaut d'une définition rigoureuse, que de simples opinions ou croyances. Et Platon se désintéresse des individus constitués de matière, dès qu'il en a reconnu l'essence cherchée qui seule l'intéresse. Cependant, bien qu'elle ait une valeur d'universel en tant que type réalisé dans des êtres concrets, l'Idée, malgré tout, conserve pour lui, un caractère individuel. Aristote a ruiné définitivement et très malencontreusement cet avantage, lorsqu'il a prétendu — contre Platon — que *l'homme, le bien, la justice, le camus...* n'étaient pas des essences séparées, indépendantes de leurs concepts, mais de simples formes « immergées » dans la matière. Ce qui fait un individu, ce n'est point la matière seule, ou la forme seule, mais une forme unie à une matière. Mais, pour le Stagirite — et cela revêt une importance capitale — le tout formé par cette union est vu seulement du côté de la forme, c'est-à-dire du concept, parce que la matière est inintelligible, étant soumise à un devenir incertain; seuls n'étant intelligibles pour les Grecs, que l'éternel, l'immuable. C'est le concept d'homme qui me rend Socrate intelligible et non la matière de quoi il est fait. Aussi, pour Aristote, n'y a-t-il de science que du général, c'est-à-dire du concept, et de lui seul. Sur quoi Chevalier observe que pour celui qui fait sien ce postulat : il n'y a de science que du général, « l'individu comme tel est inconnaissable; de là à dire que l'individu comme tel est inexistant, il n'y a qu'un pas. » Et ce pas fut franchi, depuis Aristote, en passant par les Arabes, Spinoza, et le Criticisme kantien. Il n'est pas douteux qu'à la place de l'individu, les idéologues soient parvenus à mettre partout des organes collectifs qui sont, du point de vue de l'analyse ontologique, des « moyennes » d'individualités (personnes ou nations). Ces « moyennes » constituent des êtres morts ou simplement doués de vie factice.

La science de l'individuel, telle que la voit Chevalier, c'est le retour au réel, c'est *la science des faits* et de leurs causes, dont il a esquissé une mise au point à travers l'ensemble des disciplines humaines. Et bien qu'à notre avis la science de l'individuel manque encore de quelques précisions nécessaires pour se définir et s'exprimer entièrement (1), il n'en reste pas moins que M. Jacques Chevalier, historien et penseur, a puissamment contribué à préciser la notion du réel et à l'introduire dans le domaine des sciences morales et de l'action. En cela, il est un pionnier, et le précurseur de ceux qui entreprendront la réforme sans laquelle notre monde doit périr.

(Éditions Flammarion.) HUMBERT MICHAUD.

La France du 2 janvier

TANT de commentaires sur les élections du 2 janvier risquent d'obscurcir en fin de compte leur sens.

La IVe République subit un processus de désagrégation analogue à celui qui anéantit naguère la république de Weimar. Sans doute la France n'est pas l'Allemagne, M. Poujade n'est pas Hitler, il continue une tradition nationale, ancienne. Sans doute son succès est-il limité et risque d'être précaire. Sans doute y a-t-il parmi ses adhérents plus de mécontents que de révolutionnaires. Sans doute profite-t-il du grand avantage qu'il y a à n'avoir encore rien fait. Sans doute beaucoup de poujadistes pourraient-ils dire comme Voltaire :

Je crois en Turgot fermement.
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

Mais le monde moderne a ses lois comme il a ses risques. Le vent qui gonfle les voiles du mouvement Poujade est le même qui porta au pouvoir Mussolini, Hitler, Franco et Peron.

Dénombrons les données de fait.

La première, à mon estime, est la grande stabilité du corps électoral. Beaucoup de Français « veulent que ça change ». Mais eux-mêmes ne changent guère.

Il est vrai que les communistes ont gagné 50 sièges, mais le pourcentage de leurs électeurs par rapport à l'ensemble des votants a plutôt baissé.

Le « mouvement Poujade » a 53 élus et 2 millions et demi d'électeurs. Il ne saurait être question de méconnaître son importance, ni les risques qu'il signifie. Mais aux élections précédentes aussi, il y avait plusieurs millions de mécontents qui réclamaient un exécutif plus fort, une diplomatie plus ferme et surtout une fiscalité moins écrasante ou moins tracassière.

La France a peu changé. Mais le régime semble affaibli.

La Chambre nouvelle sera sans doute plus difficile encore à gouverner que l'ancienne qui l'était déjà beaucoup : depuis qu'elle a cessé d'être, on feint de lui trouver une majorité constante et cohérente : nous ne pouvons quand même pas oublier que cette Chambre mit M. Faure en minorité, et investit naguère M. Mendès-France — ce qui tend à prouver qu'elle était moins à droite qu'on ne le dit maintenant.

Menacé sur sa droite et sur sa gauche, le « régime », en outre, fonctionne, ou risque de fonctionner assez mal.

On a parlé, on va parler beaucoup de lui, soit pour le défendre, soit pour le réformer, soit pour l'abattre. Une fois de plus, on va dire que tous les maux viennent de lui, à commencer par l'instabilité ministérielle ; une fois de plus, on soutiendra qu'un régime différent sauverait tout ce que le régime en vigueur semble perdre. D'avance, je déplore ces polémiques, je les crois futiles. Je crois qu'en faisant des lois constitutionnelles et électorales le principal enjeu des luttes politiques, on a obscurci la conscience française et faussé l'histoire de France. Ses régimes successifs furent tantôt bons et tantôt mauvais, tantôt heureux et tantôt malheureux. Il est étrange que les rhéteurs de gauche et de droite soient parvenus à masquer cette évidence. Nous savons pourtant que Henri IV a très bien gouverné et Charles IX assez mal. Nous savons que la IIIe République a admirablement restauré la France après la défaite de 1870 et très mal exploité la victoire de 1918. Mais, si nous le savons tous, nous parlons sans cesse comme si nous ne le savions pas. La droite reproche à la gauche de substituer à l'histoire de France une mythologie suivant laquelle il n'y aurait eu de bien, dans notre pays, qu'à partir de 1789 ; mais elle fait elle-même ce qu'elle réprouve : elle veut que le mal commence avec la Révolution. Il est pourtant clair que l'assassinat de Henri III et celui de Henri IV préfigurent l'exécution de Louis XVI. Et il est très significatif que le mot même de « ligue » ait désigné les pires adversaires de la monarchie, avant de désigner ceux qui se réclament d'elle !

Quant à moi, je n'ai nulle envie de défendre ni la Constitution de 1946, ni la loi électorale en vigueur.

Mais je ne puis croire que les maux dont nous souffrons et ceux qui nous menacent aient pour cause première ni cette Constitution que je n'eusse pas votée, ni cette loi électorale que je déplore.

Depuis que j'existe, j'entends dire : « Ah ! si nous avions, comme les Anglais, deux, trois grands partis, dont l'un disposerait de la majorité pour toute la législature, nos ministres pourraient enfin gouverner. » Mais je sais très bien que ce n'est pas vrai. Sans remonter loin dans le passé de la République, nous venons de voir le gouvernement du radical René Mayer combattu et abattu par des radicaux. Après quoi, nous avons vu le gouvernement du radical Mendès-France combattu et abattu par le radical René Mayer. M. Mendès-France l'a d'ailleurs mal pris. Il a dit que c'était scandaleux. Mais lui-même n'en a pas moins combattu et abattu le gouvernement du radical Edgar Faure. N'est-on pas fondé à en conclure que si, par aventure, le parti radical avait disposé, dans la Chambre, de la majorité absolue, la stabilité ministérielle n'eut pas été garantie pour autant? Ce n'est pas la multiplicité des partis, c'est leur indiscipline qui engendre chez nous l'instabilité. Celle-ci est jusqu'à présent, moindre en Angleterre, parce que l'autorité des chefs y est plus forte. Un travailliste ne pouvait guère espérer qu'il évincerait M. Attlee, ni un conservateur qu'il se substituerait hier à M. Churchill, jadis à M. Baldwyn ou à M. Balfour. Chez nous, les rivalités sont plus aigres

à l'intérieur des partis qu'entre les partis eux-mêmes. Chacun pense : « Pourquoi lui et pas moi? » Le député travaille donc à supplanter le membre de son groupe qui est ministre, le ministre à supplanter le président du Conseil qui l'a choisi. Il est de règle que le nouveau chef de gouvernement ait été membre du Cabinet qui précéda le sien. M. Mendès-France s'est scandalisé que M. Faure, son ministre des Finances, lui succède. Mais Rouvier était aussi le ministre de Combes auquel il succéda. Et Léon Blum, qui tenait Rouvier pour un de nos plus grands hommes d'État, ne pensait même pas à le défendre contre ce reproche quand il parlait de lui.

Quant à la loi électorale, je reste, bien sûr, fidèle à l'arrondissement : j'ai toujours estimé absurde qu'on exige des Français qu'ils choisissent entre des programmes de plus en plus nombreux et indiscernables les uns des autres.

Mais je ne pense pas que le rétablissement du scrutin uninominal domine nos destins. Il peut favoriser les extrêmes après avoir jadis favorisé les centres. De même, pour les « apparentements », M. Duclos a dit avec raison, que les communistes pourraient, eux aussi, en jouer. Je m'abstiendrais de les condamner avec trop de véhémence. Furent-ils plus « immoraux » que les « coalitions immorales » de second tour de scrutin, dénoncées par tant d'orateurs, dans mon enfance.

A la vérité, puisqu'aucun parti n'est majoritaire, il faut bien qu'ils s'apparentent, soit avant soit après le scrutin. Ils l'ont toujours fait. Ils le feront encore...

Tout ce byzantisme constitutionnel m'irrite d'autant plus que je suis trop vieux ou pas assez amnésique pour en méconnaître la vanité. Je sais trop que les mêmes conventionnels qui avaient délégué leurs pouvoirs à Robespierre, les ont délégués à Barras ; que la Chambre de 1914 avait été élue pour mettre au pouvoir M. Caillaux qu'elle mit en prison, que la Chambre bleu-horizon évinça Clemenceau, que la Chambre de 1924... Je m'arrête ! Mais non sans faire observer qu'on reproche à M. Faure d'avoir dissous la Chambre et avancé les élections, quoique la Constitution l'y autorisât et même l'y incitât...

Je voudrais qu'on parle moins du régime et davantage du pays.

Car, si on met sans cesse le régime en avant, c'est qu'on est trop démagogue pour mettre en cause les citoyens. Ce qui infecte notre politique, ce n'est pas notre loi électorale, notre Constitution, notre régime, c'est d'abord l'aigreur de nos rivalités. En veut-on la preuve? Assurément, nous venons de subir de graves échecs en Asie et nous subissons de dures épreuves en Afrique. Que le pays s'en émeuve n'est que trop naturel. Mais l'Angleterre, la Hollande, ont subi elles aussi des échecs et des reculs analogues. D'où vient que, chez elles, personne ne les impute à ses adversaires et que, chez nous... J'estime trop M. Mendès-France pour penser qu'il croit sérieusement que M. Bidault ne voulait pas la paix en Indochine, que M. Faure ne voulait pas la paix au Maroc.

Nous savons tous, de même, que Munich — pour le bien ou pour le mal — fut l'œuvre du gouvernement britannique, beaucoup

plus que celle du gouvernement français, lequel ne fit que s'aligner sur M. Neville Chamberlain. D'autre part, peu de Français furent plus opposés à Munich que ne fut en Angleterre M. Churchill. D'où vient donc qu'outre-Manche, des Munichois tels que lord Halifax étaient décorés de l'ordre de la Jarretière et qu'en France, Munichois et anti-Munichois, continuent, après bientôt vingt ans, à se jeter des regards torves?

Cette aigreur des rivalités, cette furie de disqualifications, ne séviraient pas comme elles font dans nos assemblées si elles ne sévissaient d'abord dans nos villes et dans nos campagnes. La France est, comme on dit, une et indivisible, mais c'est aussi un vieux pays de guerres civiles. Depuis les Armagnacs et les Bourguignons jusqu'aux collaborateurs et aux résistants, les familles ont pris l'habitude de chercher dans la politique la justification de leurs haines, les citoyens celle d'attendre des révolutions du pouvoir l'assouvissement de leurs rancunes et de leurs appétits. En dépit de Maurras, de ses devanciers et de ses épigones, elle n'a pas attendu pour cela les jacobins et la loi des suspects. Constamment menacé, le pouvoir en France fut constamment partisan. Louis XIV ne pardonna ni aux amis de Retz ni à ceux de Fouquet, ni aux jansénistes, ni aux calvinistes, ni aux quiétistes. Bossuet disqualifia Fénelon comme Clemenceau disqualifia Ferry. « Tout pour les nôtres ! » disait la Congrégation, comme l'avait dit la Terreur, comme l'avait dit la Ligue. André Maurois rappelait récemment que, selon Thibaudet, nos écrivains se divisent en deux grandes familles : celle du « vicomte » et celle du « lieutenant ». N'est-il pas étrange que Chateaubriand et Stendhal se soient du moins accordés en ceci, que tous deux, ils furent et se sentirent persécutés?

Là est le vrai mal, le plus grave des maux dont la France souffre. La guerre de 1914 l'avait laissée exsangue, la guerre de 1939 l'a laissée infectée de haines et de rancœurs. Le plus inquiétant, ce n'est pas le succès de M. Poujade ni celui de M. Duclos, c'est que depuis 1940, la méfiance des Français les uns envers les autres ne se soit pas dissipée. J'en suis arrivé à la croyance simpliste que, chez nous, toute politique est bonne qui maintient ou augmente la concorde des citoyens, et mauvaise toute politique qui la diminue ou qui la menace. Quelle qu'elle soit, je la tiens pour disqualifiée dès lors qu'elle disqualifie. Les meilleurs serviteurs de la France furent sans doute ceux qui l'ont réconciliée : Henri IV après la Ligue, Bonaparte après la Terreur, Gambetta après la Commune.

Les républicains, aujourd'hui, sentent que la République est menacée. Qu'ils se réfèrent donc à ses fondateurs. Après 1870, Thiers, qui était orléaniste, a préféré la République comme étant le régime « qui nous diviserait le moins ». Elle subsistera tant qu'elle répondra à cette définition qui lui rallia ceux-là même qui s'étaient opposés à elle et ne tardèrent pas à la servir.

Mais rien sans doute, n'empêchera qu'elle périsse si elle attise les antagonismes au lieu de restaurer les fraternités.

EMMANUEL BERL.

DE L'ESPRIT

Sous ce titre qui semble emprunté à Helvétius, ce n'est pas un docte traité des règles et des limites de l'intelligence humaine qu'on rêve parfois de composer. Ce n'est pas non plus une dissertation métaphysique sur les réalités incorporelles et la transcendance. Ce seraient tout simplement des réflexions sur l'importance que les Français modernes attachent à l'esprit, entendu au sens le plus vulgaire, le plus mondain, dans la littérature. On est quelquefois un sot avec de l'esprit, disait La Rochefoucauld, jamais avec du jugement. Cette opposition des deux termes suffit à définir le premier.

Les étrangers nous reprochent souvent de cultiver l'esprit, faculté frivole, au détriment du sérieux et de la profondeur. Ils se méfient même, en principe, de l'esprit dans la mesure où celui-ci ouvre une échappatoire hors des vrais problèmes et tente de les résoudre, de les éluder plutôt, par le jeu des mots. Entendons-nous cependant. Les Anglais l'admettent fort bien lorsque nous le baptisons humour, en leur empruntant le mot lui-même : il suppose la raillerie impassible ou un usage de l'extravagance à froid. En quoi nous ne serons jamais que des élèves. Les peuples latins y sont assez hostiles, parce que l'esprit est ironique et compromet la dignité de celui qui l'exerce. Pourtant l'ironie grecque était grave, elle constituait même un procédé de discussion et de rhétorique.

Après tout, la faculté de moquerie discrète est aussi bien partagée dans le monde que le bon sens. Elle sert partout à distinguer les esprits vifs et les esprits lourds, encore que le bon Alcanter de Brahm, qui portait encore, il y a dix ans, des bagues d'améthyste et des gilets d'orfroi, prétendît que presque personne, à Paris même, ne comprend l'ironie... C'est lui qui inventa un signe typographique, le *point d'ironie*, que reproduit le Larousse, pour avertir les lecteurs moyens que l'auteur plaisante. Lorsque celui-ci a osé écrire : « L'ordre règne à Varsovie », ou bien : « Plus on a de dettes, moins on risque d'être mis en faillite » il serait donc nécessaire d'imprimer le point d'ironie en tête de la phrase. Il nous souvient que lorsque parut *Sodome et Gomorrhe*, Paul Souday annonça que « M. Marcel Proust y peignait les vices les plus affreux, dont le plus affreux est le snobisme ». Plusieurs lecteurs lui écrivirent pour lui reprocher son laxisme ou son immoralité.

Récemment encore, lorsque certain poète, prince éternel de la

jeunesse, fut intronisé sous la Coupole, nous avons rencontré de braves magistrats qui venaient de lire son discours. « Euh ! disaient-ils, rien là-dedans. Rien que de l'esprit. » Il faut donc admettre que, même dans la capitale des lumières (allons, faut-il ici demander le « point » d'Alcanter de Brahm?) foisonnent des gens qui n'admettent guère le mélange des tons et des genres et qui entendent qu'on leur parle noblement dans les grandes circonstances.

★

Voilà justement un moyen d'expliquer la fortune qu'a connue un fameux mot historique, dont celui même qui l'avait prononcé fut obligé de se soumettre à l'opinion naïve des foules. Il s'agit de « Debout les morts ! » C'était une vieille formule de caserne. On l'employa pendant un demi-siècle pour faire lever les malades lors de la visite, et pour houspiller les paresseux. Une chanson de café-concerts qui date de 1880, l'avait même popularisée. Lorsqu'une valeureux adjudant, Jacques Péricard, la lança à ses hommes, en 1916, dans un combat sous Verdun, il ne visait certes pas au sublime. Mais les journalistes s'en emparèrent et l'héroïsme se déversa au cœur des citadins. Péricard lui-même fut bien empêché de souffler sur tant de flammes. Il dut oublier qu'il avait eu certain jour, sous les obus, de l'esprit. L'esprit, pour les simples, est un peu frère de l'irrespect, ou cousin du sacrilège.

Une autre preuve en serait donnée par la réplique de Cambronne à Waterloo. Le mot qu'il lança aux Anglais avait une insolence spirituelle, puisqu'il ne répondait pas à la question posée. La légende patriotique le transposa en une phrase majestueuse, prétentieuse, qui, littérairement, peut être dite de style pompier : « La garde meurt et ne se rend pas... » c'est la traduction prudhommesque d'un cri où restait implicite la préférence d'une belle mort à une vile capitulation. Presque tous les « mots » de la Révolution sont restés entachés de cette emphase qui a fini par les aphorismes de Bouvard et Pécuchet, par les discours des comices agricoles.

On pourrait donc établir déjà que l'esprit est aristocratique, qu'il suppose un certain détachement des intérêts en jeu. Lorsque le comte d'Artois, lieutenant général du Royaume, revint sur le sol français en 1814, on inventa pour lui ce mot qu'il eût été bien incapable de prononcer : « Il n'y a ici, Messieurs, qu'un Français de plus. » Mais, lorsque Louis XVIII, ce monarque obèse, longeant un caniveau, demandait à Decazes : « Que diriez-vous, si je tombais dans le fossé? — Je dirais, Sire, qu'il est comblé de vous recevoir », répondit le favori. Du premier trait à l'autre il y a une grande différence. Celui-là est en soi assez beau, mais intéressé ; celui-ci est charmant puisqu'inutile.

Depuis que l'histoire s'est mise à peser lourdement sur les destinées privées, les occasions se font de plus en plus rares d'observer cette loi de gratuité que subit l'esprit. Les mots authentiques de Tristan Bernard appliquaient cette loi, lorsqu'ils naquirent de circonstances tragiques. On se rappelle celui qu'il lança en partant pour un camp de concentration. « Nous avions l'inquiétude,

Maintenant nous aurons l'espérance. » Cette remarque tirait son sel (excusez le commentaire pédantesque) non pas de sa justesse psychologique, mais de son caractère intemporel, inopportun. Elle défiait en quelque sorte le mauvais sort et la méchanceté des hommes. Dans un genre plus trivial, nous avons vu un de nos amis, sculpteur de grand talent, causer un petit esclandre. C'était dans les grottes de Ham, où devant des touristes recueillis, au sein d'une caverne infernale, un professeur belge expliquait longuement la formation des concrétions calcaires, stalactites, stalagmites. Une goutte froide tombe sur le front du sculpteur. Il s'écria : « Dans vingt mille ans, j'aurai une corne. » Et aussitôt personne n'écouta plus le conférencier... Le même, en poursuivant la promenade souterraine, aperçut une bande de visiteurs, avec des torches, qui occupait déjà le bout d'une galerie. « Ah, dit-il, ceux-ci sont morts avant nous... »

★

Il resterait, en fait d'histoire proprement littéraire, à savoir si l'esprit a de vieilles lettres de noblesse. Certes, nous avons tendance à le faire dater du XVIIe siècle. Pourquoi? parce que l'esprit à la mode française, c'est avant tout un esprit de conversation. Il suppose une vie de société, et par suite, une civilisation salonnière. De ce genre de société, de civilisation, le moyen âge lui-même ne fut pas exempt. Il y avait très probablement de brillants causeurs à l'époque « courtoise », et on en voit paraître quelques indices dans certains romans de chevalerie, non pas dans la partie narrative ni dans les poèmes (ceux du Châtelain de Coucy ne sont pas spirituels le moins du monde) mais dans les commentaires que souvent le trouvère ajoute à son récit. Renvoyons les curieux à certains passages de *Parténopée de Blois*, qui sont impayables et qu'on jurerait écrits au XVIIIe siècle... Mais, dans l'ensemble, les textes littéraires de l'ancien français et du moyen français sont fort dénués d'humour. La gauloiserie, la grivoiserie, la scatologie, la calembredaine suffisaient, semble-t-il, à dilater la rate de nos aïeux. Et pouvez-vous dire Rabelais spirituel, voire Montaigne spirituel? Ils sont sans doute mieux que cela, ils ne sont pas cela... Comment alors expliquer que l' « esprit » ait soudain éclaté à l'aube des temps modernes, rompant des digues inconnues ou coulant soudain d'une source neuve?

Un érudit de ma connaissance a bâti une théorie à ce propos. Les plaisanteries étaient réservées à la conversation familière ; et les blagues, les *gabs* de l'onzième siècle, l'échange de saillies galantes ou insolentes, il eût paru incongru de les transcrire. Ceux qui pratiquaient une littérature comique, étaient au contraire des fournisseurs grossiers du vulgaire : les auteurs de fabliaux ou de soties ne méritent pas d'autre renom, malgré la révérence que les professeurs affectent pour leurs textes.

Cela dit, l'esprit se généralisa de la même façon que la culture et la politesse. D'abord les salons, les ruelles, ensuite les tavernes, les cafés, et pour finir, le monde des journaux, des théâtres et des boulevards. A preuve que, pour les modernes, l'esprit n'est

autre que l'esprit parisien, et même singulièrement l'esprit boulevardier. En Allemagne, son homologue, bien qu'il y eût des Berlinois et des Bavarois fort spirituels, sembla souvent l'unique apanage des Israélites ; et ici même les Juifs ont implanté un certain humour qui leur était traditionnel, mais qui s'apparenta fort bien à celui des « philosophes », des gazetiers, des pamphlétaires de chez nous. Si en général on désigne Paris comme notre capitale de l' « esprit », sans faire de peine à Toulouse ou à Marseille, c'est que la vie mondaine et le petit monde des gens de plume y sont concentrés. Certains auteurs, et non des moindres, ont gardé, dans une carrière fort parisienne, la tare du provincialisme, la *patavinité* comme on disait en latin. Nous n'avons scandalisé aucun ami de Charles Maurras en observant naguère que ce grand esprit n'avait point d'esprit, au moins la plume en main. Il marquait, oralement, de la verve et un don des formules incisives, mais dans ses écrits on ne le voit jamais se départir d'une gravité un peu gourmée. Il assommait ses adversaires, il complimentait ses amis, il dissertait et ratiocinait sans jamais un sourire au coin des lèvres. La raison probable de ce sérieux, c'est son infirmité. Il était sourd et n'avait pu, dès sa jeunesse, s'exercer à cette escrime des reparties où excellent d'innombrables médiocres.

Avouons d'ailleurs que l'esprit trop désinvolte forme chez les gens de lettres une tare plutôt qu'une qualité. Aussi ne convient-il qu'à des écrits fugitifs, par destination ou par nature. C'est par hasard que Beaumarchais a laissé des pamphlets durables, et Voltaire des factums immortels : ils ne pensaient pas travailler pour l'éternité, lorsqu'ils cédaient à leur génie propre, génie mineur à leurs yeux. Quand ils remontaient sur leurs grands chevaux, ils cessaient de se poser en baladin, ils écrivaient *Eugénie* ou *Mérope*, des drames sentimentaux, des tragédies, voire des épopées. Bénie soit la confusion des genres qui en a bouleversé la hiérarchie ! Au contraire, certains auteurs du XVIIIe siècle dont l'esprit s'exerçait de façon presque obsédante, inexorable, ont misé sur la meilleure chance. L'*Esprit des lois*, qu'on accusa de n'être que de l' « Esprit sur les lois », a survécu justement grâce à cette alliance scandaleuse d'un fond sérieux et d'une forme frivole.

★

Nous aurions donc grand besoin aujourd'hui de remettre une bonne dose d'esprit dans notre littérature : elle est d'une dignité et d'une austérité alarmantes. La fameuse antithèse *Esprit* et *Geist* que des critiques allemands, E. R. Curtius par exemple, ont complaisamment développée, n'a plus beaucoup de sens. Tout se passe comme si les Français aimaient à s'ennuyer, à mal comprendre, à ne rien comprendre du tout, à s'en voir imposer par des pédants qu'ils admirent, qu'ils redoutent, qu'ils chargent de penser pour eux. Cette situation est même exactement inverse à celle de nos aïeux. Avant la Révolution, on aimait s'amuser en recevant des lumières ; le dindon de Florian qui se fait donner la lanterne magique sans allumer la lampe, semblait le type bouffon

du triste jobard ou du pauvre snob, comme nous dirions aujourd'hui. Nous avons changé tout cela.

M. Jean Désy, dans son dernier livre, parle de Canadiens, ses aïeux, qui trouvaient chez les Hurons et les Algonquins des sauvages qui avaient de l'esprit. L'esprit, c'était, à coup sûr, l'intelligence, mais aussi une vivacité, une aisance à découvrir les multiples farces que la réalité présente toujours à un fin observateur. C'était l'aisance à discuter avec autrui, et d'abord avec soi-même. C'était en somme la liberté. On ne saurait affirmer que celle-ci ne périclite point avec la bonne anarchie, dès que l'individu est tenté de se fondre dans une collectivité grégaire. Après avoir éveillé l'urbanité et la tolérance, la société pourrait bien les rendormir. On le verra bien demain, ou après-demain. Les peuples disciplinés, homogènes, n'auront plus besoin d'esprit, pas plus que les sequoïas n'ont besoin de fleurs.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1956. 66864.